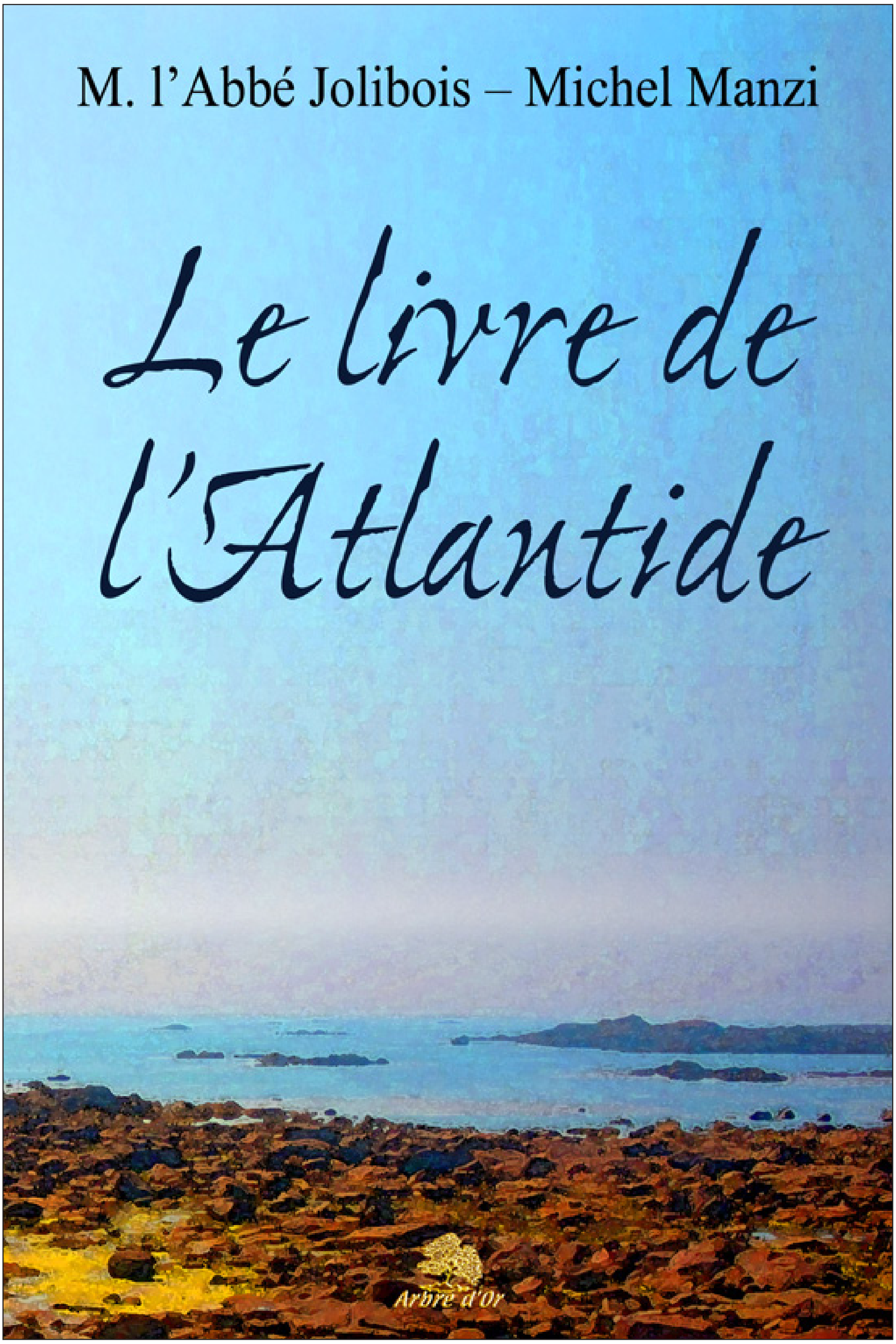

M. l’Abbé Jolibois – Michel Manzi
Le livre de
l’Atlantide
Arbre d’Or

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Abbé Jolibois

Mémoire sur l'Atlantide

par l'Abbé jolibois, curé de Trévoux,
correspondant de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres
de Clermont, et des sociétés d'émulation du Jura,
de la Haute-Loire et de Trévoux

LYON — 1846

SUIVI DE

Le Livre de l'Atlantide

par Michel Manzi

Préface de Francis de Miomandre

Illustré de quatre cartes
PARIS — 1922

Arbre d'Or

MÉMOIRE SUR L'ATLANTIDE

L'existence de l'antique Atlantide et sa disparition subite et violente sont une des plus grandes questions que présente à résoudre au géologue et à l'historien l'histoire de l'univers. Grand nombre d'écrivains ont écrit, dans tous les temps, mais surtout dans le siècle dernier, sur ce sujet important. Les uns voient dans l'Atlantide une de ces fictions heureuses et poétiques que nous présente en si grand nombre la patrie d'Hésiode et d'Homère. Les autres, entraînés par les témoignages nombreux que leur apporte la tradition, par les indices frappants que leur offre l'aspect des lieux, reconnaissent son existence et s'accordent pour assurer que, dans les temps les plus anciens du monde, dans les siècles appelés héroïques, existait une vaste région que les révolutions de la nature ont fait disparaître. Ce sentiment que nous embrassons fera le sujet de cet opuscule. Nous le diviserons en cinq chapitres. Dans le premier, nous examinerons si l'Atlantide a existé réellement ; dans le second, nous discuterons la situation de cette mystérieuse contrée ; dans le troisième, nous essaierons de raconter l'histoire de ses habitants ; le quatrième traitera de la destruction de l'Atlantide et de l'époque de cette destruction ; enfin, dans le cinquième et dernier chapitre, nous parlerons des changements importants que la disparition de l'Atlantide a dû opérer dans l'univers.

CHAPITRE I

L'ATLANTIDE A-T-ELLE EXISTÉ RÉELLEMENT

Ceux qui, ainsi que nous, reconnaissent l'existence de l'Atlantide, appuient particulièrement leur sentiment sur deux passages importants des œuvres de Platon qu'il convient de citer en entier, malgré leur étendue. Ces passages se trouvent dans les deux dialogues de Critias et de Timée. Voici d'abord ce que dit Platon dans son Timée

« Écoute, Socrate, dit Critias, un des interlocuteurs de ce dialogue, une histoire admirable, *mais très véritable*, que racontait Solon, le plus excellent des sept Sages. Il était lié par les nœuds intimes de l'hospitalité et de l'amitié avec notre bisaïeul Dropis, douce liaison dont il a souvent retracé le souvenir dans ses poèmes. Il a raconté plusieurs fois à mon aïeul Critias, qui me l'a répété dans mon enfance, les événements remarquables survenus à notre patrie, événements que les longs siècles écoulés et les calamités qu'a éprouvées le genre humain ont fait oublier généralement. Il citait un événement plus remarquable que tous les autres, que je crois devoir vous raconter, afin de condescendre au désir de Socrate, afin aussi d'honorer la déesse dont on célèbre aujourd'hui le triomphe (Minerve), par ce récit qui sera comme un hymne consacré à son triomphe.

« C'est bien, dit Socrate ; mais dis-nous ce que ton aïeul t'a raconté de l'histoire antique de notre patrie, d'après le récit de Solon, et ces évènements que celui-ci n'a pas jugé à propos de nous transmettre par écrit ? »

« Je vais vous faire connaître, répond Critias, cette ancienne histoire que mon aïeul m'a racontée dans mon enfance. Il avait environ quatre-vingt-dix ans ; j'en avais dix-huit, au plus, lorsque dans un jour solennel auquel on assemblait les jeunes gens pour chanter des hymnes en l'honneur des dieux, je me trouvai réuni avec les enfants de nos amis et de nos proches, et nos parents nous engagèrent à essayer nos voix, afin qu'on pût juger lequel de nous, dans le

chant de ces hymnes sacrés, aurait, le prix et développerait la voix la plus harmonieuse. On chanta les vers de plusieurs poètes, et en particulier ceux de Solon furent chantés par quelques uns d'entre nous qui admiraient les charmes de sa poésie. Alors quelqu'un de notre tribu[1] se mit à dire, soit qu'il le jugeât ainsi, soit qu'il voulût flatter mon aïeul, qu'il lui paraissait que Solon, si grand législateur et si grand philosophe, était en outre un excellent poète. Je me souviens fort bien que ces paroles réjouirent grandement le bon vieillard, et qu'il dit en riant : O Anymander (c'était le nom de l'auteur de la réflexion), si Solon ne s'était pas occupé de la poésie seulement comme d'un passetemps agréable, et s'il s'était donné à elle comme tant d'autres, sérieusement et tout entier, s'il avait terminé l'histoire qu'il avait entreprise à son retour d'Égypte, histoire que les agitations de notre république et les embarras du gouvernement le forcèrent à laisser à moitié faite, il n'aurait cédé à mon avis ni à Homère, ni à Hésiode, ni à quelque autre poète que ce soit. Anymander lui demanda quel sujet traitait Solon dans cette histoire. De grands évènements, lui dit mon aïeul, arrivés autrefois dans notre Athènes, événement dont la longue suite des siècles et les calamités qu'a souffertes le genre humain ont entièrement enlevé le souvenir. Mais quelle était donc cette histoire, repartit Anymander, de quelle sorte d'événements traitait-elle, et de qui Solon a-t-il appris ce qu'il nous a transmis comme *véritable ?*

« Il y a, dans l'Égypte, reprit mon aïeul, un pays appelé Delta, renfermé entre les-bras du Nil. Dans le Delta, se trouve une ville appelée Saïs qui a eu pour roi Amasis. Cette ville reconnaît pour fondatrice une déesse que les Égyptiens appellent Neïthes, et les Grecs Λθηνη (Minerve).[2] Les Saïtiens sont grandement amis de nos Athéniens, et ils se vantent d'avoir la même origine qu'eux. Solon rapporte qu'il fut reçu dans cette ville d'une manière très

---

[1] On sait qu'Athènes et l'Attique étaient divisées en dix tribus, et chaque citoyen devait être inscrit en l'une de ces dix tribus.

[2] Voyez, dans Barthélemy, ce qu'il dit du rapport qui existe entre le nom égyptien *Neith*, et le nom grec Λθηνη (*Réflexions générale sur les rapports des langues égyptienne, phénicienne et grecque*. Œuvres complètes, tom. IV, p. 17).

honorable. Il s'informa des traditions antiques auprès des prêtres les plus savants, et il reconnut par leurs rapports que ni lui, Solon, ni aucun des Grecs n'avait la moindre connaissance de l'antiquité. Quelquefois, pour engager les prêtres à lui dévoiler leurs secrets, il leur parlait des plus anciens évènements arrivés dans notre patrie, des actions de Phoronée et de Niobé, et après la catastrophe de notre déluge, des aventures de Deucalion et de Pyrrha, de leur postérité, ainsi que du temps où chacun avait vécu. Alors le plus âgé de ces prêtres s'écria : « Oh ! Solon, Solon ! Vous autres Grecs, vous êtes tous des enfants, et il n'y a aucun vieillard parmi vous. »

« Solon lui demandant pourquoi il parlait ainsi, c'est, lui répondit-il, que votre esprit est toujours jeune dans ses souvenirs, vous n'avez aucune idée des traditions antiques, vous n'avez conservé aucune mémoire des siècles écoulés, vous ne possédez aucune connaissance des premiers temps. Cette ignorance vient des nombreuses et différentes mortalités et destructions que votre nation a éprouvées. Les plus grandes ont été procurées nécessairement, ou par des conflagrations subites ou par des inondations générales ; les moindres, par mille autres calamités. Car, ce qu'on raconte parmi vous de Phaéton, fils du Soleil, qui, montant le char de son père, et inhabile à le diriger, mit en flammes la surface de la terre, et fut lui-même la victime des feux célestes, quelque fabuleux que ce récit paraisse, doit être cependant regardé comme vrai. Car il arrive, après de longs intervalles, une certaine perturbation des mouvements célestes que des conflagrations générales suivent nécessairement. Alors ceux qui habitent des lieux élevés et arides périssent en plus grand nombre que ceux qui sont dans le voisinage de la mer et des fleuves. C'est ainsi que le Nil, qui nous est d'ailleurs si utile, éloigne de nous la calamité dont nous parlons. Lorsque les dieux jugent a propos de purifier la terre par un déluge, les peuples pasteurs qui habitent les montagnes évitent ce péril ; mais vos villes, situées dans la plaine, sont emportées par les fleuves débordés et furieux ; au lieu que, dans notre patrie, jamais on n'a vu les eaux venir avec impétuosité ravager nos campagnes : nous n'avons aucune montagne aux environs qui puisse fournir ces torrents ; l'eau, au contraire, nous vient du sein de la terre

par des conduits souterrains. Voilà la raison pour laquelle les traditions antiques se conservent si facilement parmi nous. Tout pays qui ne sera exposé ni aux grandes inondations, ni aux feux destructeurs, quelques autres calamités qu'il puisse éprouver, conservera toujours ses habitants. Tout ce qui est arrivé de digne de mémoire, chez vous ou chez les autres nations, pourvu que nous en ayons entendu parler, est écrit et conservé dans nos temples. Vous, ainsi que les autres peuples, vous écrivez bien le récit des faits et des événements nouveaux, vous les gravez sur les monuments ; mais au temps marqué par les dieux, vient une inondation qui ravage tout le pays, de telle sorte que ceux qui survivent à cette calamité sont privés du secours des lettres et des Muses. Aussi êtes-vous semblables à des enfants ignorants et inexpérimentés, qui ne connaissent absolument rien des choses passées ; car ce que vous venez de me raconter de vos histoires, ce n'est, en quelque sorte, Solon, que des fables propres à amuser des enfants. D'abord vous ne vous rappelez le souvenir que d'une seule inondation, tandis que plusieurs l'ont précédée. Ensuite vous ignorez l'origine de vos ancêtres, cette race excellente et illustre dont les Athéniens sont sortis, faible tige qui a survécu au désastre universel. Cette origine vous est inconnue maintenant, parce que ceux qui ont survécu au déluge et leurs descendants ont, pendant plusieurs siècles, manqué du secours des lettres. »

« Avant ce déluge si désastreux, votre ville, 0 Solon ! fleurissait déjà riche et puissante : ses lois étaient sages, de beaux ouvrages y étaient composés par des savants ; la renommée des uns et des autres est venue jusqu'à nous, et nous en avons toujours conservé le souvenir.

« Alors Solon, plein d'admiration, pria instamment les prêtres de Saïs de lui faire connaître les ouvrages de ses ancêtres. Un prêtre lui fit cette réponse : La jalousie, O Solon ! ne nous empêchera pas de vous les faire connaître ; nous vous les découvrirons volontiers, et en votre considération et en celle de votre patrie. Mais rendons grâce avant tout à la Déesse, auguste fondatrice de votre ville et de la nôtre : elle a fondé votre ville, l'a établie 1000 ans avant de fonder Saïs, s'aidant du secours de la Terre et de Vulcain. Quant à nous, nos livres

sacrés contiennent notre histoire pendant une suite de 8000 années.[3] Je vais vous retracer brièvement, O Solon ! les actions glorieuses et les institutions utiles de cette longue série de siècles. Ensuite, quand nous aurons plus de loisir, ouvrant les chroniques de notre histoire, nous nous étendrons davantage et ferons un récit plus circonstancié. »

« Et d'abord, considérez comme les lois des Athéniens sont en rapport avec les nôtres. Vous y trouverez de nombreux traits de ressemblance. En premier lieu, les prêtres, chez nous comme chez vous, mènent une vie à part et séparée du reste des hommes. Ensuite, les diverses professions sont distinctes, en sorte que chacun ne peut exercer que celle qu'il a choisie, et il lui est défendu d'en exercer d'autres. Il en est de même des bergers, des chasseurs, des laboureurs qui ne peuvent changer d'état. Les guerriers, comme vous le savez déjà sans doute, séparés chez nous des autres classes, sont obligés par les lois de ne s'occuper que des armes ; il en est de même dans votre république. Les armes, elles-mêmes, comme les boucliers et les javelots, sont semblables chez les deux peuples. Nous sommes les premiers qui nous en soyons servis en Asie,[4] et la déesse vous en a enseigné l'usage ainsi qu'à nous. Nos lois, comme vous l'avez vu, ont eu grand soin, dès les premiers temps, de faire pratiquer la modestie et la prudence : elles se sont aussi occupées de la divination et de la médecine, et la santé florissante dont nous jouissons généralement est un précieux effet de leur sollicitude, jointe à la protection des Dieux. Enfin, vous trouverez réglé avec détail par les lois, dans l'une et dans l'autre ville, tout ce qui se rattache à ces divers points du gouvernement et des mœurs. La Déesse a commencé par orner votre Athènes qu'elle a fondée, comme nous l'avons dit, avant Saïs, de ces diverses et sages institutions ; elle l'a placée dans une contrée jouissant d'un climat doux, heureux et propre, par là, à produire des esprits sages et prudents ; car cette Déesse, qui préside en même temps à la guerre et aux conseils de la

---

[3] Eudoxe l'astronome réduit beaucoup cette chronologie fabuleuse des Égyptiens, en ne voyant dans ces années que de simples mois lunaires. C'était aussi l'opinion d'Eusèbe. Voyez *Chronicnrum Canonum librum priorem*, n° 17.

[4] L'Égypte, chez les Anciens, faisait partie de l'Asie.

Sagesse, a choisi un pays propre à produire des esprits doués de qualités semblables aux siennes. Les anciens Athéniens, dirigés par de telles lois et de si sages et si prudentes institutions, se distinguèrent bientôt des autres peuples en tout genre de vertus, comme il convenait à une race que les dieux s'étaient plus à former et à élever par leurs soins vigilants. Beaucoup d'événements glorieux pour votre ville sont consignés sur nos monuments et dans nos livres sacrés ; mais il en est un qui l'emporte sur tous les autres, par son éclat et par le courage qu'y déployèrent vos ancêtres. On rapporte que votre ville a résisté autrefois à des troupes innombrables d'ennemis qui, partis de la mer Atlantique, envahirent presque en même temps et l'Europe et l'Asie ; car, pour lors, notre mer était facile à traverser. À son embouchure, vers l'endroit que vous nommez Colonnes d'Hercule, était une île plus étendue que la Lybie et que l'Asie ensemble. De cette île on pouvait facilement se rendre en d'autres îles qui en étaient proches, et par le moyen de ces îles, aux terres qui étaient en face et voisines de la mer[5] ; mais dans ce détroit était un port au fond d'un petit golfe.[6] Cette étendue d'eau était une véritable mer, et cette terre un vrai continent.[7] Dans cette Atlantide régnaient des princes d'une puissance formidable, qui s'étendait sur l'île entière, sur beaucoup d'autres îles et sur la plus grande partie du continent ; ils dominaient en outre sur les terres qui sont maintenant en notre pouvoir, puisque, d'un côté, ils avaient conquis cette troisième partie du monde appelée la Lybie, et portaient leurs limites jusqu'auprès de l'Égypte, et que de l'autre, ils avaient occupé la partie de l'Europe à l'occident de la mer tyrrhénienne. Toutes leurs forces réunies envahirent notre pays et le vôtre aussi, Solon, et, en un mot, tout ce qui est en deçà des Colonnes d'Hercules. Alors Athènes se montra, par le courage de ses

[5] Le texte est un peu obscur en cet endroit. Sans doute, Platon veut parler de cette chaine d'iles qui occupait alors le lit de la Méditerranée (Voyez chapitre V), et permettait de se rendre facilement en Grèce et en Italie.
[6] C'est là sans doute le port dont Platon fait mention dans le Critias, et près duquel étaient construits le temple de Neptune et le chef-lieu de la confédération des Atlantes.
[7] N'y aurait-il pas une lacune entre cette phrase et la précédente ?

habitants, supérieure aux autres villes et aux autres peuples. Son courage, son habileté dans la guerre brilla d'un vif éclat. Tantôt, unie aux autres Grecs, tantôt seule et réduite par la lâcheté des peuples voisins à ses propres forces, elle fut d'abord à la dernière extrémité, mais bientôt elle se releva, vainquit les ennemis et rendit à ses alliés le bien précieux de la liberté. Aussitôt après, un terrible tremblement de terre joint à un déluge procuré par une pluie continuelle et torrentielle d'un jour et d'une nuit, entrouvrit la terre qui engloutit tous vos guerriers avec ceux des ennemis, et l'Atlantide disparut dans un vaste gouffre. C'est pourquoi cette mer est innavigable à cause du limon et des bas-fonds, débris de lite submergée. Tel est, Socrate, le résumé de ce que mon bisaïeul disait avoir appris de Solon... Socrate lui répond : Il est important qu'on regarde ce que tu viens de dire, non comme une fable inventée par nous, mais comme une histoire véritable.[8] »

Voyons maintenant ce que dit Platon dans son Critias. Remarquons que ce dialogue de Critias porte aussi dans les œuvres de Platon le nom d'Atlantique, preuve que la description et l'histoire de notre Atlantide en faisait le principal sujet. Malheureusement une partie de ce dialogue nous manque ; mais ce qui a été perdu peut être assez facilement suppléé par ce que dit Platon dans son Timée.

Dans ce dialogue de Critias, c'est toujours le même Critias qui raconte ce que lui avait appris son aïeul qui, lui-même, avait été instruit par Solon sur ces traditions qui avait conservées l'Égypte.

Hermocrate, un des interlocuteurs, ayant dit à Critias qu'il fallait, après avoir invoqué le secours de Phœbus et des Muses, célébrer par de dignes louanges le souvenir des hommes illustres des premiers temps et de ceux qui ont bien servi leur patrie. « Il faut joindre, lui répond Critias, à l'invocation de

---

[8] Plusieurs passages de ce dialogue semblent confirmer ce que la géologie moderne nous apprend que, dans les premiers âges du monde, les éruptions de volcans, les tremblements de terre, les convulsions de la nature étaient bien plus fréquentes que maintenant, et venaient bien plus souvent que dans ces derniers siècles effrayer l'Univers.

Phœbus et des Muses, celle de Mnémosyne, la déesse de la mémoire,[9] car c'est d'elle que dépend particulièrement le succès du récit que je vais faire. Car, si nous nous rappelons suffisamment, et rapportons avec exactitude les traditions que les prêtres ont confiées à Solon, et que Solon nous a transmises, il me semble que nous nous serons suffisamment acquittés de l'office qui nous était confié. Mais commençons, et ne retardons pas davantage.

« Rappelons-nous d'abord, qu'il y a neuf mille ans, à ce que rapporte la tradition, qu'une guerre eût lieu entre les peuples qui habitaient au-delà des Colonnes d'Hercule et ceux qui habitaient en deçà. C'est de cette guerre que nous allons parler. Notre ville se trouva alors à la tête des peuples de l'Orient, et soutint, comme on sait, tout le poids de cette guerre. À la tête des peuples occidentaux étaient les rois de l'île Atlantide, île plus grande que l'Asie et que la Lybie ensemble, comme je l'ai déjà dit autre part ; mais cette île ayant été engloutie par un tremblement de terre, on ne trouve plus à sa place que des bas-fonds dangereux qui rendent ces parages innavigables. Dans le cours de mon discours, je désignerai, quand l'occasion se présentera, les nations barbares et les nations grecques qui furent mêlées dans cette guerre.[10] Il convient d'abord d'exposer quelles étaient les forces, le gouvernement politique et la manière de combattre des Athéniens d'alors et de leurs adversaires. Nous allons commencer par nos ancêtres. »

Il fait alors une description agréable de l'état d'Athènes dans ces premiers temps ; il parle assez au long de l'étendue de son territoire, de la fertilité du pays, du nombre des habitants, de leur habileté et de l'autorité et du crédit qu'ils s'étaient acquis sur les autres peuples de la Grèce. Ensuite, en venant aux Atlantes, il s'exprime ainsi :

---

[9] Pourquoi invoquer la Déesse de la mémoire, si le récit que Critias va faire c'est qu'une fiction ?

[10] Comme le fragment du Critias qui nous reste va jusqu'à la punition des Atlantes, il ne paraît pas probable que Platon ait l'occasion de nommer ces nations. Peut-être y a-t-il des lacunes dans ce fragment.

« Quant à nos adversaires, et aux premiers temps de leur histoire, je vous raconterai familièrement ce qui est resté dans mon souvenir du récit qu'on m'en a fait dans mon enfance ; mais, avant tout, je vous avertis de ne pas vous étonner si vous entendez exprimés en grec presque tous les noms des princes et des héros barbares. En voici la cause : Solon, lorsqu'il s'occupait à mettre leur histoire en vers, chercha à découvrir la valeur et la signification de leurs noms,[11] et il s'aperçut que les habitants de Saïs, qui avaient écrit les premiers sur ce sujet, avaient fait de ces noms des noms égyptiens. Il crut être autorisé à prendre la même liberté, et à faire de ces noms des noms grecs, en en conservant la signification. Mon aïeul les avait mis en écrit ; mais moi je ne pourrai que vous les répéter de mémoire, autant que me le permettra le long temps qui s'est écoulé depuis mon enfance. Si donc vous voyez des princes et des rois Atlantes revêtus de noms grecs, ne vous en étonnez pas, vous en savez la raison. »

« J'aurais besoin d'un long discours, s'il fallait reprendre dès l'origine ce que je vous ai dit par rapport à notre patrie, du partage de la terre entre les différentes divinités, d'abord en parts plus grandes, ensuite en parts plus petites, suivant que le nombre des dieux augmentait,[12] et comme ils se firent élever des temples et établir des sacrifices en leur honneur. Neptune, ayant eu pour sa part l'île Atlantide, eut des enfants d'une femme mortelle ; et cela arriva de cette manière : l'île, qui était sans montagnes le long de la mer, renfermait dans son milieu une plaine qu'on rapporte n'avoir jamais eu son égale pour la beauté et pour la fertilité. Près de la plaine, à cinquante stades de distance, mais toujours vers le milieu de l'île, était un mont peu élevé, ce mont était habité par un de ces hommes qu'on dit sortis, dès le commencement du

---

[11] On doit se rappeler que, chez les Anciens, tous les noms propres, même ceux de peuples, avaient une signification tirée des qualités morales et physiques de ceux qui les portaient, ou de quelque circonstance de leur vie. Voyez les noms grecs et romains, ceux des nations Celtes, et même, maintenant, ceux des peuples sauvages de l'Afrique et de l'Amérique.

[12] Ce passage ne nous rappelle-t-il pas le partage de la terre entre les enfants de Noé, et les divisions successives de territoire que l'augmentation des familles duit amener ? Voyez *Genèse*, chapitre X.

sein de la terre, et nommé Evénor. Celui-ci, de sa femme Leucippe, avait eu une fille nommée Clito ; cette fille, après la mort de ses parents, fut aimée de Neptune qui l'épousa, et environna le mont où elle habillait de retranchements et de fossés. Les retranchements étaient au nombre de deux ; les fossés que l'eau de la mer remplissait au nombre de trois, tous à égales distances les uns des autres, rendaient ce mont inaccessible. On ne connaissait alors ni les vaisseaux, ni l'art de naviguer. Étant dieu, il pût embellir facilement l'intérieur de l'île, et fit sortir de la terre deux courants d'eau, l'un chaud, l'autre froid ; les fit parcourir l'île qu'ils fertilisaient et fécondaient extrêmement. Il éleva dans ce lieu enchanteur cinq couples d'enfants mâles et jumeaux dont il était le père. Il partagea l'Atlantide en dix parties ; il donna à l'aîné le domaine maternel et la plage d'alentour, part qui était certainement la meilleure et la plus grande ; il l'établit roi et suzerain de ses frères ; il établit ceux-ci princes de plusieurs régions et chefs de nations diverses. Il donna des noms à chacun. Le premier qu'il avait établi roi de lite entière, il le nomma Atlas : c'est de lui que la mer environnante fut nommée Atlantique : Son frère jumeau, il le nomma dans la langue Atlante Gadir et nous le nommons Eumelus : il eut pour sa part l'extrémité de l'île vers les Colonnes d'Hercule, et cette partie s'appelle encore de son nom Gadirique.[13] Les deux jumeaux suivants s'appelaient, l'un Amphise, l'autre Eudémon. Les deux jumeaux qui venaient après se nommaient le premier Mnésée, le second Autochtone. Le quatrième couple s'appelait Elasippe et Nestor. Enfin, les deux jumeaux les plus jeunes avaient pour noms Azaës et Diaprèpe. Ces princes et leur prospérité régnèrent sur cette île pendant plusieurs siècles et établirent, comme nous avons dit, par le moyen de la mer, leur domination sur plusieurs autres îles, même sur celles qui sont près de l'Égypte et de la Tyrrhénie. »

[13] Le nom de *Gadir* nous semble conservé dans celui moderne de la ville de Cadix. Le nom de *Gadir* se trouve aussi dans la langue phénicienne, preuve du rapport qui devait exister entre cette langue et celle des Atlantes. Plus les langues se rapprochent des temps antiques, plus elles doivent avoir de rapport entre elles, parce quelles sont peu éloignées alors de la souche commune. D'ailleurs, les Phéniciens sont one colonie d'Éthiopie.

« La postérité d'Atlas se maintint sur le trône principal pendant plusieurs siècles par une succession non interrompue et fut toujours en grande vénération. Leurs richesses étaient si grandes, qu'elles surpassaient celles des rois des siècles précédents, et qu'aucun souverain des siècles suivants n'a pu sous ce rapport leur être comparé. Leur sage industrie avait établi et disposé dans la ville capitale et dans tout le royaume tout ce qui peut être utile ii la vie et contribuer à la rendre agréable. Leur puissance leur procurait toutes les productions des pays étrangers, et l'île leur en fournissait en outre en abondance. D'abord, on tirait de plusieurs endroits de l'île toutes sortes de pierres et de minéraux, et surtout ce minéral qu'on ne connaît plus que de nom seulement, l'orichalque, le plus précieux des métaux, après l'or. L'île produisait aussi en abondance toutes sortes de bois de construction : elle nourrissait de nombreux troupeaux d'animaux domestiques et d'animaux sauvages : les éléphants y étaient en grand nombre : ils y trouvaient suffisamment de nourriture le long des marais, des lacs et des fleuves, dans les plaines et les montagnes, quelque monstrueux et vorace que soit cet animal. On trouvait aussi dans l'Atlantide tout ce que la terre produit maintenant d'odoriférant et de suave, racines, grains, bois, gomme, fleurs et fruits, le doux jus de la vigne et le blé si nourrissant, foules les viandes désirables et les légumes pour les assaisonner. Les arbres prodiguaient à ces heureux habitants et les sucs variés et les fruits de diverses espèces qui pouvaient apaiser leur faim ou étancher leur soif. La chasse leur offrait aussi ses exercices si pénibles, mais en même temps si agréables. On trouvait, en un mot, dans cette île qui, malheureusement a disparu, tout ce qui peut satisfaire le corps, l'esprit et la piété envers les Dieux. »

« Riches de tant de productions que leur fournissait une terre libérale, les Atlantes bâtirent des temples, des palais, des ponts, creusèrent des ports et dirigèrent d'une manière utile les eaux qui formaient un triple cercle autour de leur antique métropole. Ils commencèrent par construire des ponts pour pouvoir d'un côté communiquer avec le dehors, et d'un autre aborder le Palais Royal bâti sur l'emplacement de la demeure de Neptune et de leurs aïeux.

Ornant ce palais à l'envi l'un de l'autre, ils parvinrent avec la succession des siècles à en faire un édifice aussi admirable par sa grandeur que par sa magnificence. Ils ouvrirent un canal du premier fossé extérieur à la mer : ce canal avait trois arpents de large, Cent pieds de profondeur et cinq cents stades de long. Les plus gros navires pouvaient ainsi se rendre de la mer au premier fossé qui leur servait de port. Les deux enceintes étaient coupées par des canaux assez larges, pour qu'une trirème pût se rendre d'un fossé à l'autre, et sur les canaux étaient des ponts pour la communication ; mais les ponts étaient assez hauts pour que les vaisseaux pussent passer dessous ; car les berges étaient très élevées. Le premier fossé que la mer remplissait avait trois stades de largeur, ainsi que l'enceinte qui le suivait : le second avait ainsi que son enceinte deux stades et la troisième qui environnait immédiatement l'île n'en avait qu'une. Le diamètre de l'île dans laquelle se trouvait le palais était de cinq stades. L'île et chaque enceinte était entourée de murs construits en pierre. À l'entrée des ponts étaient construites des portes surmontées de leurs tours pour les défendre. Le pont de la principale entrée avait jusqu'à cent pieds de large. La pierre dont on se servait pour ces immenses constructions était tirée de l'île même : elle était noire, blanche ou rouge, et les carrières qu'avait creusées l'exploitation formaient de beaux havres pour les vaisseaux. Les édifices étaient tantôt de couleur uniforme, tantôt construits de pierre de couleurs différentes pour le plaisir des yeux. Le mur qui entourait l'enceinte extérieure était revêtu d'une légère couche d'airain ; celui de l'enceinte intérieure était revêtu d'étain : enfin l'orichalque de couleur de feu resplendissait sur les murs de la citadelle. »

« Le palais était dans la citadelle et voici sa disposition. Au milieu, dans l'endroit le plus inaccessible, était le temple de Clito et de Neptune, tout revêtu d'or. C'est là qu'avaient pris naissance ces dix familles de rois, et que leurs descendants se réunissaient chaque année pour offrir des sacrifices pieux aux Dieux de leurs ancêtres. Le temple de Neptune avait une stade de long, trois arpents de large et une hauteur proportionnée à sa longueur et à sa largeur. Mais son architecture était bizarre. Tout son extérieur, à part le comble, était revêtu et garni d'argent ; le comble et les aiguilles étaient d'or :

sur les lambris, brillaient à l'envi l'ivoire, l'or, l'argent, l'orichalque ; mais l'orichalque dominait sur les murs, les planchers, les statues. Il y avait aussi des statues d'or pur. Neptune était représenté monté sur son char, tenant les rênes de ses coursiers ailés et portant sa tête superbe jusqu'au faite du temple. Autour de lui se voyaient cent Néréides portées par des dauphins : c'est le nombre qu'assignait la tradition à ces filles de Nérée. On voyait aussi dans le même temple un grand nombre de statues de toutes les princesses et de tous les princes de la lignée royale et beaucoup d'autres représentations et dons votifs des Rois et des habitants, tant de la ville capitale que des autres villes soumises à l'empire des Atlantes. L'autel des sacrifices, par sa grandeur et la beauté de ses décorations, était digne de la magnificence du temple. Le reste du palais répondait par sa splendeur à la beauté du temple qu'il renfermait et à la puissance du royaume. »

« On voyait, en plusieurs endroits de la ville, des sources thermales et des fontaines d'eau froide : les unes et les autres coulaient avec abondance et sans interruption et servaient admirablement à la santé et à l'agrément des habitants. Autour de ces sources on avait construit des bâtiments et planté des arbres : de vastes bassins avaient été creusés : les uns étaient à découvert, les autres étaient surmontés d'un toit et renfermés par des murs, afin qu'on pût prendre des bains chauds pendant l'hiver. Il y avait des bassins pour la famille royale, d'autres pour les particuliers : quelques-uns étaient réservés aux femmes, et il y en avait même pour les chevaux et les autres animaux domestiques. Chaque bassin était tenu avec la décence et les égards qui convenaient aux diverses classes qui s'en servaient. »

« Du reste des eaux, les habitants formèrent un ruisseau dont ils dirigèrent le cours vers un bois consacré à Neptune, et ces eaux vivifiantes, jointes à la fertilité du sol, couvrirent bientôt ce bois d'arbres d'une hauteur et d'une beauté admirables. De là les eaux étaient dirigées par des aqueducs vers le fossé extérieur, du côté des ponts. Chacune des deux enceintes de la ville était remplie de temples, de sanctuaires, de bosquets, de gymnases, de manèges. Vers le milieu de l'île centrale qui était certainement la plus grande, il y avait

un hippodrome circulaire d'une stade de diamètre. Autour de l'hippodrome étaient rangées les demeures des appariteurs et des gardes. Les soldats de la garde royale étaient logés près du château, tout autour de la montagne qu'il couronnait, mais les gardes les plus fidèles avaient leurs habitations dans le château royal lui-même, auprès des appartements des princes. »

Les havres et les chantiers étaient remplis de trirèmes et abondamment pourvus de tout ce qu'il fallait pour les équiper. Voilà quel était l'état des demeures du roi et des princes.

« Celui qui passait les portes de l'enceinte extérieure (il y en avait trois) trouvait un mur qui commençait à la mer, entourait l'île et ses enceintes à la distance de cinquante stades de tous les côtés et revenait joindre le mur de l'autre côté du canal de communication.[14] Presque tout cet espace était cultivé : la partie qui regardait la mer était remplie de maisons et de magasins : le golfe était couvert de navires, et tes quais peuplés de marchands qui s'y rendaient de toutes parts. Cette foule nombreuse entretenait dans le port un mouvement et un bruit continuel. C'est là ce que ma mémoire me fournit sur ce que la tradition nous rapporte de l'état de cette île et de cette capitale de l'Atlantide. »

« Je vais m'efforcer de rappeler maintenant à ma mémoire ce qu'on m'a rapporté de la nature et de la culture du reste du pays. D'abord l'île était très montagneuse et présentait du côté de la mer des rivages escarpés. Tout autour de la ville Royale régnait une grande plaine entourée elle-même de montagnes, excepté du côté de la mer, où de ce côté-là seul, l'abord était doux et facile. La longueur de l'île était de trois mille stades et sa largeur de deux mille. L'île regardait le sud ; les lieux les plus élevés étaient les seuls exposés aux ravages de Borée. Nos montagnes ne peuvent donner qu'une faible idée des montagnes de cette île. Leur hauteur majestueuse, leurs chaînes continues, les forêts verdoyantes qui les couvraient excitaient l'admiration. Elles étaient remplies de bourgs riches et peuplés, diversifiées par des fleuves, des lacs, des prairies, et

[14] Cette muraille rappelle les *longs murs* qui unissaient le Pirée à Athènes.

fournissaient une nourriture abondante à un nombre infini de bêtes sauvages et d'animaux domestiques. On trouvait dans les forêts toutes sortes de bois utiles. Telle était cette île qui devait son aspect florissant et aux bienfaits de la nature et aux soins et aux richesses de tant de rois qui y avaient fait leur résidence. »

« L'île formait d'abord un carré long : mais le canal et les fossés qui avaient été creusés lui avaient fait perdre un peu de cette figure. Ce canal avait une profondeur, une longueur, une largeur incroyables. Quand on compare cet ouvrage avec les autres ouvrages de l'industrie humaine, l'esprit se refuse à croire qu'il soit sorti de la main des hommes. Nous devons rappeler cependant ce que l'on nous en a dit, quelque incroyable que cela paraisse. La profondeur était d'un arpent : la largeur était d'une stade et la longueur totale, par les détours que ce canal faisait dans les campagnes, était de dix mille stades : il recevait toutes les sources qui descendaient des montagnes, et entrant dans la ville par plusieurs canaux particuliers, il en sortait pour se jeter à la mer. Du haut de ce canal, étaient dérivées de grandes rigoles de plus de cent pieds de largeur ; qui, coupées droit par la campagne, se réunissaient de nouveau au canal du côté de la mer. Ces rigoles étaient distantes de cent stades rune de l'autre : elles servaient de conduire à la ville, par le moyen de grandes embarcations, le bois et les récoltes que la terre fournissait deux fois chaque année. Car des canaux partant de la ville coupaient et traversaient toutes les rigoles et ouvraient par-là mille voies de communication. La terre, comme nous l'avons dit, produisait deux récoltes par an de toutes sortes de fruits et de céréales. L'hiver, par la protection des Dieux, la terre était arrosée par des pluies fréquentes et par les eaux que des aqueducs et des canaux amenaient de tous côtés. La plaine fournissait soixante mille hommes en état de porter les armes. Le pays était divisé par cantons de cent stades carrés de superficie, et chaque canton fournissait son contingent et nommait son chef. Les montagnes et le reste du pays donnaient une multitude innombrable de guerriers, qui tous, étaient divisés comme ceux de la plaine et se donnaient leurs chefs suivant les cantons. Il était établi par les ordonnances que le chef d'un canton devait fournir la sixième partie des voitures et des équipages du canton. Sur

mille chars de guerre, il devait en fournir dix, deux chevaux et deux cavaliers et un de ces chars à deux chevaux en usage chez ce peuple : c'est là qu'il se plaçait et il avait toujours avec lui un cocher qui pouvait au besoin combattre à pied, et, par cette raison, était muni d'en petit bouclier. Il devait fournir encore deux soldats pesamment armés, deux archers, deux frondeurs, enfin, pour les soldats armés à la légère, trois lanceurs de javelots et trois balistiers, quatre matelots, en outre, pour contribuer à l'équipement de vingt mille vaisseaux. Telle était l'économie militaire de la partie de l'Atlantide où était la ville Royale. Les neuf autres parties avaient chacune une économie différente ; mais il serait trop tong de les rapporter. »

« Quant au gouvernement, les places de la magistrature et les récompenses honorifiques avaient été dès le commencement réglées de la sorte : Chacun des dix rois avait dans son royaume et dans sa ville capitale pouvoir absolu de vie et de mort sur ses sujets. Presque aucune loi ne bornait leur pouvoir. Seulement leur administration et leurs rapports entre eux étaient réglés par des ordonnances gravées par les anciens chefs Atlantes sur une colonne d'orichalque située au milieu de l'île, dans le temple de Neptune. Ils se réunissaient dans ce temple tous les cinq ou six ans.... Étant rassemblés, ils délibéraient sur les affaires publiques, et examinant toutes choses avec une attention religieuse, ils condamnaient celui qui s'était rendu coupable en quelque point. Avant de commencer le jugement, ils s'obligeaient par un serment qui se faisait ainsi. »

« Dans le temple de Neptune, il y avait dix taureaux laissés en liberté dans l'enceinte. Chaque roi, en son particulier, faisait vœu de prendre, sans employer le fer, un de ces taureaux et de l'offrir en victime au Dieu du temple ; ainsi, il ne se servait que de pieux et de lacets. Dès qu'il avait pris son taureau, il l'amenait vers la colonne et l'immolait aussitôt sur le faîte où étaient gravés les préceptes régulateurs de la nation. Outre ces préceptes, on y voyait aussi gravée une espèce d'anathème et des imprécations terribles contre les prévaricateurs. Quand s'étant acquittés de toutes les cérémonies du sacrifice, les rois se disposaient à faire passer par le feu les membres de chaque taureau,

ils remplissaient de sang une coupe et faisaient une libation d'une goutte de sang pour chacun d'entre eux : ils arrosaient la colonne de ce sang et faisaient brûler la victime. Après cela, ils puisaient dans la coupe le reste de ce sang avec de petits vases d'or et en arrosaient le feu, et en même temps faisaient un serment solennel de juger toujours suivant les lois gravées sur la colonne et de punir ceux qui les auraient violées. En outre, ils juraient de ne jamais, de leur plein gré, transgresser les règles qui leur étaient imposées. Ils juraient aussi de ne commander jamais rien qui ne fût conforme aux préceptes de leur père commun Neptune et de n'obéir jamais à celui qui leur commanderait quelque chose contraire. »

« Après avoir fait ce serment solennel en leur nom et en celui de leurs descendants, ils buvaient le reste du sang, et consacraient le vase d'or à Neptune[15] : ils se retiraient ensuite vers l'approche de la nuit, pour prendre leur repos et vaquer à leurs affaires particulières. La nuit venue, ils revenaient au temple, et le feu qui consumait les victimes étant presque éteint, chacun revêtu d'une riche robe de couleur bleue, s'asseyait près des restes des victimes consumées : (ils achevaient d'éteindre le feu sacré, ils se jugeaient les uns les autres, et ils examinaient mutuellement les diverses prévarications dont ils s'étaient rendus coupables. Le jugement terminé et au lever de l'aurore, ils gravaient les sentences qu'ils avaient prononcées sur une table d'or et la suspendaient dans le temple avec leurs vêtements de la nuit, pour l'instruction des siècles futurs. »

---

[15] Ce serment est sans doute chez Platon une réminiscence du serment des sept chefs thébains, rapporté par Eschyle, et que Boileau a traduit dans ces beaux vers :

> « Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables
> « Épouvantent les Dieux de serments effroyables :
> « Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
> « Tous, la main dans le sang, jurent de se venger ;
> « Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone. »

TRAITÉ DU SUBLIME, Ch. XIII.

« Les autres lois et les autres ordonnances sur les sacrifices étaient laissées à la volonté de chacun des dix rois. Voici les principaux points convenus entre eux : Ils ne devaient jamais se faire la guerre, mais tous se secourir, si l'on attaquait quelqu'un des rois et sa famille. Quand, dans quelqu'une des délibérations dont nous venons de parler, ils décidaient quelque expédition de conquête, ou quelque guerre qui exigent le concours de toute la nation, ils en donnaient le commandement aux enfants d'Atlas. Les rois n'avaient le pouvoir de faire mourir quelqu'un de leur famille, que d'après l'avis du congrès et à la majorité de six voix. »

« Comment la Divinité permit-elle qu'une nation, si puissante et si bien ordonnée, abandonnât sa patrie pour envahir nos contrées ? En voici la raison. Pendant plusieurs siècles, ils ne perdirent point de vue leur auguste origine, ils obéirent aux lois et furent religieux adorateurs des Dieux qu'ils comptaient parmi leurs ancêtres. La sincérité régnait dans leurs cœurs : ils n'avaient que des idées nobles et dignes de leur race : la modération et la prudence dirigeaient toutes leurs démarches et réglaient leurs rapports entre eux et avec les étrangers. N'estimant que la vertu, ils faisaient peu de cas des choses terrestres. À l'abri des atteintes de l'orgueil et de l'avarice, ils regardaient comme un poids lourd et pesant l'or et les richesses. Les dons que la terre leur prodiguait deux fois chaque année ne les portaient à aucun excès : ils en usaient avec sobriété et pensaient sagement que le moyen de les rendre utiles et profitables était d'en user avec modération et de faire part amicalement aux autres du superflu, mais que s'ils attachaient à ces dons terrestres leur admiration et leur cœur, ils en pervertiraient bientôt l'usage et perdraient la vertu et cette douce concorde qui faisait leur bonheur. »

« Tant qu'ils conservèrent ces beaux sentiments et cette manière de penser digne des Dieux leurs ancêtres, leur puissance et leurs richesses ne firent que s'accroître. Mais, à la suite des temps, les vicissitudes des choses humaines corrompirent peu à peu ces mœurs divines et ces heureuses institutions : ils commencèrent à se conduire comme les autres enfants des hommes, et, ne pouvant porter le poids du bonheur présent, ils déchurent honteusement.

Ceux qui jugeaient sainement trouvaient déshonorant pour les Atlantes de perdre ainsi le plus précieux de tous les biens. Ceux, au contraire, qui ne connaissaient pas la voie sûre qui conduit au bonheur, les proclamaient grands et heureux, en les voyant suivre les conseils de l'ambition et chercher à dominer par la violence. »

« Alors Jupiter, le mettre des Dieux, le suprême régulateur de l'univers, dont la sagesse pèse les choses de ce monde et les estime à leur juste valeur, voyant se dépraver ainsi une race si noble, résolut de la punir, afin qu'apprenant par une triste expérience à modérer son ambition, elle devint plus juste et moins orgueilleuse. Il convoqua donc le conseil des Dieux dans l'Olympe, dans ce lieu sublime d'où, dominant sur la terre entière, ils voient toutes les générations à leurs pieds, et il leur tint ce discours : »

Le reste de ce dialogue est perdu. Il présente des détails qui sont sans doute fictifs et allégoriques ; mais le fond est historique et vrai. Remarquons que Critias invoque, en commençant, Mnémosyne, déesse de la mémoire. Remarquons encore comme il prévient l'objection qu'on pourrait lui faire des noms des héros Atlantes *hellénisés*, et que, d'ailleurs, tous ces détails historiques sont confirmés par ce que rapporte le Timée. Mais ces détails descriptifs de l'île capitale de l'Atlantide, le tableau enchanteur qu'en trace Platon, ce qu'il rapporte au long des princes du pays, et de leur réunion dans le temple de Neptune, tout cela nous paraît fictif et allégorique. Des réminiscences et des allusions que nous avons indiquées nous le démontrent assez clairement. Mais il ne faut pas de là conclure, comme l'a fait le Père Bertoli,[16] que c'est Athènes et les vicissitudes de cette république que Platon a voulu dépeindre dans tout ce qu'il rapporte de l'Atlantide. Cette opinion ne peut se soutenir. Platon qui oppose les Athéniens aux Atlantes n'aurait pas caché les premiers sous le voile et le nom des seconds.[17] Pour en revenir à ce que nous regardons comme fictif

---

[16] Réflexions importantes sur le progrès réel ou apparent des sciences et des arts, au XVIIIe siècle, page 39.

[17] « Il n'y a pas plus de raison, dit Baudelot de Dairval, dans sa *Dissertation sur l'Atlantide*, insérée dans *Les Mémoires des Inscriptions des Belles-Lettres*, tome V, page 49, il n'y a pas plus

dans le récit de Platon, remarquons que les prêtres de Saïs n'ont pas probablement conservé dans leurs annales tous ces détails descriptifs et moraux. Les annales des peuples anciens, courtes et succinctes, ne comprenaient guère que les évènements principaux des villes et des peuples et la généalogie des princes et des rois.

Quant au Timée, voyons avec quel soin Platon cite ses autorités. Voyons comme il annonce, au commencement de son récit, comme il répète à la fin que son Histoire des Atlantes, quoique peu vraisemblable, est cependant très vraie. Si tout son récit n'était qu'une fiction, aurait-il osé parler ainsi et commencer d'un ton si propre à inspirer la confiance. « Toutes les fois que Platon avance une pure fiction, dit Marsilius Ficin,[18] un de ses plus savants traducteurs et commentateurs, il l'annonce expressément comme fiction. » D'ailleurs, nous verrons que l'Égypte pouvait avoir conservé, plus que toute autre contrée, la tradition de l'Atlantide, et il n'est pas étonnant que les prêtres de ce pays depuis si longtemps civilisé, aient communiqué à Solon ce qui avait été consigné dans les mémoires du temps et sur les monuments publics, touchant cette vaste région et l'événement désastreux qui l'avait fait disparaître.

Voyons, d'ailleurs, quel était le but du Timée. Le Timée est un traité où, sous la forme du dialogue, à la manière de Socrate, Platon se propose de donner la connaissance des facultés de l'âme, de faire connaître qu'il y a des Dieux vengeurs du crime et rémunérateurs de la piété et de la vertu, et, en même temps, de détruire les objections et les blasphèmes des athées contre la Providence. Or, il commence son livre par l'histoire des Atlantes, qui est

---

de raison de donner un sens allégorique au Critias de Platon, qu'au Menéxénus de ce même auteur. Dans l'un et dans l'autre de ces deux dialogues, le dessein du philosophe est de louer les Athéniens, en faisant l'histoire des guerres qu'ils avaient eues en Orient et en Occident, contre les peuples de l'île Atlantide. Or, puisque personne ne s'est avisé de dire que le Menéxénus fut un dialogue allégorique, pourquoi avancer que le Critias l'est ? Le sujet n'en paraît plus fabuleux, que parce qu'il y est parlé des peuples d'une île qui ne subsiste plus ; mais, n'est-il pas arrivé des déluges et des tempêtes, des évènements très considérables dont la mémoire s'est perdue avec les monuments qui en parlaient ? »

[18] *Argumentum in Critiam vel Atlanticum.*

parfaitement appropriée à son sujet. L'histoire de ce peuple comblé des bienfaits du ciel, tant qu'il est juste, puni, anéanti par une catastrophe générale et terrible, quand par ses crimes il a attiré sur lui le courroux des Dieux, est une magnifique préparation à son livre et à son projet sublime de justifier la providence de la Divinité aux yeux des mortels. Or, je le demande, une fable, une pure fiction était-elle propre à produire cet effet ? Et une proposition d'une importance morale et religieuse aussi grande ne devait-elle pas s'appuyer sur un fait aussi vrai qu'il était éclatant, sur une tradition dont les peuples ne pussent disputer la sincérité ? En outre, nous allons voir tout à l'heure les contemporains de Platon, loin de le démentir, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire, si son Histoire des Atlantes n'était qu'une fiction, rapporter la même tradition et en orner ainsi qu'eux leurs ouvrages.

L'astronome Eudoxe de Gnide regardait comme véritable l'histoire racontée par les prêtres de Saïs à Solon, malgré l'exagération fabuleuse de leurs calculs chronologiques. Procluss, disciple de Maton, dans ses Commentaires sur les écrits de son illustre maître, parle d'une histoire d'Éthiopie, composée par un certain Marcellus, qui confirme tout ce que Platon avance d'historique dans ses deux dialogues. Cranter, le premier commentateur de Platon, et qui vivait seulement un siècle après lui, regarde comme vrais et nullement allégoriques les récits du Timée et de Critias.

Suivant Proclus, Cranter avait retrouvé cette tradition de l'Atlantide chez les prêtres de Saïs qui lui montraient les stèles couvertes d'inscriptions, où cette histoire était, disaient-ils, consignée.

On pourrait nous opposer que les disciples de Platon, qui, certes, avaient bien étudié les écrits et l'esprit de ce grand homme, ont vu dans tout ce que leur maître dit des Atlantes un sens allégorique. Origène voit figuré dans la guerre des Atlantes et des Grecs le combat entre les anges et les esprits rebelles ; Porphyre, le différend entre les démons et les âmes. Proclus, Syrianus, Jamblique, l'opposition qui existe entre l'unité et l'infini, le repos et le mouvement. J'en conviens ; mais on doit connaître l'usage des philosophes de l'École platonicienne, de trouver un sens allégorique dans tous les écrits de leur

maitre et l'abus qu'ils en ont fait ; mais ce sens allégorique qu'ils rencontraient dans ce récit de Platon ne les empêchait pas d'y reconnaître une histoire véritable : nous le voyons dans l'exemple de Proclus cité plus haut : ils savaient que Platon appuyait aussi souvent ses leçons et sa philosophie sur les faits et sur les événements que l'histoire rapporte, que sur les fictions et les traditions fabuleuses, afin de graver ses enseignements plus facilement dans la mémoire, et d'adoucir auprès de ses auditeurs ce que la métaphysique pouvait leur présenter de sec et d'aride.

Platon n'est pas le seul auteur qui ait marié la fiction avec la vérité dans ses écrits. Xénophon, disciple de Socrate, et par conséquent condisciple de Platon lui-même, dépeint, dans sa Cyropédie, les mœurs des Perses « non pas entièrement suivant la vérité, ainsi que le dit Cicéron, mais suivant le modèle supposé d'un bon et parfait gouvernement.[19] »

Ainsi, reconnaissons que, si, dans le dernier dialogue, certains détails peuvent être rapportés à une de ces fictions heureuses si familières au génie du philosophe d'Athènes, et dont il savait si gracieusement revêtir ses préceptes et sa morale, le fond du récit, c'est-à-dire ce qui est dit de l'existence, de la situation, de l'étendue de cette contrée, de l'origine et de l'histoire de ses habitants est historique et vrai. Car ce récit de Platon s'appuie évidemment sur d'anciennes traditions historiques que celui-ci a seulement mis en œuvre. L'antiquité nous fournit nombre de témoignages qui viennent établir et fortifier cette tradition. Avant Platon, nous voyons Homère et Hésiode,[20] ces pères de la poésie, nous dépeindre des îles appelées à juste titre Fortunées, placées aux extrémités de la terre, jouissant du climat le plus heureux, de la plus douce température, d'un sol excessivement fertile. Leurs habitants gouvernés par des lois sages coulaient leurs jours dans un repos et dans une félicité si grande qu'on lui comparait la félicité et le bonheur dont les Dieux faisaient jouir dans les champs élyséens ceux qui avaient honoré leurs autels et

[19] Ep. ad Quintum.
[20] Homère : Odyssée, ch. I ; ch. IV, v. 563. Hésiode : *Travaux et Jours*, V. 110.

pratiqué la vertu sur la terre. Hésiode, en particulier, dans sa Théogonie, cite plusieurs traits frappants de la guerre des Atlantes et des Athéniens. Parmi les contemporains de Platon, nous voyons Euripide parler de cette terre mystérieuse, la désigner sous le nom d'Hespéride, et, la plaçant comme tous les autres écrivains vers le mont Atlas, nous la dépeindre sous les mêmes traits qu'Homère et qu'Hésiode.

« J'irais, dit le Chœur, au troisième acte de la tragédie d'Hippolyte[21] ; aux riches jardins des Hespérides, nymphes dont la voix charme les oreilles, dans ces climats où Neptune ne laisse plus de passage libre aux nautoniers effrayés : car il a pour terme le ciel soutenu par Atlas. »

Théopompe, cité par Élien,[22] fait ce récit qui a beaucoup de rapport avec celui de Platon. Remarquons qu'il le place dans les siècles héroïques, temps où nous devons placer l'existence de l'Atlantide.

« Silène dit à Midas : L'Europe, l'Asie et la Lybie sont des îles que les flots de l'Océan baignent de tous côtés : hors de l'enceinte de ce monde, il n'existe qu'un seul continent dont l'étendue est immense. Il produit de très grands animaux et des hommes d'une taille deux fois plus haute que ne sont ceux de nos climats. Aussi, la vie de ces hommes n'est-elle pas bornée au même espace de temps que la nôtre ; ils vivent deux fois plus longtemps. Ils ont plusieurs grandes villes, gouvernées suivant des usages qui leur sont propres : leurs lois forment un contraste parfait avec les nôtres. Entre ces villes, il y en a deux d'une prodigieuse étendue et qui ne se ressemblent en rien. L'une se nomme *Machimos* la guerrière, et l'autre *Eusébie* la pieuse. Les habitants d'*Eusébie* passent leurs jours dans la paix et l'abondance : la terre leur prodigue ses fruits, sans qu'ils aient besoin de charrue et de bœufs : il serait superflu de labourer et de semer. Après une vie qui a été constamment exempte de maladies, ils meurent gaîment et en riant. Au reste, leur vie est si pure que souvent les Dieux ne dédaignent pas de les visiter. À l'égard des habitants de *Machimos*, ils

---

[21] Théâtre des Grecs, t. VII, p. 68. (Et de Cussac).

[22] Ælien, livre III, ch. 18. Tr. de Dacier, p. 121.

sont très belliqueux : toujours armés, toujours en guerre, ils travaillent sans cesse à étendre leurs limites. C'est par là que leur ville est parvenue à commander à plusieurs nations. On n'y compte pas moins de deux millions de citoyens. Les exemples des gens morts de maladie y sont très rares. Tous meurent à la guerre, non par le fer (le fer ne peut rien sur eux), mais assommés à coups de pierres ou de bâton. Ils ont une si grande quantité d'or et d'argent, qu'ils en font moins de cas que nous ne faisons du fer. Autrefois, continua Silène, ils voulurent pénétrer dans nos îles, et après avoir traversé l'Océan avec dix millions d'hommes, ils arrivèrent chez les Hyperboréens ; mais ce peuple parut à leurs yeux si vil et si méprisable, qu'ayant appris que c'était néanmoins la plus heureuse nation de nos climats, ils dédaignèrent de passer outre. »

Nous voyons, dans ce récit de Théopompe, l'immense étendue de l'Atlantide, sa position hors de l'enceinte du monde, et du côté de l'Océan, et l'invasion en Europe de ses belliqueux habitants. Ces deus villes, la pieuse et la guerrière, semblent nous désigner les deux époques de l'histoire des Atlantes, celle où, suivant les préceptes des Dieux leurs ancêtres, ils vécurent bons, justes et heureux, et la seconde dans laquelle, ouvrant leurs cœurs à l'ambition et à l'amour des conquêtes, ils devinrent la terreur de leurs voisins et s'attirèrent les châtiments célestes. Voilà des rapports assez frappants avec ce que nous apprennent le Timée et le Critias. Élien ne voit dans ce récit qu'un tissu de fables. Il a tort : il aurait dû distinguer le fond vrai de ce récit établi sur une tradition antique et constante et les ornements dont le génie poétique des philosophes de l'école de Socrate ne dédaignaient pas d'embellir leurs écrits et leur morale. Théopompe, disciple de Socrate, qui avait étudié la philosophie avec Platon, suivait à l'exemple de son illustre contemporain, la méthode d'employer dans ses écrits la poésie et ses heureuses fictions.

Ainsi, l'autorité de Platon et de ses contemporains nous paraît une preuve bien forte de l'existence de l'Atlantide. Mais combien d'autres preuves, combien d'autorités nombreuses viennent à l'appui !

Tous les historiens et géographes qui, après Platon, ont parlé de l'Atlantide, ont regardé son existence comme réelle ou du moins comme

grandement probable. Pline parle de l'Atlantide et de sa disparition comme d'un fait reconnu par une tradition constante, et ne cite le témoignage de Platon que pour l'immensité de l'étendue de cette île. Voici son texte :

« *In totum abstulit terras, primum omnium ubi Atlanticum mare est, si Platon credimus, immenso spatio*.[23] La nature a retranché totalement certaines régions témoin premièrement cette Atlantique, où est aujourd'hui la mer du même nom et qui, s'il faut en croire Platon, avait une étendue immense. »

Possidonius, cité par Strabon,[24] avait foi à l'ancienne existence de l'Atlantide. Strabon[25] lui-même dit que l'Atlantide pourrait bien ne pas être une fiction, et cependant, dans son pyrrhonisme historique, ce critique si judicieux et même trop sévère refuse d'ajouter foi à ce qu'Hérodote rapporte du voyage autour de l'Afrique, fait par les Phéniciens, à ce que Héraclide du Pont raconte d'un voyage semblable fait par Mage, il regarde comme une imposture le récit d'Eudoxe de Cyzique et sa circumnavigation des côtes de l'Afrique. Philon est du même avis que Strabon.[26] Tertullien[27] et Arnobe[28] font aussi mention de cette tradition d'une terre atlantique. Enfin, Diodore de Sicile, qui a rassemblé dans son *Histoire universelle* toutes les traditions des temps anciens nous dépeint les îles Panchée,[29] Jambule[30] Hyperborée[31] avec les mêmes traits que ceux avec lesquels Platon nous dépeint son Atlantide, quoiqu'il les place sous des climats différents : il donne à leurs habitants les mêmes mœurs sages et pieuses, nous présente le même tableau de leur félicité : ce qui fait voir que ces traditions diverses et qui présentent tant de rapports entre elles tirent leur origine de cette tradition primitive de l'Atlantide, et en

[23] Livre II, ch. 90.
[24] Livre II.
[25] Idem.
[26] *De monde non corrupto*.
[27] *Apolegetique*, n° 40.
[28] Livre I, *Adversus gentes*.
[29] Livre VI, ch. 8.
[30] Livre II, ch. 31, 32.
[31] Livre II, ch. 28.

sont de véritables imitations. Mais nous ne saurions rapporter à l'Atlantide ce qu'Aristote[32] et Diodore de Sicile[33] racontent d'une île découverte par les Carthaginois au-delà des Colonnes d'Hercule et qu'ils défendirent d'habiter. L'Atlantide avait déjà disparu avant que Carthage fût fondée. Cette île, la même sans doute que celle dont parle Plutarque[34] dans la vie de Sertorius ne peut être qu'une des îles que les anciens appelaient Fortunées, et que nommons maintenant les Canaries.[35]

Parmi les écrivains modernes, presque tous ceux qui ont traité cette grande question reconnaissent l'existence de l'Atlantide. Les différents systèmes qu'ils ont proposés pour fixer sa position ancienne, montrent qu'ils reconnaissent comme vrai le fait de son existence dans les premiers siècles. Nous ne pouvons guère citer que deux auteurs qui lui aient refusé leur assentiment. Il faut avouer que leur nom est d'une grande autorité dans l'Histoire de la Géographie ancienne. C'est d'Anville et Gosselin.[36] Examinons leur opinion et considérons si les raisons qu'ils apportent et le poids de leur réputation peuvent contrebalancer suffisamment cette multitude de témoignages que nous présentons en preuve.

D'Anville[37] appuie ses raisons de nier l'existence de l'Atlantide sur ce que « le narré de Platon touchant cet événement est le récit d'un Athénien qui veut illustrer sa patrie, et qu'on voit dans ce qu'il débite sur la patrie des Atlantes un philosophe occupé de spéculations plus magnifiques que vraisemblables. »

---

[32] Liber de mirabilibus auditis.

[33] Livre V, ch. 15.

[34] Plutarque, dans son *Traité de la Face de la Lune*, traité composé à l'exemple des dialogues de Platon, parle de l'île d'Ogygée qu'il place au loin dans les vastes mers, à peu prés dans la même position où nous plaçons Atlantide. Mais ce qu'il en raconte n'est, ainsi qu'il le dit lui-même, qu'une agréable fiction.

[35] Remarquons cette tradition des Anciens qui a placé, dans tous les temps, les plus heureuses des nations dans ces îles fortunées, dans ces Hespérides, restes de cette antique Atlantide, dont les peuples étaient si sagement gouvernés, et jouissaient d'une si grande félicité. Voyez Horace, *Épode*.

[36] Il faut y ajouter Cellarius : Voyez sa *Géographie ancienne*, tome II.

[37] Géogr. ancienne, abrégé, tome III, p. 123.

Gosselin ne voit dans cette Atlantide qu'une île fantastique créée par le philosophe d'Athènes, et que celui-ci a soin d'abîmer au fond de l'Océan, pour qu'on ne la cherchât pas après lui.[38] »

Mais Platon est-il l'inventeur de cette tradition prétendue fabuleuse de l'Atlantide ? N'existait-elle pas avant lui ? Ne voyons-nous pas ses contemporains, Euripide et Théopompe, nous la représenter comme une antique croyance fondée sur les souvenirs et les monuments des peuples ? Tous les auteurs de l'antiquité, le critique Strabon surtout, si peu prodigue de son assentiment aux traditions antiques, tous ces auteurs plus rapprochés que nous des temps anciens, ayant en main des preuves et des témoignages que nous avons perdus, n'ont-ils pas admis cette tradition comme vraie, ou du moins comme grandement vraisemblable ? Ces nombreux défenseurs ne doivent-ils pas l'emporter sur deux ou trois auteurs isolés, quelque grande d'ailleurs que soit leur réputation et leur connaissance de la géographie ancienne, vu qu'en outre ceux-ci n'ont pas examiné profondément cette question, ils l'ont regardée comme bien incidente dans leurs ouvrages, ils n'ont pas discuté les témoignages et se contentent d'émettre leur opinion sans l'appuyer sur presque aucune preuve ? Et d'ailleurs, ils ne laissent pas d'avoir laissé échapper quelques erreurs particulières dans le peu qu'ils ont dit de l'Atlantide. Gosselin avance que les contemporains de Platon ne crurent pas à son récit ; nous venons de voir le contraire : il dit que Platon tantôt donne une étendue immense à son île, tantôt la rétrécit jusqu'à une étendue médiocre ; mais il confond dans le récit de Critias l'Atlantide toute entière et l'île particulière qui renfermait la capitale du pays et le chef-lieu de la confédération des Atlantes. D'Anville regarde comme une fable ce qu'Aristote, Diodore racontent de cette île dont nous avons parlé plus haut, et que les Carthaginois découvrirent et défendirent d'habiter, et Gosselin cependant l'admet et reconnaît l'identité de cette île avec une des îles Canaries.

---

[38] Recherches sur la Géographie des Anciens, tome I, p. 144.

Le célèbre Cuvier, dans son beau discours sur les révolutions de la surface du globe, regarde aussi comme romanesque la tradition de l'Atlantide ; mais il n'en parle qu'en passant ; il n'entrait pas sans doute dans son plan d'examiner à fond cette question. S'il l'avait examinée, il l'aurait sans doute traitée avec ce génie profond et créateur qui l'a rendu un des plus illustres historiens des secrets de la nature et aurait sans doute été frappé des preuves si nombreuses et si fortes qui ont entraîné notre conviction.

Ce concert d'auteurs grecs et latins à peine infirmé par deux ou trois auteurs modernes, quelque renommés qu'ils soient, ce concert d'auteurs anciens (que serait-ce, si tous étaient parvenus jusqu'à nous ?) ne semble-t-il pas nous indiquer une tradition constante de ce grand événement, tradition qui, passant d'âge en âge et s'affaiblissant à chaque siècle, a laissé du moins après elle une idée confuse et vague ?

Ainsi, l'existence de l'Atlantide doit être reconnue, et nous ne saurions raisonnablement la reléguer au nombre des îles fabuleuses ; et notre sentiment paraîtra bien plus vrai, quand nous aurons rapporté dans les chapitres suivants les preuves physiques qui nous autorisent puissamment à croire à l'existence ancienne et à la disparition subite d'une vaste étendue de terres entourées par les eaux.

CHAPITRE II

SITUATION DE L'ATLANTIDE

Sur ce sujet, que de systèmes divers ont été enfantés ! Presque tous les auteurs qui, admettant l'existence de l'Atlantide, ont voulu s'occuper de sa situation antique, ont apporté quelque système particulier. C'est un véritable dédale d'opinions diverses et même contradictoires. On peut reprocher en quelque sorte à tous de n'avoir pas assez suivi les vestiges de la tradition et de n'avoir pas donné une attention assez grande aux indices que nous fournissent les écrits de Platon et des autres auteurs de l'antiquité.

Avant d'exposer tous ces systèmes et de les examiner, il me semble convenable de rappeler quelques points tirés du récit de Platon, et sur lesquels notre jugement doit nécessairement s'appuyer. Car c'est d'après la manière dont ces systèmes s'en rapprocheront, ou qu'ils s'en éloigneront, que nous devrons juger du degré de probabilité qu'ils présentent.

Le premier point : c'est que l'Atlantide était située principalement dans la mer appelée de son nom Atlantique et vers les colonnes d'Hercule.

Le second : c'est qu'elle était étendue, comme la Lybie et l'Asie réunies.[39]

Le troisième : une partie devait longer la Méditerranée, ses limites s'approcher de l'Égypte et de la Lybie, et être à la portée de la Grèce que ses peuples envahirent.

Le quatrième : elle a dû disparaître, du moins en grande partie.

L'auteur moderne qui s'est le premier occupé de la situation de l'Atlantide, est le suédois Olaüs Rudbeck, qui, dans un ouvrage intitulé : *Atlantica vera Japeti posterorum series et patria*,[40] prétend que la Suède et la Scandinavie sont

---

[39] Remarquons que les Grecs, surtout au temps de Platon, ne connaissaient guères l'Asie que jusqu'à l'Euphrate. Alexandre et ses conquêtes n'avaient pas encore reculé jusqu'à l'Indus les bornes de cette partie du monde.

[40] Ou plutôt : *Atlantica, sive Manheim, vera Japheti posterorum setries e patria*. Upsalia, 1695 et 1689.

la région où l'on doit placer l'antique Atlantide. Excité par son patriotisme, frappé de la tradition de l'île Hyperborée qui, suivant lui, ne pouvait être placée que bien reculée vers le nord, il s'est cru autorisé à placer dans sa patrie et l'Atlantide des anciens et l'habitation du peuple primitif qui, se trouvant renfermé dans des limites trop étroites, s'est répandu à grands flots dès les siècles les plus reculés, dans le midi de l'Europe et même dans le nord de l'Afrique, et y a porté ses lois, ses coutumes et ses dieux. Que serait-ce, s'il avait connu l'hypothèse ingénieuse de Whiston, développée par Mairan, du refroidissement successif du globe, hypothèse que les découvertes récentes de la science ont si victorieusement réfutée ? Avec quel empressement il l'aurait appelée à l'appui de son système, pour prouver que sa patrie si froide et si peu fertile, avait pu jouir, dans les temps anciens, de ce soleil brûlant et de cette merveilleuse fécondité dont Diodore de Sicile et la tradition de son temps décorent l'île Hyperborée ? Mais ce système que Rudbeck appuie d'une prodigieuse érudition ne peut soutenir un examen et une critique sérieuse. D'abord le pays qu'habitaient les Hyperboréens et que l'antiquité appelait une île, suivant sa coutume d'appeler ainsi les régions qui lui étaient inconnues, ne peut être placé dans la Suède. Les rapports de ces peuples avec les Grecs, les députations qu'ils envoyaient chaque année à l'île de Délos, pour y adorer dans son principal sanctuaire le Dieu auquel ils étaient consacrés, doivent nous les faire placer dans des régions peu éloignées de la Grèce. Aussi, les renseignements les plus sûrs les font habiter les côtes du Pont-Euxin et le Palus-Meotides.[41] D'ailleurs, pourquoi chercher au loin dans le nord cette Atlantide qui était placée vers les Colonnes d'Hercule, et qui rapprochée de la Grèce, confinait avec la Lybie et avec l'Égypte ? Et, en outre, la Suède n'a nullement subi la catastrophe qui a fait disparaître l'Atlantide. L'aspect physique du pays le montre évidemment.

---

[41] Mentelle : *Dict. de Géog. ancienne*. — Gedoyn : *Mémoires des Inscriptions et Belles-Lettres*, Liv. VII. Banier : idem.

Je ne parle pas d'un Allemand nommé Hafer qui, en réfutant Rudbeck vers 1745, prétendait que les marques de l'Atlantide et de l'île Hyperborée ne pouvaient convenir qu'aux provinces septentrionales de l'Allemagne, arrosées par la Baltique, telles que la Pomeranie et le Mecklembourg : il trouve sans doute le sanctuaire des Atlantes dans l'île de Rugen et dans son temple du Dieu Sandewit, divinité si honorée par les peuples septentrionaux.

Citerai je aussi Grave, écrivain flamand, qui prétend trouver l'Atlantide dans la Hollande ? Qu'il nous suffise de citer le titre de son ouvrage qu'il fit imprimer en 1806. Ce titre seul nous fera voir dans quelles aberrations peut nous entraîner une érudition indigeste et peu intelligente ainsi qu'un faux patriotisme. Le voici : « *République des Champs Élysées ou Monde ancien*, ouvrage dans lequel on démontre principalement que les Champs Élysées et l'enfer des anciens sont les noms d'une ancienne république d'hommes justes et religieux, située à l'extrémité septentrionale de la Gaule et surtout dans les îles du Bas-Rhin ; que cet enfer a été le premier sanctuaire de l'initiation aux mystères, et qu'Ulysse y a été initié ; que la déesse Cérès est l'emblème de l'Église élyséenne que l'Élysée est le berceau des arts, des sciences, de la mythologie ; que les Élyséens nommés aussi, sous d'autres rapports, Atlantes, Hyperboréens, Cimmériens, etc., ont civilisé les anciens peuples, y compris les Égyptiens et les Grecs ; que les Dieux de la fable ne sont que les emblèmes des institutions sociales de l'Élysée ; que la voûte céleste est le tableau de ces institutions et de la philosophie des législateurs Atlantes ; que l'aigle céleste est l'emblème des fondateurs de la nation gauloise, que les poètes Homère et Hésiode sont originaires de la Belgique, etc., etc. »

Ne croirait-on pas, en lisant ce long titre d'ouvrage, entendre le père Hardouin renouveler ses doctes rêveries ? Pourrait-on penser que l'auteur d'une opinion si absurde ait pu trouver quelqu'un pour la défendre et la soutenir ? Cependant une pareille thèse a été soutenue vers le même temps par un antiquaire anglais, le docteur Davies, dans ses *Recherches celtiques*.

Eurénius, compatriote de Rudbeck, dans son *Atlantica orientalis*, présente un système tout différent. Il prétend trouver l'Atlantide dans la Palestine. Ce

système a été suivi par Baër, théologien de Strasbourg. L'un et l'autre appuient particulièrement leur opinion sur les rapports étymologiques qu'ils prétendent exister entre les noms des premiers héros des Atlantes et les noms des enfants de Jacob. Mais ces rapports sont évidemment forcés et arbitraires, et la saine critique les rejette. Ensuite, la Palestine est bien loin d'offrir toutes les qualités que demande le récit de Platon. Jamais Platon n'aurait appelé une île, un pays si rapproché de la Grèce, pays que les Phéniciens, les Tyriens avaient fait connaître depuis longtemps, et dans lequel les Grecs eux-mêmes avaient placé la scène de plusieurs de leurs faits mythologiques.[42] Son étendue si resserrée ne peut correspondre à l'étendue immense que donne Platon à l'Atlantide : sa situation si éloignée du lieu que toute l'antiquité a appelé les colonnes d'Hercule,[43] doit encore nous empêcher d'y reconnaître notre île mystérieuse. Il est vrai que la Palestine a été tourmentée par des tremblements de terre et des feux souterrains qui ont formé la mer Morte, ont arrêté le cours du Jourdain et l'ont empêché de se jeter dans la mer Rouge, vers le golfe d'Akaba qui était peut-être son ancienne embouchure ; mais ces révolutions se sont opérées dans un espace bien circonscrit, et on ne peut dire qu'elles aient fait disparaître la Palestine, puisque les Hébreux l'ont retrouvé sous Josué, dans le même état physique que lorsque leurs pères lavaient abandonnée.[44]

À la fin du dernier siècle, le savant Bailly, auteur célèbre de l'*Histoire de l'Astronomie*, mais esprit moins juste, qu'écrivain habile et ingénieux, a traité avec un talent remarquable, dans ses Lettres sur l'Atlantide, la grande question

[42] Telle que l'histoire d'Andromède, à Joppé, et celle d'Adonis.
[43] Baër trouve les colonnes d'Hercule dans le temple de Tyr ; il dit, d'après Hérodote (livre I), que la statue de ce dieu était accompagnée de deux colonnes, l'une, consacrée au feu, rentre, aux nuées et aux vents. Mais cet usage n'était pas particulier aux temples d'Hercule. Presque tous les temples élevés dans les premiers siècles avaient ces deux colonnes à leur vestibule. Qu'on se rappelle les deux colonnes, Jachin et Booz, du temple de Salomon (Rois, liv. III, ch. g), et les deux obélisques qui décoraient d'ordinaire l'entrée des plus anciens temples égyptiens.
[44] Les Hébreux ont retrouvé dans la Palestine la grotte de Membré le lieu de l'échelle de Jacob, et le mont Moria.

qui nous occupe. Embrassant le sentiment de Rudbeck en partie, se fortifiant de l'opinion de Whiston, dont nous avons parlé plus haut, il place dans le nord la patrie de nos Atlantes et la fixe sur le plateau de la Tartarie. Je ne m'arrêterai pas à répéter les raisonnements spécieux, par lesquels il essaie d'autoriser sa brillante théorie. Mais il est étonnant que, prenant le récit de Platon pour base de son système, il ne le suive presque en aucun point. D'abord, il trouve dans tous les endroits du monde les colonnes d'Hercule, au mépris de l'antiquité qui les a constamment fixées vers la Bétique.[45] Ensuite, il place au loin, au nord de l'Asie, un pays que la tradition nous dépeint longeant la Méditerranée et rapproché de l'Égypte et de la Grèce. Embarrassé d'expliquer la catastrophe qui a fait disparaître l'Atlantide, il trouve plus facile pour lui de ne pas l'admettre et de la regarder comme une fiction.

M. Latreille, dans un mémoire lu à l'Académie des Sciences, le 5 juillet 1819, se rapproche du sentiment de Bailly et pense que l'Atlantide occupait la place de la Perse actuelle qui jadis, suivant lui, dut former une île, alors que la mer Caspienne, l'Aral occupaient une plus grande étendue. Mais ce système, pas plus solide que les systèmes précédents, doit être rejeté d'après les mêmes principes qui nous ont guidé pour rejeter les autres. D'ailleurs, nous allons expliquer bientôt la véritable cause de la diminution de la mer Caspienne et du dessèchement des terres environnantes.

Abandonnant les auteurs qui ont placé l'Atlantide au nord et à l'orient, voyons ceux qui, se rapprochant davantage de la vérité, l'ont placée à l'occident et au midi.

Fabre d'Olivet croit que l'Amérique est l'Atlantide des anciens ; mais il prétend qu'elle était autrefois figurée autrement, et apporte pour raison, des changements chimériques du pôle Boréal et du pôle Austral. Mais ce système présente si peu de probabilités et est si peu en rapport avec la tradition, qu'il ne mérite pas la peine d'être réfuté.

[45] Lettre XV, P. 109.

Oviedo place aussi l'Atlantide en Amérique, vers l'embouchure de Maragnon, ou rivière des Amazones. Mac-Culloch la retrouve de même en Amérique dans l'emplacement des Antilles. Nous n'avons qu'à comparer ces deux systèmes avec le récit de Platon pour les trouver inadmissibles. Comment à une si grande distance, les Atlantes auraient-ils pu attaquer la Grèce et l'Asie[46] ?

Hircher[47] et Tournefort[48] sont les premiers qui aient soupçonnée que l'Atlantide aurait pu exister dans ce vaste espace qui sépare l'Afrique et l'Europe de l'Amérique.

Le géographe Engel, dans son Essai sur cette question : *Quand et comment l'Amérique a été peuplée d'hommes et d'animaux*, embrasse le même sentiment qui a été suivi par un grand nombre d'auteurs, parmi lesquels nous devons remarquer De Brosses,[49] Carli,[50] Mentelle,[51] Buache,[52] Golberry,[53] Ledru,[54] et en dernier lieu Rienzi[55] et Bory de St-Vincent qui, dans son *Essai sur les îles Fortunées*, a donné un grand degré de probabilité à cette opinion qu'appuient et fortifient de nombreuses preuves physiques.[56] Ce système paraît se concilier assez bien avec la tradition et le récit de Platon ; mais il est un point sur lequel il présente une difficulté bien grande et presque insurmontable. Comment éloignée de l'Égypte, de toute la longueur de la Méditerranée, comme le serait

---

[46] *Mandat subterraneus*, lib. II, ch. 13.
[47] Voyage au Levant, lettre 14.
[48] Hist. de la Rép. Romaine, liv. IV, p. 400.
[49] Lettres sur l'Amérique.
[50] Dict. de Géog. ancienne.
[51] Dissertation sur l'isle Antilla.
[52] Fragments d'un voyage en Afrique, t. I.
[53] Voyage à Tenerife et à Porto Rico, t. I, p. 205.
[54] Encyclopédie du XIXe siècle.
[55] Ortelius, Baudrand, Sanson sont du même sentiment, et placent de même en Amérique notre île Atlantide.
[56] Ajoutons-y Baumann : *Historia Orientalis*, ch. 5 ; *Historia Insularum*, eh. 5 ; Buffon : *Theorie de la terre*, tome III ; Bruzen de la Martinière qui, dans son Dictionnaire, a un article remarquable sur l'Atlantide et les Espagnols Espinosa : *Historia de las appariciones de la Candeloria* ; Clavijo : *Noticias de la Historia general de las islas Canarias*.

l'Atlantide, l'antiquité aurait-elle pu dire qu'elle y confinait ? Et comment à une si grande distance, les Atlantes auraient-ils pu attaquer la Grèce et l'Égypte et devenir pour ces pays des adversaires si redoutables ?

Vient ensuite l'opinion de Delisle de Sales qui, dans son *Histoire philosophique du Monde primitif*, place l'Atlantide dans la bassin même de la Méditerranée qu'il pense, avant la rupture du Bosphore, avoir été moins étendue qu'elle ne l'est maintenant, et avoir été occupée en grande partie par une île immense dont les débris sont la Corse, la Sardaigne et les îles environnantes. « Mais cette position, dit le célèbre voyageur Badia, où autrement Aly-Bey, beau-père de Delisle de Sales, ne répond pas aux données que tenons des prêtres de Saïs, puisque l'Atlantide ne serait plus sur les bords de la mer Atlantique, si on la plaçait, comme il le fait, au milieu de la Méditerranée, qui jamais n'a porté le nom d'Atlantique, ni vis-à-vis l'embouchure que les Grecs appellent dans leur langue les colonnes d'Hercule, c'est-à-dire le détroit de Gibraltar, d'où, selon l'auteur cité, elle aurait été éloignée de près de deux cents lieues. Dans cette hypothèse, aucune ligne droite tirée de l'île n'eut aboutie au détroit, sans passer par des terres intermédiaires, à cause de le projection des côtes de cette mer ; d'ailleurs le petit espace où il place cette île ne pouvait contenir un territoire aussi étendu que la Lybie et l'Asie ensemble, quelque soit la réduction que l'on fasse subir aux pays connus alors sous ces noms, et encore moins un territoire sur lequel régnaient plusieurs rois célèbres par leur puissance, qui étendaient leur empire sur de grands pays adjacents et qui étaient fiers de tant de forces.[57] »

Il nous reste maintenant à examiner le système de ce dernier. Il pense que l'ancienne Atlantide était formée par la chaîne du mont Atlas.[58] Ce système paraît offrir encore plus de probabilités que celui de Tournefort et une conformité plus grande aux traditions de l'antiquité. Je vois par là une île ou presqu'île dans l'Atlantide, surtout en admettant la supposition de l'auteur que

---

[57] Voyages, t. I, p. 374.
[58] Voyages, t. I, ch. 19.

le Sahara formait une mer qui entourait l'Atlas vers l'orient et le midi et se joignait peut-être à l'Océan vers le cap Nun. Je vois ces côtes occidentales baignées par une autre mer qui, de la montagne d'Atlas et de l'île qu'elle bornait, a pris le nom d'Atlantique. Je vois son étendue répondre à peu prés à celle que lui donne Platon. Je la vois longer la Méditerranée, ses limites se rapprocher beaucoup de la Lybie, et donner à ses habitants la facilité d'attaquer l'Égypte et la Grèce. Mais là cessent les rapports avec les traditions antiques. Je ne vois pas l'Atlantide placée par rapport à la Grèce vers les colonnes d'Hercule qu'elle ne touchait que par sa partie la plus éloignée, et je n'y vois pas les vestiges de cette catastrophe qui a du la faire disparaître en grande partie. Car ce que dit Aly-Bey[59] des terres submergées dans l'espace formé par les deux Syrtes, quoique vrai, ne peut avoir pour cause les tremblements de terre, ni les feux souterrains, puisqu'aucun indice volcanique ne se trouve dans ces parages. On doit attribuer uniquement la submersion de cette partie de la côte, à la rupture du Bosphore, dont nous parlerons bientôt, rupture, qui, remplissant la Méditerranée des eaux de l'Asie centrale qu'elle a laissé écouler, força cette mer à élever ses flots et à submerger au loin ses rivages.

Voilà donc exposés tous les différents systèmes qu'a enfantés cette grande question de l'Atlantide, leur plus ou moins grand degré de probabilité, et les différentes contradictions qu'ils présentent avec les traditions de l'antiquité.

Mais ne pourrait-il pas se trouver une opinion qui, par une heureuse alliance, à l'explication des traditions antiques, réunirait les preuves physiques que fournit la nature ? On a déjà va les probabilités nombreuses que présentent les deux systèmes de Tournefort et d'Aly-Bey ; mais chacun d'eux s'offre à nous avec de sérieuses difficultés, et ne peut expliquer d'une manière satisfaisante la tradition des premiers temps. Mais réunissons ces deux systèmes, et ces difficultés disparaîtront, et l'histoire de l'antiquité s'expliquera, et les problèmes que présente au savant et au géologue l'aspect physique de la terre et des mers ne resteront pas sans solution.

[59] Voyages, t. I, ch. 19.

Ainsi, l'Atlantide, suivant nous, était composée de la chaîne de l'Atlas, de l'Espagne en tout ou en partie[60] et d'une terre immense qui remplissait l'espace circonscrit entre les îles du Cap-Vert, les Canaries, Madère, et peut-être même aussi les Açores. Cette île ou presqu'île, ou plutôt ce vaste continent devait avoir à peu prés 4,800 milles géographiques de long du nord-ouest au sud-est et 1,500 de largeur.

Examinons les raisons qui nous font donner à l'Atlantide une telle position et une étendue si vaste. Les preuves et les documents seront si nombreux que nous n'aurons en quelque sorte qu'à choisir.

D'abord, il convient de comprendre le mont Atlas dans l'Atlantide, soit qu'il lui ait donné son nom, soit qu'il l'ait reçu d'elle, soit que l'un et l'autre l'ait reçu, ce qui est bien plus probable, d'un des premiers rois, un des premiers chefs du pays. Il est hors de doute qu'il y était compris et même que sa chaîne a été la première partie habitée de cette région, puisque c'est là que paraissent avoir vécu les premiers Atlantes. Sa proximité de l'Égypte et de la Grèce en est encore une nouvelle preuve. Il est étonnant que cette considération si simple n'ait pas frappé les auteurs qui se sont occupés de la situation de l'Atlantide, et que tous, à part Aly-Bey, aient cherché loin de l'Atlas un pays qui avait avec lui

[60] Les raisons qui nous font admettre l'Espagne, en tout on en partie dans l'Atlantide, sont : 1° Son union avec l'Afrique, avant la rupture des Colonnes d'Hercule ; 2° Le texte du Critias de Platon, qui nous montre Gadir, frère d'Atlas, ayant pour part de son héritage l'extrémité de l'Atlantide, à laquelle il donne son nom de Gadir, nom que l'Antiquité a toujours regardé comme le nom primitif de Cadis, et de la région depuis appelée Bétique ; 3° La tradition des temps anciens qui nous parle de l'expédition d'Osiris en Égypte, et de celle de l'Hercule Lybien, expéditions certainement fabuleuses, mais fondées sur un souvenir obscur des Atlantes, et nous rappelant la conquête qu'ils firent de ce pays, ainsi que de l'Afrique septentrionale, à leur sortie de l'Éthiopie, qui pouvait si facilement être confondue avec l'Égypte ; 4° Ces mêmes traditions qui citent un Atlas souverain en Espagne, et y fondant une dynastie, un Lybien nommé Testa, régnant dans le même pays (Voyez Mariana, liv. I, chap. 10 et 11). Il est difficile de désigner jusqu'où s'étendaient les limites de la puissance des Atlantes en Espagne. Peut-être se sont-ils avancés successivement, par les conquêtes, jusqu'aux Pyrénées ? Peut-être se sont-ils arrêtés sur les bords de l'Èbre. Il est à remarquer que le nom de ce fleuve qui a servi à nommer le pays tout entier (Ibérie), signifie dans le langage primitif borne ou limite (*Histoire Universelle*, tom. XIII, p. 185).

un rapport de nom si frappant. Si les détails que donne Platon sur la nature du terrain et les productions de l'Atlantide ne sont pas un jeu de sa brillante imagination, ils semblent convenir parfaitement à cette côte septentrionale de l'Afrique.

Il convient ensuite d'étendre l'Atlantide dans cet espace immense que circonscrivent les Açores, les Canaries et le Cap-Vert. Par là sont justifiées les traditions que l'antiquité nous a laissées sur son étendue et sur sa situation.[61] Et d'ailleurs que de preuves physiques, que de témoignages nombreux de savants et de voyageurs se réunissent pour nous faire voir, dans ce vaste espace dont nous parlons, les débris d'un immense continent, détruit par quelque convulsion violente de la nature, convulsion dans laquelle l'eau et le feu ont employé leur pouvoir dévastateur ! Quel aspect nous présentent ces îles diverses ! Des montagnes dont la hauteur prodigieuse est hors de proportion avec l'étendue de ces îles, un terrain volcanisé, bouleversé par des tremblements de terre, souvent soulevé par des feux souterrains, sillonné par de longues et effrayantes anfractuosités, présentant des couches de lave amoncelées. De loin en loin, on voit encore fumer des volcans en action, dont les éruptions assez fréquentes portent partout sur ces rivages la terreur et l'effroi. Mais ce terrain n'est pas partout volcanique : on trouve dans presque toutes les îles des débris de roches primitives, le granit, la syénite, et autres indices frappants d'un terrain primitif.

---

[61] Pline parle d'une île appelée de son temps Atlantide, située vis-à-vis de l'Atlas, et qui avait sans doute conservé le nom de la grande terre dont elle faisait partie. Ce devait être une des Canaries (Livre VI, ch. 31).

C'est sans doute de notre ancienne Atlantide, qui en occupait une grande partie, que la mer Atlantique a reçu son nom, quelle porte depuis l'antiquité la plus reculée, et non du mont Atlas, qui ne la borde que dans une faible étendue de côtes et à son extrémité occidentale. C'est l'opinion de Citri, traducteur de Zarate, auteur espagnol d'une histoire de la découverte et de la conquête du Pérou, et nous l'admettons volontiers (Voy. tom. I, *Discours préliminaire*).

Voilà respect général que présentent les Açores, les Canaries et le Cap-Vert. Toutes les relations des voyageurs, tous les rapports des géologues sont unanimes à nous les représenter sous cet aspect.

Le groupe des Açores en particulier qui devait former l'extrémité de notre Atlantide offre les débris d'une terre violemment bouleversée et abîmée en grande partie. Un foyer volcanique y a exercé les plus grands ravages : des cratères de soulèvement y surgissent de toutes parts : quelques-uns sont encore en activité et vomissent encore de temps en temps la lave et le feu : des volcans sous-marins y font surgir et disparaître tour-à-tour des îles et des terres nouvelles.[62] Partout on foule aux pieds dans ces îles, la trachéite et la pierre ponce. Cependant les îles les plus éloignées du centre et du foyer présentent le terrain primitif. Le schiste constitue l'île de Ste-Marie et le marbre abonde dans la petite île de Corvo, à l'extrémité opposée du groupe. Remarquons aussi la montagne volcanique du Pic, dans l'île du même nom, dont la hauteur prodigieuse de 2363 mètres, semble avoir dû appartenir primitivement à des terres bien plus étendues.

Même aspect quant aux Canaries et à Madère. Madère et sa voisiné Porto-Santo, avec leurs volcans éteints, leurs masses de lave antique et de basalte, ont présenté à Bowdich, qui a étudié avec soin leur constitution physiques, des indices nombreux de terrain primitif. « Madère, dit-il, en se résumant, et Porto-Santo, par leur voisinage des Canaries, permettent de croire qu'elles appartiennent à la même formation, et nous en pouvons déjà inférer, avant même de nous livrer à aucun examen, qu'elles n'ont pu être créées par un volcan sous-marin. Il est d'abord irrécusable que les masses de basalte ne formaient pas dans l'origine une roche d'une autre nature, que la chaleur aurait dilatée dans la place qu'elle occupait, et qui se serait pénétrée de vapeur pour former la roche actuelle ; tout semble prouver, au contraire, que ces masses se sont élevées liquides et qu'elles se sont écoulées de la bouche d'un cratère. En second lieu, si l'île de Madère avait été entièrement créée par un volcan marin,

[62] Léopold de Buch : Description des Canaries, p. 357 et s.

sa base, je dirai même, toute sa masse devrait, à en juger par l'analogie, être composée de pierre ponce et de houille ; or, ces deux substances se trouvent en quantité extrêmement petite et en couches alternantes avec le basalte et le tuf. La découverte de la vaste couche de calcaire de transition située au dessous du basalte et descendant à une profondeur de sept cents pieds, jusqu'au point où le niveau de la mer ne permet plus de la poursuivre confirme notre opinion et semble démontrer que Madère a d'abord existé à l'état de roches de transition, qui ont été déchirées ensuite par un volcan marin, dont les éruptions successives de basalte et de tuf ont recouvert l'île et en ont accru l'élévation.[63] »

Les Canaries offrent des traces encore plus fréquentes de terrain primitif, malgré leurs volcans nombreux et les débris ignés dont leurs éruptions ont couvert la surface de ces îles. « Nous y avons retrouve, dit Bory de Saint-Vincent, des débris de roches primitives, des granits parfaitement conservés, ou qui, pour avoir éprouvé un feu violent, n'en existaient pas moins avant les incendies souterrains, des lits de sable ferrugineux qui n'ont éprouvé aucune altération, des couches d'argile qui ont conservé leur disposition et tous leurs caractères, enfin des amas de corps fossiles où l'on distingue des productions marines et des empreintes de végétaux.[64] Même Léopold de Buch, qui prétend que ces îles sont le produit de volcans sous-marins dont les efforts les ont fait surgir au-dessus des eaux, est forcé de reconnaître la roche primitive dans l'île de Palma. Escolar a trouvé la syénite à Fortaventura, et Broussonnet la syénite et le schiste micacé dans l'île de Gomère.[65] Enfin, l'illustre voyageur de Humboldt, qui a séjourné dans ces îles, à son passage en Amérique, les reconnaît comme le reste d'une chaîne de montagnes déchirées et submergées dans la mer par une des grandes convulsions du globe, et il pense contradictoirement à Léopold de Buch que nous avons cité plus haut, que les Canaries n'ont pas plus été créées par des volcans, que l'ensemble des petites

[63] Excursions dans les îles de Madère et de Porto-Santo, p. 107.
[64] Essai sur les îles Fortunées, ch. VII, p. 431.
[65] V. Humboldt, Relation historique : supplément.

Antilles n'a été formé par des madrépores.[66] Remarquons encore, dans l'île de Ténériffe, le Pic de Teyde qui, ainsi que celui des Açores, semble par sa hauteur avoir eu primitivement pour base une terre bien plus étendue que la sphère assez circonscrite de cette île.

Quant au, groupe des îles du Cap-Vert, il a été moins étudié que les autres ; mais ce qu'on en sait présente tant d'analogie avec le reste, qu'on peut hardiment lui attribuer la même constitution physique et la même formation.[67] On y voit un pic, ancien volcan, dont les éruptions ont cessé depuis tout au plus un siècle, et dont la hauteur prodigieuse effraie les navigateurs et est hors de proportion avec la petite étendue de l'île qu'il renferme. On y voit aussi des masses de basalte et de tuf, qui, nombreuses autour du foyer principal, deviennent plus rares dans les îles éloignées de Buenavista, St Nicolas, St Vincent, St Antoine, que Léopold de Buch lui-même croit composées de roches autres que le basalte.

Voilà l'aspect que présentent ces îles : voilà l'idée qu'en ont eu les savants et les voyageurs les plus accrédités. Maintenant parcourons les mers qui les entourent et qui les séparent du continent, et examinons si ces mers ne nous présenteront pas encore quelque indice d'une terre submergée.

Entre les Açores et les Canaries, existent des bas-fonds et des vignes assez nombreuses que mentionnent Frézier[68] et Fleurieu[69] qui ont exploré ces parages. Des couches de varech se montrent en abondance entre le vingt-troisième et le trente troisième parallèles, et l'on sait fort bien que cette plante marine ne peut croître et s'élever au dessus des eaux, que dans une mer peu profonde. Du côté des Açores, à trente lieues au loin de Madère et de Porto-Santo, sont des vigies et des roches sous l'eau. Entre Madère et les Canaries, se voient sur une même ligne les îles Désertes, l'Ile Sauvage et sa chaîne de rochers qui semble lier ces deux groupes et en faire un seul et même système ;

---

[66] Idem. Rel. Hist., t. I, ch. 2.

[67] Léopold de Buch : *Description physique des Canaries*, p. 370.

[68] Frézier : *Relation du Voyage de la Mer du Sud*, p. 289.

[69] Fleurieu : *Voyage fait par ordre du Roi*, t. I, p. 606.

et entre les Canaries et les îles du Cap-Vert, les eaux de l'Océan disparaissent sous une couche épaisse et merveilleuse de varech et de goémon qui, s'étendant au loin et remplissant presque tout l'espace entre les deux Archipels, couvre une superficie immense de soixante mille lieues carrées.

Cette partie de l'Océan présentait déjà le même aspect dès les temps les plus reculés. Aristote[70] en fait mention, et le Périple de Scylla[71] s'exprime ainsi : « La mer au-delà de Cerné (la petite île Fédal sur la côte du Maroc), n'est plus navigable à cause de son peu de profondeur, des marécages et des varechs. » Si l'autorité de Scylla méritait une entière confiance, ce que je n'oserais assurer, ne pourrait-on pas induire de ce passage que les débris de l'Atlantide, plus nombreux alors que maintenant, et s'élevant presque à la surface de la mer, devaient procurer ces bas-fonds, ces eaux vaseuses, et ces plantes dont parle le Périple, mais que la suite des siècles, les commotions violentes et volcaniques dont ces mers ont été si souvent le théâtre, les courants dont la force est si grande dans ces parages, ont emporté ces débris pièce à pièce et ont donné peu à peu à la mer cette profondeur qu'on y trouve maintenant ? Par là, serait confirmée la vérité de la fin du récit de Platon dans le *Timée*, qui nous représente les débris de l'Atlantide formant un limon qui empêche les vaisseaux de naviguer.

Entre les Canaries et la côte de Maroc, la mer est si peu profonde que Vieyra qui, né à Ténériffe et y ayant passé la plus grande partie de sa vie, avait pu observer plus longtemps et mieux que tout autre la nature physique de ces îles et l'état des mers qui les entourent, assure qu'elles devaient être jointes autrefois à la cote de Maroc, et qu'une convulsion violente de la nature a pu seule les en séparer.[72] M. de Humboldt embrasserait volontiers ce sentiment ; mais il voudrait pour plus de certitude qu'on explorât les montagnes voisines de Maroc, et qu'on trouvât de l'homogénéité de terrain entre les deux

---

[70] *De Mirabilibus*, p. 1157.

[71] Ed. de Gronovius, p. 126.

[72] Cité par Bory de Saint-Vincent : *Essai sur les îles Fortunées*.

chaînes.[73] D'ailleurs, les voyageurs et les marins qui ont exploré la côte d'Afrique depuis le cap Sparteb jusqu'au cap Blanc, y ont remarqué des déchirements multipliés, des monts latéraux séparés par des gorges très ouvertes et paraissant divisés par l'action d'un violent effort.[74]

Tels sont les preuves et les documents nombreux qui fortifient notre opinion et qui lui donnent ce degré de probabilité qui sollicite avec force l'assentiment de tout lecteur attentif et exempt de prévention. Ajoutons que, plaçant l'Atlantide dans la partie où nous la plaçons, elle se trouve précisément sous ce beau ciel, dans ce climat heureux, dans cette terre fertile que lui attribuent Platon et les traditions des premiers siècles, et sous la même zone, où, dans des temps postérieurs, les anciens ont trouvé ces îles qu'ils ont revêtues de traits si enchanteurs et auxquelles ils ont donné le doux nom de Fortunées.

[73] Golberry : *Fragments d'un Voyage en Afrique*, t. I, ch. 2. Bory de Saint-Vincent, p. 440.

[74] Il paraît que la chaîne de l'Atlas se continuait dans la partie qui a été submergée. Le cap Ghir, l'ancien promontoire d'Hercule, qui fait l'extrémité de l'Atlas, est en rapport avec les Canaries qui ont la même inclinaison sud-ouest. Solin dit que l'Atlas avait un faite couvert de neige et que des flammes sortaient de ses flancs (ch. 37). Ce qui semble convenir parfaitement au Pic de Teyde qui est toujours couvert de neige, et qui, en outre, est un ancien volcan dont les éruptions n'ont cessé qu'à une époque bien rapprochée (1798).

CHAPITRE III

L'histoire d'un peuple qui a disparu dès les temps nommés héroïques, doit être nécessairement bien obscure et enveloppée de ténèbres épaisses. L'antiquité nous fournit, en effet, des documents bien peu nombreux, et encore sont-ils mêlés de ces fables et de ces fictions qui accompagnent d'ordinaire les traditions des premiers temps.[75] Cependant, du milieu de ces nuages que la succession des siècles a accumulés, tâchons de saisir quelques lueurs qui puissent nous diriger et nous faire entrevoir ce qu'il y a de vrai dans l'histoire des Atlantes.

Il paraît que l'Atlantide a été primitivement peuplée, dès les siècles les plus reculés, par le même peuple que l'Égypte, dont elle était si voisine, c'est-à-dire par les habitants de la haute région du Nil, ou autrement les Éthiopiens.[76] En s'avançant dans la région inférieure du fleuve, ils y portèrent leurs arts et leur civilisation, et fondèrent la célèbre Thèbes aux cent portes. Les Égyptiens durent d'abord leurs arts et le principe de leur civilisation aux Éthiopiens ; mais, dans la suite, les Éthiopiens étant tombés dans une espèce d'affaiblissement et de barbarie, furent civilisés de nouveau au temps de la conquête qu'en firent les Égyptiens, qui leur rendirent leurs coutumes et leurs arts portés à un haut degré de perfection.[77]

---

[75] Eusèbe fait mention d'une histoire des Atlantes, comme existant de son temps et en cite des traits particuliers qui ne peuvent venir d'une simple tradition (*Præparat evangelica*, liber III, ch. 10). C'est peut-être l'histoire d'Éthiopie, par Marcellin, dont nous avons parlé au chapitre Ier.

[76] Hérodote, livre II, ch. 158.

[77] Les Éthiopiens eux-mêmes viennent, s'il faut en croire Eusèbe, des bords de l'Indus. C'est ce qui expliquerait les rapports étonnants qui existent entra les arts et l'architecture des Éthiopiens et des Indiens. Mais cette émigration, s'il nous est permis de l'admettre, aura dû avoir lieu bien longtemps avant l'époque que lui fixe Eusèbe, 404 ans après Abraham (*Canonum Chronicorum* lib. post.).

Les émigrations des Éthiopiens ne se bornèrent pas, sans doute, à l'Égypte : ils se répandirent aussi vers l'Ouest et occupèrent la chaîne de l'Atlas qu'ils suivirent jusqu'à l'Océan. Ils portèrent dans cette vaste contrée la même civilisation, les mêmes arts qu'ils avaient apportés au bord du Nil. Cette opinion que nous émettons ici n'est pas, certes, dénuée de fondement ; des preuves assez fortes viennent l'appuyer. Nous les ferons connaître, quand nous parlerons de la langue et des usages. Nous dirons ici seulement que le nom d'Éthiopie n'aurait pas été donné à toute la côte septentrionale d'Afrique, si les Éthiopiens ne l'avaient pas occupée. En outre, Diodore de Sicile, faisant mention d'une île qu'il nomme Hespérie, et qui, d'après la position qu'il lui donne, ne peut être que l'Atlantide, l'a dit habitée par des Éthiopiens.[78]

Il paraît qu'un des chefs de ces émigrations s'appelait Ποσειδων, le Neptune des Grecs[79] ; il divisa sa conquête avec plusieurs autres chefs qui étaient peut-être ses enfants. C'est, du moins, ce que marque Platon dans son Critias, et l'Atlantide fut partagée en dix parties ou dix états particuliers. Ces états étaient réunis dans une espèce de confédération, semblable à celles des Amphictyons de la Grèce et des douze tribus d'Israël, et encore aux confédérations qui unissaient autrefois entre elles les nations de la Gaule et les peuples Scandinaves. Cette espèce de gouvernement fédéral était plus commun qu'on ne pense chez les peuples de l'antiquité. Mais de tous ces états, le plus important fut toujours celui gouverné par Atlas, le plus célèbre des fils de Neptune et par ses descendants. Ils donnèrent apparemment leur nom à la montagne principale du pays, nom qui, de là, passa à la contrée tout entière.[80]

---

[78] Livre III, ch 27. La côte septentrionale de l'Afrique portait aussi, chez les Anciens, le nom de Libye : les Carthaginois étaient appelés Libyens. Hérodote appelle Libyens les habitants des environs du cap Nun. Livre IV, ch. 28.

[79] Il ne doit pas paraître étonnant de voir des rois et des chefs Atlantes revêtus de noms grecs ; Platon nous en explique la raison dans son Critias. Hérodote, liv. II, ch. 50, rapporte que les Grecs ont pris des Libycus le nom et le culte de Neptune.

[80] L'Atlantide pourrait aussi avoir pris son nom du nom que portait sans doute alors l'Éthiopie, mère-patrie des Atlantes. Car voici ce que dit Pline : « Universa vero gens Ætheria appellata est, deinde Atlantia, mox a Vulcani filio Æthiope, Æthiopia. » Livre VI, ch. 30.

La capitale même des descendants d'Atlas devint le chef-lieu de toute la confédération.[81]

Je ne répéterai pas ce que Platon nous marque dans les deux dialogues que nous avons vus plus haut, de la splendeur de la ville capitale, de la magnificence du principal temple, de la fertilité du pays, de la richesse des habitants, de la puissance des rois et des cérémonies extraordinaires qui accompagnaient leurs réunions et leurs conférences dans la capitale générale de la contrée. Ces détails, quelque fabuleux qu'ils paraissent au premier abord, ne sont point invraisemblables. Nous avons indiqué l'antique civilisation de l'Éthiopie, dont Diodore rend témoignage. C'est à peu près au temps que l'Atlantide florissait que fut bâtie Thèbes, cette célèbre métropole de la haute Égypte, et qu'elle fut embellie d'une partie du moins de ces temples, de ces édifices superbes que tant de siècles ont admirés, et qui servent de monuments éternels pour constater d'une manière éclatante la civilisation déjà si avancée de ces temps si reculés.[82]

Diodore nous donne quelques détails sur les Atlantes, mais il est difficile chez lui de distinguer le fabuleux du vrai, puisqu'il admet indistinctement toutes les traditions. Il vante la fertilité du pays qu'ils occupaient près de la mer, il fait l'éloge de leur piété pour les dieux et de l'hospitalité qu'ils exerçaient envers les étrangers, il rapporte leurs prétentions d'avoir vu prendre naissance chez eux, à tous les Dieux, même à ceux de la Grèce, leur ennemie. Leur premier roi, suivant lui, fut Uranus, sans doute le même que Platon nomme Ποσειδων ou Neptune : il nous le dépeint civilisant les peuples, leur

---

[81] Il paraîtrait, d'après le récit de Platon (le Timée), que cette capitale de toute l'Atlantide devait être située vers les Colonnes d'Hercule, au milieu du pays.

[82] Les savants de l'expédition d'Égypte, par une suite d'observations sur la construction de la terrasse factice sur laquelle on avait bâti cette ville, pour la mettre à l'abri des inondations du Nil, sur la différence de l'élévation actuelle et de l'élévation ancienne au dessus du lit du Nil, et qui est de six mètres, en calculant l'exhaussement séculaire du lit du fleuve qui est de 0,126 millimètres, ont reconnu que cet exhaussement n'avait pu s'opérer qu'en 4760 années : ce qui ferait remonter la fondation de Thèbes à l'an 2760 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire, 418 ans après le Déluge universel (Voyez *les Observations* de M. Girard).

apprenant des inventions utiles, savant dans l'astronomie[83] et étendant sa puissance, surtout dans l'occident et dans le septentrion ; ce qui est conforme à l'idée que nous nous faisons de l'étendue et de la situation de l'Atlantide : il nous parle de sa femme Tilde, mère des Titans, de son fils Atlas, qui donna son nom à ces peuples et à la plus haute montagne du pays : il rapporte ensuite d'autres traditions peu importantes dont l'histoire ne peut tirer parti.

Les Atlantes, après de longues années de paix et d'une sage tranquillité,[84] devenus remuants et belliqueux, eurent plusieurs guerres à soutenir contre leurs voisins dont ils cherchèrent à envahir les frontières. L'histoire d'Égypte nous apprend que du temps de Nechérophis, premier roi de la troisième dynastie, les Atlantes sous le nom de Lybiens, oublieux de leur origine commune avec les Égyptiens, les attaquèrent mais sans succès. Dans les monuments de l'Égypte et de la Nubie, les Atlantes, sous le nom de peuples de Phot, sont représentés comme une des nations les plus hostiles à l'Égypte, et comme ses ennemis les plus acharnés.[85]

Les Amazones, nation dont on ne peut méconnaître l'existence, malgré sa bizarre organisation, se trouvaient dans le voisinage des Atlantes : elles leur déclarèrent la guerre, et, sous la conduite de leur reine Myrène, les vainquirent en bataille rangée, s'emparèrent de Cercène,[86] une de leurs principales villes, et la saccagèrent, passant tons les hommes au fil de l'épée et réduisant en servitude les femmes et les enfants.[87] Les Atlantes effrayés se soumirent et se rendirent tributaires des Amazones qui les secoururent dans une guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Gorgones ou Gorilles, nation dont Diodore fait un

---

[83] C'est peut-être pour cette raison qu'il a reçu le surnom d'Uranus qui, en grec, veut dire ciel.

[84] C'est sans doute là cet Age d'or, ce règne de Saturne, dont la Grèce a conservé le souvenir, et qu'elle a embelli de ses fictions. Remarquons que Saturne était fils d'Uranus

[85] C'est peut-être pour cette raison que les Égyptiens refusaient de reconnaître Neptune comme Dieu, et de l'honorer sur leurs autels.

[86] Le nom de Cercène subsiste encore dans le nom de Kerkeni, que porte une île sur la côte de Barbarie.

[87] Livre III, chap. 27.

autre peuple de femmes, mais que Gosselin reconnaît pour habitants de quelques îles de l'Atlantique.

On ignore l'époque à laquelle les Atlantes secouèrent ce joug également dur et honteux. Mais ils se relevèrent, sans doute, bientôt de cette humiliation : car on les voit peu après envahir les îles de la Méditerranée, la Sardaigne, la Corse, la Sicile, Malte, y établir des colonies, y élever des monuments qui subsistent encore ; et qui témoignent encore hautement de leur civilisation et de leur puissance. Tels sont les Nuraghes de la Sardaigne, ces constructions cyclopéennes que Petit-Radel attribue à tort aux Grecs, et que l'on doit plutôt attribuer aux Atlantes qui, sortis de la haute région du Nil, avaient appris de leurs ancêtres à élaborer ces masses colossales qu'ils transformaient en temples et en statues de leurs Dieux. Et en outre, Pausanias[88] ne nous dit-il pas que ce sont les Libyens, autrement Atlantes qui, sous la conduite de Sardus, ont les premiers colonisé cette île. Tels sont encore les monuments de Malte, et surtout ceux de Gozo, constructions cyclopéennes comme celles de la Sardaigne, et qui doivent être attribuées au même peuple. L'état de la Méditerranée, dans ce temps-là, bien moins grande et moins profonde qu'avant l'irruption du Bosphore, dût leur favoriser ces conquêtes.

L'ambition des princes de l'Atlantide s'accrut de plus en plus, nous dit Platon, et devint à la fin si grande qu'ils voulurent envahir tout ensemble l'Europe et l'Asie, c'est-à-dire l'Égypte qui en faisait partie. L'antiquité nous a laissé peu de détails sur cette invasion, à part la circonstance de la belle résistance des Grecs qui, confédérés comme les Atlantes, ayant à leur tête les chefs particuliers des Athéniens, repoussèrent ces agresseurs injustes, après dix ans d'une guerre acharnée et sanglante[89] et les forcèrent à rentrer dans leurs limites. Zeus (Ζευς), et une princesse guerrière nommée Athénée (Αθηνη),[90] commandaient les Athéniens dans cette guerre si juste, dans cette héroïque

[88] Livre X, ch. 27.

[89] Hésiode, *Theogonie*, v. 635.

[90] Sauchoniaton parle d'Athénée, comme d'une fille de Chronos, à qui celui-ci donna la possession de l'Attique.

défense de leur patrie, et ceux-ci portèrent leur reconnaissance et leur admiration envers leurs libérateurs jusqu'à leur rendre les honneurs divins. Tous les Grecs délivrés également par l'habileté et le courage de ces deux chefs, imitèrent les Athéniens, et considérèrent comme des Divinités ceux qui les avaient préservés de l'esclavage.[91] Ainsi la reconnaissance, non moins que la crainte, a contribué à peupler l'Olympe des Grecs et des Barbares. Ne serait-ce pas la défense des Athéniens contre les Atlantes qui serait l'origine de la fable du différend entre Minerve (Athénée) et Neptune (Poséidon), de qui les Atlantes descendaient et qu'ils reconnaissaient comme leur père.

Eusèbe rapporte la tradition des Atlantes qui parlent de Jupiter (Zeus) comme d'un chef des Grecs, et racontent de lui des traits odieux inventés, sans doute, ou du moins exagérés par le ressentiment ou l'esprit de vengeance d'un peuple vaincu.[92]

Ce fut peu de temps après cette invasion infructueuse, conduite par un chef nommé Uranus,[93] qu'arriva la catastrophe fatale qui détruisit cette île immense de l'Atlantide en tout, ou du moins en grande partie et qui anéantit la nation.

Les Grecs conservèrent longtemps le souvenir des Atlantes et des maux qu'ils leur avaient fait souffrir. Ce sont eux que dépeint leur mythologie sous les traits des Titans, cette race impie qui fit trembler l'Olympe.[94] Il paraît même que c'est sous ce nom générique que furent quelquefois désignés les chefs ou rois des Atlantes, ainsi que semble nous l'indiquer Diodore. La guerre des Titans contre Jupiter ne nous rappelle-t-elle pas celle que les Atlantes soutinrent contre les Grecs et les Athéniens commandés par Jupiter (Ζευς) et Αθηνη, autrement Minerve : la taille gigantesque que la Grèce fabuleuse donne aux Titans marque la terreur qu'inspirèrent les Atlantes. C'est ainsi que les

---

[91] C'est ce que dit expressément Eusèbe, dans ses *Chroniques* (lib. post. prozemium, no a).

[92] Præp. evangel. I. III, ch. 10.

[93] Il paraît que ce nom était commun parmi les chefs des Atlantes : peut-être était-il devenu un de leurs titres, pour faire voir leur origine céleste.

[94] Diodore de Sicile, livre III, ch. 39.

Égyptiens désignèrent les peuples de l'ouest, c'est-à-dire les Atlantes qui, suivant eux, firent la guerre à Isis et à Osiris. La défaite des Titans, leurs corps brûlés par la foudre, Briarée aux cent bras, accablé sous le poids du mont Etna, donnent une idée confuse de la catastrophe effrayante qui anéantit ce peuple conquérant. Il paraît que c'est dans la Thessalie qu'eut lieu la défaite des Titans ou autrement des Atlantes.[95] Ceux-ci, dit Hésiode, étaient sur le mont Othrys, et Jupiter et les Dieux, c'est-à-dire les chefs des Grecs confédérés étaient retranchés sur le mont Olympe. La description poétique que fait Hésiode de cette bataille nous présente quelques traits de la catastrophe qui anéantit ou du moins affaiblit beaucoup cette nation puissante. Il paraît même que ce fut au milieu d'une bataille livrée entre les Grecs et les Atlantes qu'arriva ce tremblement de terre, cette révolution convulsive de la nature qui engloutit, suivant Platon, les guerriers des deux partis.[96]

Pausanias offre un passage frappant qui montre que les Athéniens avaient conservé quelques monuments de la victoire qu'ils avaient remportée sur les Atlantes : « Il y a à Rhamnus, bourg de l'Attique, une statue de Némésis (déesse qui présidait aux châtiments et à la vengeance), qui a sur sa tête une couronne surmontée de cerfs et de petites victoires ; elle tient de la main gauche une branche de pommier, et de la droite une coupe où sont représentés des *Éthiopiens*. Je n'en saurais donner la raison... » Ne devons-Dons pas reconnaître dans ces Éthiopiens les Atlantes sortis d'Éthiopie ? Cette coupe semble nous rappeler qu'ils venaient du côté de la mer ; et la déesse qui la tient à la main ne nous fait-elle pas souvenir de la terrible vengeance que les Athéniens tirèrent de l'agression si injuste des Atlantes[97] ?

La catastrophe qui anéantit l'armée des Atlantes, au temps de la guerre contre les Grecs, ne détruisit pas la nation.[98] Il paraît même qu'un corps assez

---

[95] *Théogonie*, v. 630.
[96] *Timée*.
[97] Livre II, Attique.
[98] Solin nous dit que l'Eubée a été occupée autrefois par les Atlantes qu'il nomme Titans : il en apporte pour preuves les honneurs divins qu'ils rendaient à Briarée et à Egéon, deux de

considérable de ce peuple conquérant resta en Grèce et y fonda un royaume en Arcadie. Un chef, à qui on a donné le nom d'Atlas, du nom du peuple qui lui obéissait, avait pour frère Prométhée dont les différends avec Jupiter et la punition terrible nous rappellent la guerre que les Grecs eurent à soutenir contre les Atlantes et la vengeance qu'ils exercèrent, sans doute, après la victoire. La Grèce montrait, au temps de Pausanias, une grotte qui portait le nom de ce peuple. Dans la Locride était une ville Atalanta, dont le nom se conserve encore dans le nom que porte le détroit qui sépare Négrepont de la Grèce.[99]

Au temps du déluge de Deucalion, les plaines de l'Arcadie et de l'Élide ayant été inondées et rendues pour longtemps inhabitables, et les montagnes ne pouvant suffire à nourrir toute la population, un chef des Atlantes nommé Dardanus, se voyant, lui et son peuple, l'objet de la haine nationale de ses voisins, s'embarqua et alla chercher, loin des Grecs persécuteurs, quelque rive hospitalière, une demeure et un établissement tranquilles. Il se rendit d'abord à l'île de Samothrace à laquelle il donna son nom qu'elle a conservé quelque temps, et légua peut-être les mystères qui l'ont rendue si célèbre.[100] Il se rendit ensuite sur les côtes de Phrygie et y fonda un royaume qui devint riche et

---

leurs principaux chefs (ch. 17). Les rois d'Argos paraissent être d'origine Atlante : il y a grand rapport, même identité de nom entre Inachus, premier roi de cet état, et Anach, fils de la Terre. Ce dernier nom paraît être un nom de dignité : il entre dans la composition de plusieurs noms grecs de héros et de souverains (Voyez Vossius, Bochart, Banier). Inachus est appelé fils de l'Océan. N'est-ce pas ainsi que les Grecs pouvaient désigner les Atlantes, dont la mer semblait vomir les armées redoutables ? Un autre Anax avait fondé, au rapport de Pausanias (livre VII), un royaume dans l'Asie mineure, près de Milet, appelé de son nom Anactorie.

[99] Il y avait encore, dans ce détroit, une petite île portant le même nom d'Atlanta : il y a encore près du détroit, dans l'ancienne Locride, une ville assez considérable, chef-lieu d'une Éptarchie, qui a conservé le nom de *Talami*.

[100] Remarquons que le Ciel et la Terre étaient adorés dans les mystères de Samothrace, sous les noms mystérieux de *Axieros* et de *Axiokersos*, noms tirés d'une langue inconnue. Or, le Ciel et la Terre, ou Uranus et Titéa, étaient du nombre des premiers souverains des Atlantes, et leurs services et leurs bienfaits leur ont sans doute procuré les honneurs divins, de le part de leurs descendants.

puissant, conserva avec le sang des Atlantes leur haine contre les Grecs, et devint, quelques siècles après, l'illustre victime de leur vengeance.[101] Ainsi, il paraît que c'est la haine et un profond ressentiment, plutôt que l'enlèvement d'Hélène, qui ont été la cause de ce siège si fameux qu'Homère a immortalisé, et qui amena au pied des mars de Troie toute la Grèce conjurée et jalouse de venger ses injures. Mais si la tradition qui fait aborder Énée en Italie n'est pas une tradition fabuleuse, si cette tradition, qui nous montre les Troyens portant dans le Latium leurs pénates et leurs dieux vaincus, est regardée comme vraie et authentique par les historiens les plus graves,[102] si la muse de Virgile qui a si bien célébré ce grand évènement, n'a fait que revêtir des charmes d'une poésie harmonieuse l'histoire des premiers temps et du berceau de Rome, ne peut-on pas dire que les Atlantes dont l'ambition, ainsi que nous l'avons vu, rêvait la conquête du monde entier, sont parvenus, après avoir éprouvé les plus affreux désastres dont aucune nation paisse jamais être accablée, à obtenir ce qui faisait l'objet de leurs désirs et de leurs vœux les plus ardents, car ils ont procuré à leurs descendants la fondation de Rome, de cette ville qui a si longtemps dominé despotiquement sur le monde entier et qui exerce encore sur lui une autorité moins éclatante, il est vrai, mais bien plus digne du respect et de la vénération du genre humain, puisqu'elle vient de Dieu même.

Avant de finir ce que nous avons pu recueillir sur l'histoire îles Atlantes dans l'antiquité, remarquons qu'on pourrait trouver quelque identité entre eux et ces Pélasges si célèbres dans les temps anciens, et dont la première origine est inconnue, bien que Denys d'Halicarnasse les fasse sortir du Péloponnèse et de la Thessalie.[103] Considérons les rapports frappants qui existent entre les deux peuples. Les Pélasges étaient célèbres par leur sagesse ; les Allantes étaient aussi

[101] De là vient, sans doute, que les Phrygiens avaient la même mythologie que les Atlantes.
[102] Denys d'Halicarnasse. — Aurelius Victor, — *Hist. univ.* I. VIII. — P. Catrou, *Hist. Romaine*, t. VIII ; voyez son *Commentaire sur l'Énéide*, où il répond aux objections du célèbre Bochard, objections que celui-ci avait insérées dans une dissertation à la tête de la traduction en vers de l'Énéide, par Segrais.
[103] Livre II, ch. 7.

renommés pour la leur. Les antiques traditions nous montrent les Pélasges poursuivis par les puissances célestes, en proie à des calamités de toute sorte, et errants de tous côtés ; les Atlantes qui avaient vu une si grande partie de leur pays bouleversée et engloutie par les eaux, durent fuir une terre malheureuse qui semblait vouée au courroux des Dieux, et chercher au-delà des mers d'autres demeures et une patrie nouvelle. Le nom de Pélasges veut dire : hommes de la mer Méditerranée (car Πελαγος est le nom que les Grecs donnaient à cette mer). Or, l'Atlantide n'est-elle pas du côté de la mer et au-delà de la Méditerranée par rapport à la Grèce ? Pélasgus, que la Grèce antique fait père des Pélasges, était arcadien, du canton même de la Grèce qu'ont occupé les Atlantes. Enfin, on trouvait des Pélasges partout en Grèce, en Illyrie[104] et aussi dans la Sicile, la Sardaigne, l'Italie,[105] qui étaient les pays les plus exposés aux invasions des Atlantes orientaux, et ceux vers lesquels durent se porter leurs émigrations après les désastres de leur contrée.[106]

Après avoir vu le peu que l'antiquité nous a transmis sur les Atlantes, examinons si dans les temps modernes nous ne trouverons pas quelque vestige de ce peuple si intéressant, et si, dans les parties qui ont été dérobées à la submersion, il ne se rencontrerait pas quelque reste, quelque indice de leur séjour qui ait échappé à cette longue suite de siècles qui les sépare de nous.

Les révolutions de la nature, les changements politiques dont ces contrées ont été le théâtre, ce mélange de peuples qui, envahissant successivement ce pays, se sont chassés les uns les autres, Phéniciens, Grecs, Romains, Vandales,

---

[104] L'italien Formaléoni, auteur d'une histoire estimée de la navigation et du commerce des peuples anciens, dans la mer Noire, prétend que les Liburniens, peuple de l'Illyrie, descendait aussi des Atlantes, et il annonce qu'il prouvera ce fait dans un ouvrage intitulé : *Origines Vénitiennes*, ouvrage qui, probablement, n'a pas paru.

[105] Eusèbe, dans ses Chroniques, raconte que le Latium avait été peuplé, dans les temps primitifs, par des colonies de Libyens (Livre I, ch. 43, n° 2).

[106] « Comment, dit Freret (*Mémoires des Prescriptions et Belles-Lettres*, tome XVIII, p. 90), peut-on concevoir que deux petites provinces de la Thessalie et du Peloponèse aient pu fournir un nombre de colonies assez considérable pour remplir à la fois le continent de la Grèce, les îles de l'Archipel, les. côtes de l'Asie Mineure et toute l'Italie. »

Arabes, Turcs, Ibères, ont dû faire disparaître tout ce qui pouvait faire rappeler le souvenir des Atlantes. Cependant quelques traces subsistent encore. Ainsi, au pied de l'Atlas occidental, se voient des ruines considérables qui portent le nom remarquable de Château des Pharaons (Kasr Farawan).[107] Ces ruines présentent, dans leur architecture, des marques évidentes du style égyptien. Or, nous devons bien présumer que ce style devait être celui que les Atlantes employaient dans leurs monuments publics, puisque, descendus du même peuple primitif que les Égyptiens, ils devaient avoir puisé à la même source qu'eux leurs arts et leur civilisation. Sésostris soumit, il est vrai, une partie de la Libye ; mais il ne serait pas raisonnable de penser qu'il ait pu porter jusqu'aux Colonnes d'Hercule sa course et ses armes victorieuses. Hérodote[108] et Pomponius Mela[109] citent nommément les Atlantes parmi les peuples de la partie occidentale de l'Afrique ; ce dernier en fait pourtant un portrait qui montrerait qu'ils étaient tombés dans la barbarie. « Ils maudissaient le Soleil, dit-il, comme un astre pernicieux : ils n'ont point de noms qui les distinguent les uns des autres, ils s'abstiennent de chair, et prétendent n'avoir jamais de songes.[110] » Les Numides, au témoignage d'Hérodote,[111] rendaient de grands honneurs à Neptune, et ils le reconnaissaient comme le fondateur de leur nation. Les Maures ou Maurusiens rendaient aussi à Neptune des honneurs particuliers. Ces peuples divers dont nous parlons avaient une langue et un alphabet national qu'ils conservèrent longtemps, malgré les immigrations des Phéniciens et l'empire puissant que les Carthaginois établirent dans leur contrée, langue et alphabet qui étaient probablement les mêmes que ceux qu'ils

---

[107] Jackson : Account of Marocco, p. 120.

[108] Livre IV, ch. 185.

[109] Livre IV.

[110] Solin en fait le même portrait (ch. 34). C'est le passage de Pomponius Mela qui a inspiré à Lefranc de Pompignan la belle strophe si connue dans l'Ode d Rousseau : *Le Nil a vu sur ses rivages, etc.*

Les Carthaginois rendaient à Saturne un culte qu'ils avaient déjà, sans doute, trouvé établi dans le pays.

[111] Livre II, ch. 50, liv. IV, ch. 198.

avaient reçus de leurs ancêtres. Encore maintenant toutes ces nations, qui, sous le nom général de Berbères, occupent tout le nord de l'Afrique, depuis la mer Rouge jusqu'à l'Atlantique, offrent dans leurs langues des rapports de conformité bien frappants, et qui semblent nous confirmer qu'ils descendent tous d'un même peuple primitif.[112] Il est fâcheux qu'on n'ait pas pu faire une étude plus approfondie des mœurs de toutes ces diverses nations ; on y aurait sans doute remarqué des points de ressemblance qui auraient accusé d'une manière encore plus plausible leur commune origine.

Mais de toutes ces nations, celle qui a plus particulièrement gardé des traces de son origine, c'est celle des Guanches, anciens habitants des îles Canaries. Séparés du reste du monde par le bouleversement terrible qui a détruit l'Atlantide, entourés de tous côtés par une vaste mer, peu exposés par là aux invasions et aux immigrations des peuples, ils ont dû conserver plus longtemps les mœurs et les usages qui distinguaient les Atlantes, et qui devaient avoir tant de conformité, comme nous l'avons indiqué plus haut, avec les usages et les mœurs des habitants de l'Éthiopie et de l'Égypte. Nous voyons chez eux le même respect pour les morts que chez les Égyptiens : ils possédaient, comme eux, l'art d'embaumer, et les momies de l'un et de l'autre peuple offrent entre elles beaucoup de ressemblance. La forme du crane chez les momies des Guanches y rappelle celle du crane des habitants du Nil, et la dent incisive y est émoussée par l'art, comme dans les momies de Thèbes et de Sakkarah.[113] Les traits ont beaucoup de ressemblance entre eux, et malgré que Blumenbach y remarque des différences notables dans les os zygomatiques et la mâchoire inférieure, des recherches plus récentes ont trouvé dans les momies des deux pays les mêmes yeux beaux et bien fendus, la même bouche grande et bien garnie, la même forme du nez et du front, ainsi que des cheveux fins, lisses et épais. La forme pyramidale était employée, chez les Guanches, pour les tombeaux et les monuments publics. Leur langue, dont malheureusement il ne

---

[112] Ritter : *Géog. physique de l'Afrique*, t. III, p. 189.
[113] Description de l'Égypte, t. III ; Mémoire de M. Jomard.

reste que cent cinquante mots environ, offre de l'analogie avec celles des Berbères, et plusieurs de ces mots sont presque identiques avec quelques mots des dialectes Chillah et Gebali, qui sont en usage chez ces peuples. L'écriture des Guanches est perdue ; mais il paraît qu'elle ressemblait à l'Écriture des Égyptiens et des Éthiopiens, et qu'elle était hiéroglyphique comme la leur. Clavijo[114] rapporte qu'on trouva dans une caverne de l'île de Palma, située dans le ravin de Valmaco, et qui passe pour avoir été la demeure du prince Tedote, des inscriptions hiéroglyphiques dont plusieurs étaient sculptées sur une grande pierre en forme de tombe et taillée dans le roc. Les terres des Guanches appartenaient au roi ou plutôt à l'État ; cet état de choses était à peu prés le même en Égypte où les terres étaient partagées entre le roi, les prêtres et les soldats, et où les cultivateurs n'étaient que fermiers des terres. Autre point de rapport : la société était divisée chez les Guanches comme en Égypte : des femmes, espèces de vestale, nommées Magades, exerçaient chez eux le sacerdoce ; en Égypte le même usage avait lieu, malgré le témoignage d'Hérodote mal informé[115] **:** même pompe aux cérémonies du sacre des rois ; même respect pour la majesté royale, mêmes honneurs aux cendres des rois défunts. Tels sont les rapports principaux que les Guanches présentent avec les habitants de la vallée du Nil. Ne sont-ils pas frappants, et doit-on les attribuer seulement au hasard et aux circonstances ? Ne montrent-ils pas entre les deux peuples une commune origine ? et combien de rapports plus nombreux et plus frappants ne découvririons-nous pas, si nous connaissions davantage les traditions, les usages, les mœurs et la constitution politique de ce peuple si intéressant, malheureusement si peu connu, et dont la race, depuis plus de deux siècles, est entièrement perdue.

Maintenant se présente une question bien problématique et sur laquelle l'antiquité ne nous a transmis aucun témoignage : nous ne pourrons, par conséquent, nous appuyer que sur des probabilités. Les Atlantes ont-ils porté

---

[114] Cité par Bory de Saint-Vincent : *Essai sur les îles Fortunées*.

[115] Livre II, ch. 35 et 54.

leurs émigrations jusqu'en Amérique, et serait-ce par eux que cette partie du monde aurait été en premier lieu peuplée ? Cela est grandement vraisemblable, car examinons la position de l'Atlantide par rapport à l'Amérique. S'avançant, au nord, jusqu'aux Açores et peut-être même au-delà, étant, au sud, à deux cents lieues seulement de la côte de la partie appelée depuis le Brésil, elle devait se trouver assez rapprochée de ce continent ; et était-il difficile à un peuple navigateur, aux enfants de Neptune, de porter jusque-là leurs flottes et leurs émigrations aventureuses ? Des îles, sans doute, intermédiaires devaient faciliter la communication entre ces deux immenses contrées, telles que les Bermudes, reste d'une île plus grande, déchirée par les flots et les tempêtes, telles que les îles qu'indiquent les vigies, les bancs, les bas-fonds si nombreux entre l'Amérique et les Açores. D'ailleurs les usages de plusieurs peuples du nouveau continent offrent dans nombre de points une grande ressemblance avec les usages et les coutumes que nous avons mentionnés chez les Guanches et avec ceux des Égyptiens, tels que les embaumements, les hiéroglyphes, les signes astronomiques.[116] Cette ressemblance a frappé les savants et les voyageurs. Mais pour ceux qui refusent d'admettre l'antique existence de notre Atlantide, cette ressemblance est une énigme presque inexplicable.

Nous ne pourrons nier que des peuplades asiatiques aient émigré en Amérique et y aient apporté leurs arts et leurs usages ; mais elles ont dû y trouver déjà les Atlantes établis. C'est sans doute à ceux-ci qu'on doit attribuer les magnifiques édifices de Palenque, d'un style tout différent de celui des autres monuments de l'Amérique, édifices d'une si colossale architecture, et où l'on voit sculptés le lotus du Nil, le scarabée de l'Égypte, son thau et sa croix mystérieuse. Portons aussi notre attention sur cette terminaison assez singulière des noms de villes et de lieux au Mexique, terminaison qui semble rappeler le nom des Atlantes : Aquatatlan, Hutatlan, Cacatlan, Noatlan, Matatlan, Zocotlan, Copotlan, et tant d'autres.

[116] Garli : *Lettres américaines*, tome I, p. 368. — Oviedo.

Voilà ce que j'ai pu recueillir sur l'histoire des Atlantes. Remarquons, en terminant ce chapitre, que l'histoire de ce peuple lève une partie du voile qui couvre plusieurs grands événements des temps anciens, et explique plusieurs points obscurs de la mythologie des Grecs.

CHAPITRE IV

DESTRUCTION DE L'ATLANTIDE ET ÉPOQUE DE CETTE DESTRUCTION

Cette contrée immense, habitée par un peuple si belliqueux et si avide de conquêtes, fut détruite en grande partie par une convulsion violente de la nature. Cet événement, quelque extraordinaire qu'il soit, quelque incroyable qu'il puisse paraître, est un fait en quelque sorte incontestable. Il n'est presque pas de fait dans cette histoire obscure des premiers âges du monde qui réunisse en sa faveur une tradition plus générale et des preuves physiques plus nombreuses. Tous les auteurs dont nous avons rapporté les témoignages, pour prouver l'ancienne existence de l'Atlantide, s'accordent à reconnaître sa subite disparition. Cet évènement, cette affreuse catastrophe a dû laisser et a laissé, en effet, des traces profondes dans le souvenir des peuples. Presque tous ont conservé l'obscure tradition d'un monde, d'une terre détruite par le feu. Les Chrétiens ont ouï dire, dit Celse, cité par Origène,[117] et rapportant la tradition des Grecs, « qu'il est arrivé dans le monde des embrasements et des déluges. » Origène, dans son même livre contre Celse, parle d'une fête que l'Égypte célébrait en mémoire d'une catastrophe générale dont le feu du ciel avait été la cause. Les Égyptiens avaient, en effet, cette tradition, et ce qu'ils racontent de leur Typhon en donne une confuse idée. Cette tradition se rencontre chez les peuples même les plus reculés, et placés aux extrémités du monde. Les Chinois, au rapport de Cosmas Indicopleustes, parlent dans leurs annales de la destruction d'une grande île submergée autrefois vers les bornes de la terre. Les Péruviens ont conservé aussi la mémoire d'une race gigantesque et redoutée qui avait attiré sur elle, par ses crimes, le courroux des Dieux.[118]

---

[117] *Advenus Celsum*, liv. V.

[118] Garcilasso : *Hist. du Perou*, liv. IX, ch. 8.

Les eaux, le feu réunirent leurs efforts pour anéantir notre malheureuse Atlantide. La partie occidentale, déjà bordée d'une ceinture de volcans, devint sans doute l'objet de leur fureur. Obéissant à cette force puissante et irrésistible que la terre renferme en son sein, ils entrouvrirent leurs cratères, et, de leurs flancs déchirés et brûlants, vomirent des torrents de lave, des pierres, des basaltes enflammés qui couvrirent de toutes parts ces contrées appelées auparavant, à si juste titre, Fortunées, et les changèrent en un affreux désert, en un chaos confus de trachytes, de pierres ponces, de rochers entassés les uns sur les autres. À ces maux déjà si terribles se joignirent des tremblements de terre qui, bouleversant ce que les volcans avaient épargné, soulevant outre mesure les flots de l'Océan courroucé, submergèrent ce pays infortuné, et à la même place où fleurissaient ces heureuses régions si belles, si fertiles, si peuplées, s'étendit une immense mer dont les eaux pleines de limon et de vase, étaient, suivant les traditions anciennes, impraticables à la navigation.[119] Il n'est nullement invraisemblable que les tremblements de terre, joints aux éruptions volcaniques, aient produit de si terribles effets. Rappelons-nous le tremblement de terre qui renversa Lisbonne et dont les effets terribles se firent sentir si loin, celui de 1783 qui anéantit Messine et bouleversa la Calabre, et celui qui, en 1663, causa de si terribles ravages au Canada où un espace de cent lieues de pays, occupé par des montagnes et des rochers fut changé en une plaine immense, entrecoupée de lacs et de ruisseaux.[120] La partie orientale, étant moins volcanique que la partie occidentale, dût échapper à la destruction. Aussi subsiste-t-elle maintenant encore, et sous le nom général de Maugreb ou de Barbarie, comprend les états de Maroc, de Fez, d'Alger, de Tunis, de Tripoli et les deux versants de l'Atlas.[121]

[119] Platon, Aristote.

[120] Le tremblement de terre qui, en 1556, ravagea la province de Chansi, en Chine, peut encore être cité : plus de soixante lieues de pays furent abîmées et englouties.

[121] L'Afrique supérieure orientale porte cependant en plusieurs endroits des traces d'un terrain volcanisé, tels que dans le Haroudja noir, chaîne de collines entre le Fezzan et l'Oasis d'Audjelah (Voyez Ritter, *Géographic physique de l'Afrique*, tom. III, p. 299 ; Hornemann, *Voyages*, tom. I, p. 86 ; Remell, dans l'Appendix au voyage précédent, même tome, page 223,

Cette submersion de l'Atlantide occidentale fut sans doute procurée par la rupture ou du moins par l'élargissement violent du détroit des Colonnes d'Hercule, et aussi par la rupture du Bosphore qui répandit dans la mer Méditerranée, que la tradition nous représente bien moins étendue alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, les eaux d'une autre immense Méditerranée qui couvrait une partie de l'Asie intérieure.

Mais essayons de prouver, sinon la certitude, du moins la haute vraisemblance de ces grands et terribles événements.

Quant au premier, la rupture des Colonnes d'Hercule, la tradition va nous apporter des témoignages frappants. Strabon,[122] si réservé à admettre les croyances populaires, assure cependant que l'Océan, arrêté longtemps par les terrains qui joignaient l'Europe à l'Afrique, avait rompu cette barrière et s'était réunie à la Méditerranée ; mais il attribue cet événement à un tremblement de terre, à une convulsion violente de la nature, et réfute l'opinion de Straton le physicien, qui prétend que c'est la Méditerranée qui, par la violence de ses flots,[123] enflés par l'irruption du Bosphore, a rompu cette séparation qui

---

et le texte remarquable de Pline qu'il cite, et qui prouve que les Romains connaissaient la configuration de ce pays : *Mons ater a nostris dictas, a natura similis adusto*, livre V, ch. 5.

[122] Livre III.

[123] Strabon a raison : c'est l'Océan qui s'est frayé un passage : telle est l'opinion des géologues et des physiciens modernes. « Il est remarquable, dit le savant abbé Corréa de Serra, cité par M. Dureau de la Malle, dans sa Géographie physique de la mer Noire et de la Méditerranée, p. 348, il est remarquable que la forme du détroit de Gibraltar soit telle à peu près qu'elle devait être, s'il eût été formé par une irruption de l'Océan dans la Méditerranée. Il a la forme d'un entonnoir, et cette forme est si régulière que les pointes occidentales et extérieures du détroit, qui se correspondent exactement, ont une égale différence en latitude, avec les deux pointes intérieures qui forment le fond de l'entonnoir, vers la Méditerranée. Car voici la position correspondante des quatre pointes, d'après les observations de Tofino, et autres astronomes espagnols :

Punta Laneo,	à 35° 55' 30"	différence, 6' 50".
Cap Spartel,	à 35° 48' 40"	différence, 6' 50".
Punta Carnsro,	à 36° 1' 30" 1	différence, 6' 40".
Punta Sera,	à 36° 8' 10"	différence, 6' 50".

l'empochait de communiquer avec l'Océan. Sénèque reconnaît que l'Espagne a été arrachée violemment par la mer du continent de l'Afrique.[124] Valerius Flaccus, dans son poème des *Argonautes*, nous rappelle la même catastrophe :

> « ... Nec enim tune Eolus illis
> « Rector erat, Libyæ cum rumperet advena Calpen
> « Oceanus ; cum flens siculos Œnotria fines
> « Perderet, et mediis intrarent montibus undæ. »
>
> (Lib. I. v. 587).[125]

Diodore de Sicile,[126] Pline,[127] Pomponius Héla[128] font mention de cette séparation violente qu'ils attribuent, ainsi que l'antiquité fabuleuse, à Hercule, à qui ils attribuent tant d'autres exploits.

L'aspect des lieux témoigne, en outre, hautement de la vérité de la tradition. Straton le physicien, déjà cité, assure qui une bande de terres sous-marines s'étendait, de son temps, comme un long ruban, de Calpé à Abyla, et que même, entre ces deux montagnes, étaient autrefois deux îles, appelées îles de Junon et de la Lune, que la violence du courant a fait disparaître.[129] « Des montagnes de même aspect, dit Bory de S[t]-Vincent, des couches interrompues de même nature, et tous les accidents qui accompagnent les brisures qu'on remarque ordinairement sur les deux flancs d'une vallée moderne : trois ou quatre lieues de largeur pour servir de communication entre deux vastes mers sont-elles un tel espace entre deux continents, qu'il faille repousser l'idée de la

---

« Le fond de l'entonnoir est dans l'endroit on la chaîne des montagnes les plus hautes passe de l'Europe en Afrique, sans autre interruption que cette ouverture. Les matériaux dont ces montagnes sont composées, sont de même nature eu Europe et en Mauritanie ; ce qui porte naturellement à croire que le fossé qui les sépare est bien plus moderne que leur formation.

[124] *Quœsi. natur.*, 1 : VI, ch. 29.

[125] Voyez aussi dans Valerius Flaccus, 1. II, r. 618.

[126] Livre IV, ch. 18.

[127] Livre III, Proæmium.

[128] Livre II, ch. 8.

[129] Strabon, livre I. — Pline, livre III, ch. I.

possibilité d'une révolution physique dont l'assentiment unanime ne confirme pas moins la réalité que l'examen des lieux[130] ? »

Quant au Bosphore et à cette séparation violente qui fit écouler dans la Méditerranée, et de là dans l'Océan, les eaux et les vastes mers de l'Asie intérieure, la tradition en rend de fréquents témoignages. Platon y fait allusion dans le commencement du Livre III de son beau traité *des Lois*. Dans un autre passage de ses ouvrages, passage cité par Strabon,[131] il cite les trois espèces de demeures que choisirent successivement les Grecs que ce déluge avait si justement effrayés, d'abord au sommet des montagnes que les eaux ne pouvaient atteindre, ensuite sur leur pente, quand les terres commençaient à sécher, en dernier lieu, dans les plaines, quand le souvenir de cette terrible inondation commença à se perdre. Diodore de Sicile[132] parle du déluge procuré par cette irruption violente et des ravages qu'il exerça à Lesbos, à Samothrace et dans les terres circonvoisines. Denys d'Halicarnasse[133] nous parle de la même catastrophe et de ses effets, et cite les sources où il a puisé ce qu'il en rapporte : il fait mention, entre autres, de Callistrate, historien de Samothrace ; de Satyrus, qui avait recueilli les anciens mythes ; d'Arctinus, disciple d'Homère : ces trois historiens s'appuyaient sur les témoignages d'Orphée, de Linus, de Thamyris, poètes presque contemporains qui, sans doute, avaient rappelé sur leurs lyres plaintives les maux qu'avait éprouvés leur patrie, sa désolation et ses terreurs. Pline dit expressément que la mer a envahi le Bosphore.[134] Philon, dans son traité *De Mundo non corrupto*,[135] dit que les îles de Rhodes et de Délos disparurent entièrement dans une inondation causée par les eaux de la mer, et que lorsque les eaux diminuèrent, ces îles reparurent. Strabon, lui-même, avait fait un traité pour prouver la vérité de ce

[130] Voyez, dans les voyages d'Ali-Bey, la manière dont il explique la formation du détroit. — *Guide du Voyageur en Espagne*, pag. 228.

[131] Livre I.

[132] Livre V, ch. 47.

[133] Livre V, ch. 28.

[134] Livre VI, ch. I.

[135] Page 959.

grand événement ; mais cet ouvrage, dont il parle dans le premier livre de sa géographie, est malheureusement perdu. Beaucoup d'autres auteurs anciens, entre autres Xanthus, historien de Lidye, le géographe Œthicus Ister, Straton le physicien et Valérius Flaccus,[136] les trois premiers cités par Strabon,[137] rapportent le même fait. Plusieurs fêtes des Grecs, les hydrophories, par exemple, avaient été instituées en mémoire de ce déluge, dit d'Ogygés, ou en mémoire de celui de Deucalion. Les cérémonies qu'on y pratiquait le montrent évidemment. Les savants[138] ont cité souvent la découverte de ce vase antique trouvé dans le territoire de Rome en 1696 sur lequel était représentée une arche ou vaisseau qui renfermait des hommes et un grand nombre d'animaux, autre souvenir du déluge procuré par l'irruption du Bosphore, déluge qui ayant enflé les eaux de la Méditerranée, lui fit reculer au loin ses rivages et porter partout sur ses bords la terreur et l'effroi.[139] Le souvenir de ce déluge s'est perpétué dans la Grèce jusqu'à présent. Corancès, dans son *Itinéraire de l'Asie Mineure*, en donne un témoignage bien frappant. Au temps que les Français occupaient l'Égypte, le bruit se répandit qu'ils allaient ouvrir un canal de communication entre la Méditerranée et la mer Rouge. À cette nouvelle, la consternation fut générale dans les îles de l'Archipel. Dans la persuasion que la seconde mer est plus haute que la première,[140] tous les habitants craignirent un

---

[136] Livre II, v. 615.
[137] Livre I.
[138] Bianchini : *Historia Universalis*, p. 78. Wiseman, Discours 9e.
[139] D'après un écrivain allemand, Jean de Muller, d'antiques traditions et des observations physiques placent dans la mer de l'Archipel, avant la rupture du Bosphore, une terre considérable nommée Lettonie, abîmée dans un tremblement de terre, et dont les Cyclades et les Sporades sont les débris. Il est étonnant, si cette tradition a existé, que les auteurs grecs que nous avons cité n'en aient pas parlé, surtout Platon, qui revient plusieurs fois dans ses ouvrages sur la grande catastrophe du déluge. Mais, en admettant cette tradition, ne pourrait-on pas la considérer comme un souvenir confus le la destruction de l'Atlantide ?
[140] D'après les recherches de l'expédition française en Égypte, le niveau de la mer Rouge est supérieur à relui de la Méditerranée de près de 10 mètres (30 pieds 6 lignes).

nouveau déluge. « Cette opinion, dit Corancès, doit tenir à d'anciennes traditions dont il serait curieux de rechercher les sources.[141] »

Maintenant examinons les preuves physiques qui viennent appuyer une si ancienne et si respectable tradition. Tournefort,[142] Marsigli,[143] Choiseul-Gouffier,[144] Dureau de la Malle,[145] Pallas,[146] qui ont étudié sous ce dernier rapport cette question si importante, reconnaissent que le Bosphore a été formé par une irruption violente. La seule différence qui existe entre eux c'est que Tournefort prétend que l'ouverture se fît seulement par la force des eaux qui, peu à peu, détrempèrent les terres qu'aucun rocher ne retenait en cet endroit, et les emportèrent par différentes secousses, au lieu que Choiseul-Gouffier, et les deux auteurs qui le suivent l'attribuent à un tremblement de terre procuré par une éruption volcanique.

« Derrière le village d'Yenimale, dit Choiseul-Gouffier, dans son mémoire lu à l'Institut en 1805, est un véritable champ Phlégréens, dont le sol brûlé offre les traces d'un grand nombre de bouches ou petits cratères, soupiraux des feux souterrains qui ont calciné tout cet espace et réduit la plus grande partie du sol en une véritable pouzzolane. À mesure que l'on avance, les deux côtes deviennent plus escarpées, et les rochers qui les soutiennent et les couronnent, sillonnés par la flamme, indiquent au voyageur qu'il entre dans un vaste cratère dont il ne tardera pas à reconnaître l'enceinte imposante. Des felouques, des navires, des escadres traversent ce bassin, dans lequel les flots remplacent et ne font peut-être que recouvrir ces effrayantes gerbes de flammes que jadis vomissait cet abîme. »

Il est vrai que le savant Olivier et le général Andreossy ne veulent pas reconnaître de rupture violente dans le Bosphore, et cherchent à prouver que

---

[141] Page 274.
[142] Tome II, p. 65.
[143] *Essai physique sur l'état de la mer*.
[144] *Mémoire sur l'origine du Bosphore de Thrace*.
[145] *Geographic physique de la Mer Noire*, ch. 26.
[146] *Voyages*, tom. VII, pag, 212.

ce détroit a dû exister de tout temps. Mais voyons ici un passage d'Andreossy lui-même, qui vient à l'appui de notre sentiment et qui paraît renverser tous les raisonnements contraires du savant général.

« Au-delà de l'ancien port des Éphésiens, Buïuk-Liman, les deux bords du canal, jusqu'à son embouchure, offrent l'aspect de terrains volcaniques bouleversés, résultat de grandes convulsions du globe : on les regarde comme antérieurs à aucune époque dont l'histoire ait gardé le souvenir » Et plus haut : « Le Bosphore se présente en face de Buïuk-Déré ; mais à ce point il se détourne presque à angles droits, pour former le canal de la mer Noire. C'est cette dernière direction qui nous reste à parcourir. Elle était réputée sacrée par les anciens. Le mont Hœmus s'y termine par des escarpements considérables ; la chaîne de la Bythinie, par des coteaux d'une grande hauteur. Le resserrement du canal dans cette partie rendait mettre de l'entrée du Bosphore.[147] » Remarquons ici cet escarpement du mont Hœmus du côté du Bosphore. Le géographe et le géologue n'y reconnaitront-ils pas un déchirement violent procuré par le feu ou par les eaux ? »

Voyons, d'un autre côté, ce que dit Olivier, dans son *Voyage dans l'Empire Ottoman* ?

« Dès que nous eûmes passé Buïuk-Déré, nous fûmes frappés de voir, sur l'une et l'autre rive, des indices d'un volcan que nous suivîmes dans une étendue de plusieurs lieues. Nous reconnûmes partout des roches plus ou moins altérées ou décomposées : partout l'entassement et la confusion attestent l'action des feux souterrains. On aperçoit des jaspes de diverses couleurs, des cornalines, des agates et des calcédoines en filons, parmi des porphyres plus ou moins altérés ; une brèche peu solide, presque décomposée, formée par des fragments de trap, agglutinée par du spath calcaire : un joli porphyre à base de roche de trap, d'un bleu verdâtre, également colorié par du cuivre.[148] »

[147] *Voyage à l'embouchure de la Mer Noire*, liv. II, ch. I, p. 117 et 118.
[148] Tome I, ch. 8.

Comment Olivier a-t-il pu émettre une opinion si contraire aux indices volcaniques qu'il avait sous les yeux et qu'il consigne ainsi dans son voyage ?

Mais examinons les raisons qui nous sont opposées. « L'eau s'écoulant, dit Olivier, par un passage si étroit, n'aurait pas pu procurer cette inondation, ce déluge si considérable, et n'aurait pu tout au plus élever la Méditerranée que d'un pied ou deux.[149] »

À cela nous répondrons que le Bosphore ne fut pas sans doute la seule bouche par laquelle le Pont-Euxin s'écoula alors : il dût s'écouler aussi par la vallée du Sangaris (Sakkaria), et par le lac de Sapandja et le golfe de Nicomédie d'un côté et le lac d'Ascanins (lac d'Isnik), et le golfe de Mandania de l'autre. Aucune hauteur un peu considérable ne sépare les deux lacs de la vallée du Sangaris et des golfes dont ils sont rapprochés ; l'espace intermédiaire est presque tout occupé par des marais. C'est ce que dit Olivier lui-même : « Du golfe de Mundania à la vallée qui reçoit les eaux du Sangaris, les eaux sont très basses.... Les eaux du lac de Nicée ou Isnik se rendent dans le golfe, en tournant un léger coteau qui sépare le lac de la plaine basse de Gemlek, et le cours du Sangaris est très lent de cette plaine à la mer Noire.[150] » Fontanier atteste le même aspect de terrain. « Pour arriver à Isnik (l'ancienne Nicée), nous avons côtoyé pendant un temps le lac de Sapandja et constamment traversé une immense forêt d'où l'on tire le bois de construction pour Constantinople. Cet endroit est fort marécageux et l'on est obligé de passer par une chaussée qui y est pratiquée.... Le lac de Sapandja communique parfois avec la mer : il n'en est séparé que par une langue de terre assez étroite, et quand les temps sont pluvieux, le niveau s'élève et se déverse dans le golfe de Nicomédie.[151] »

Le Pont-Euxin, en s'ouvrant le Bosphore, remplit de ses eaux le bassin de la Propontide et s'écoula de là par l'Hellespont et par le golfe de Saros, l'ancien golfe Mélas. Ce qui rend vraisemblable ce second écoulement, c'est l'inspection

---

[149] Tome III, p. 134, in-4.
[150] Tome III, p. 131.
[151] *Voyage en Orient, Turquie d'Asie*, p. 324.

des lieux et la tradition du déluge de l'île de Samothrace, située vis-à-vis le golfe de Saros. Étant à la sortie des eaux qui s'écoulaient par un détroit resserré, elle a dû les voir s'élever à une hauteur considérable, détruire ses villes et inonder ses campagnes. Mais nous ne croyons pas, comme Diodore de Sicile, que ces eaux aient pu s'élever jusqu'aux plus hautes montagnes de cette île. Dans ces traditions antiques, l'on doit admettre le fait principal et donner sa part à l'exagération si commune dans ces histoires populaires.[152]

On ne sait si la rupture du Bosphore a été simultanée avec la rupture des Colonnes d'Hercule, ou si quelque espace de temps s'est écoulé entre l'une et l'autre. L'obscurité dont sont environnée à ces deux grandes catastrophes, le manque absolu de documents contemporains ne nous permettront jamais de décider cette question. Cependant qu'il me soit permis de présenter une conjecture.

L'antique Grèce avait la tradition de deux déluges : celui d'Ogygès, qu'Eusèbe, dans ses Chroniques, fixe au temps du patriarche Jacob, Choiseul et Gouffier, vers l'an 1754 avant notre ère, et celui de Deucalion, au temps de Moïse, vers l'an 1530 avant J.-C. Ne paraît-il pas probable que ce fût dans le déluge d'Ogygès que le Pont-Euxin rompit ses barrières et, s'écoulant par le Bosphore, inonda la Grèce, enfla la Méditerranée et ravagea le littoral de l'Italie et de l'Afrique, ravages dont Pline[153] fait mention ? Ensuite, près de deux cents ans après, arriva la grande catastrophe qui rompit les barrières d'Hercule, ouvrit une communication entre la Méditerranée et l'Océan, et anéantit la partie occidentale de la malheureuse Atlantide, catastrophe qui, pour des causes naturelles, pût coïncider avec l'inondation de la Thessalie, procurée, à ce qu'il paraît, par les eaux intérieures qui sortirent des gouffres et des cavernes dont sont parsemées les chaînes du Cithéron, de l'Œta et de l'Olympe.[154]

---

[152] Livre V, ch. 47.
[153] Livre II, ch. 92.
[154] *Chronicorum Canonum*, 1. I, ch. 30.

Un passage frappant des Chroniques d'Eusèbe[155] semble appuyer notre sentiment. « Au temps de Deucalion, dit-il, sous Phaëton, l'Éthiopie fut ravagée par les flammes. « Επι Φαεθοντος εκπυρωσις εν Αιθιωπια.[156] » Or, remarquons de nouveau que l'Éthiopie était le nom que les anciens étendaient à toute la partie nord de l'Afrique,[157] où les habitants de la haute vallée du Nil avaient étendu leurs colonies. On connaissait plus de quarante-cinq peuples qui portaient le nom d'Éthiopiens, et les habitants de l'Afrique occidentale étaient aussi compris sous ce nom générique. Or, ce grand incendie sous Phaéton que la fable nous dépeint précipité du haut des airs, pour avoir embrasé le globe par son imprudence, ne fait-il pas souvenir des feux volcaniques qui contribuèrent si puissamment à la destruction de cette contrée infortunée[158] ?

Voilà exposé tout ce que l'obscurité des siècles et le petit nombre de traditions certaines nous ont permis de savoir sur l'histoire des Atlantes et la destruction de leur contrée. Nous voyons cependant que les vestiges que ce peuple a laissés dans les annales anciennes des autres nations sont assez nombreux et donnent certaine autorité aux principaux évènements que nous venons de mentionner. Nous voyons cette autorité fortifiée par l'aspect géologique des pays où nous avons placé l'Atlantide ; et, quelque extraordinaire que soit la catastrophe de sa disparition, cette catastrophe se trouve accompagnée de témoignages si nombreux, de probabilités si grandes, qu'elle doit devenir presque une certitude historique aux yeux du naturaliste et de l'historien.

---

[155] Ferreras et Masden (le premier, *Hist. d'Espagne*, liv. I ; le second, *Storia critica de Espana*, tom. III), savants espagnols, fixent la rupture du détroit à l'an 1698, avant Jésus-Christ. Je ne connais pas les raisons qu'ils apportent (Voyez Eusèbe, liv. I, ch. 30 de ses Chroniques).

[156] Eusèbe ajoute, dans le livre second de ses Chroniques, où il rappelle ce fait par ces mots frappants : *Et alla multis in locis exterminia contigerunt, ut Plato refers in Timœo*, πολλαι και αλλαι γεγονασιν Ελλησι τοπικαι φθομαι, ως Πλατων εν Τιμαιω.

[157] Voyez Gosselin, *Géog. des Grecs analysée*, p. 109.

[158] Pline nous parle, dans son livre second, d'un mont Phégius, le plus élevé de l'Éthiopie, englouti dans un tremblement de terre.

Remarquons, d'ailleurs, que cette submersion de vastes continents, ce découvrement d'une grande étendue de pays, ne peuvent plus paraître si invraisemblables, d'après la manière dont Deluc, Dolomieu, Cuvier expliquent le déluge universel.

Mais, après avoir vu l'histoire et surtout la disparition de l'Atlantide, examinons en dernier lieu les changements que cette grande catastrophe a dû opérer dans l'univers.

CHAPITRE V

CHANGEMENTS QUE LA DISPARITION DE L'ATLANTIDE A DU OPÉRER DANS LE MONDE

Une catastrophe, telle que la disparition de l'Atlantide a du nécessairement produire de grands changements sur le globe terrestre. Si de vastes contrées ont été englouties dans la mer, une étendue de terres non moins considérable a dû se découvrir et être abandonnée par les eaux. C'est d'ailleurs la loi constante et uniforme de la nature dans les lentes révolutions qu'avec le secours des siècles elle opère dans le monde. La seule différence, c'est que les changements dont nous parlons, procurés par des causes puissantes et victorieuses ont été simultanés, ou se sont passés dans l'espace d'un petit nombre d'années. Peut-être aussi doit-on les partager, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre précédent, en deux époques, celles des deux célèbres déluges d'Ogygès et de Deucalion. La tradition nous fournira peu de documents sur cet important chapitre ; mais la géologie et la géographie physique nous donneront des indices nombreux et des probabilités frappantes.

Examinons d'abord quelles contrées ont dû être submergées avec notre Atlantide. Nous avons vu, dans le récit de Platon, que la Méditerranée était, au temps des Atlantes, bien moins profonde et moins étendue qu'elle ne l'est maintenant. Et ce que dit notre philosophe d'Athènes est grandement probable. Avant l'ouverture des Colonnes d'Hercule, avant l'ouverture du Bosphore, la Méditerranée ne recevait pas, comme elle reçoit maintenant, les eaux de l'Europe et de l'Asie septentrionales. Le Nil était le seul fleuve de long cours qui lui portât son tribut (Le Rhône et l'Éridan n'ont pas plus de deux cent lieues).[159] Elle formait un grand lac intérieur ; peut-être même était-elle

[159] La Méditerranée devait recevoir aussi par le fleuve Triton, une partie des eaux intérieures de l'Afrique ; mais la plus grande partie de ces eaux devait s'écouler dans l'Océan, dont elles ne formaient en quelque sorte qu'un golfe immense.

divisée en deux ou plusieurs lacs particuliers, formés par l'arête de la chaîne de la Corse et de la Sardaigne unies alors à l'Italie, et par la Sicile et par Malte ; ces deux lacs communiquaient sans doute entre eux par un étroit canal vers le sud. D'ailleurs, dans la disposition des îles nombreuses qui bordent ses rivages et celle des mers et des golfes adjacents, elle montre un terrain morcelé et envahi par les eaux.

Ainsi, dans l'Archipel, les Sporades évidemment faisaient partie du continent de l'Asie, les Cyclades et l'Eubée du continent de la Grèce. Les îles Ioniennes et les îles si nombreuses qui bordent le rivage oriental de la mer Adriatique étaient réunies autrefois à l'Épire et à l'Illyrie ; Chypre faisait partie de la Syrie ; Malte était unie à la Sicile, qui elle-même l'était d'un coté à l'Italie,[160] et de l'autre, par l'île Pantallerée et les écueils Cherby se rapprochait beaucoup de l'Afrique et peut-être y était-elle réunie vers le cap Bon. Les sondages du capitaine Smyth ont révélé l'existence de bancs continus entre

[160] « La nature a arraché la Sicile à l'Italie, » dit Pline (livre II, ch. 88), *Avellit notura Siciliam Italia*. C'était d'ailleurs une opinion de l'école Pythagoricienne. Pline dit encore la même chose, livre III, ch. 8. Ovide en fait mention dans ces vers des Métamorphoses :

« ... Zancle quoque juncta fuisse
« Dicitur Italiæ, donec confinia Pontus
« Abstulit et media tellurem reppulit unda. »

Livre XV. v. 294.

Virgile embrasse la même opinion, interprète en cela de la tradition de l'Italie

« Hac loca vi quondam, et vasta convolsa ruina
« (Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas)
« Dissiluisse ferunt, quùm protenus utragoe tellus
« Una foret : venit medio vi pontus, et undis
« Hesperium siculo latus abscidit, arvaque et urbi.
« Littore diductas augusto interluit œsts. »

Æneidos lib. III, v. 415.

Salluste, dans ses fragments incertains, s'exprime ainsi : « *Italiam conjunctam Siciliœ constat fuisse ; sic medium spatium aut per humililatem obrutum est aquis, aut per angustum scissum. Inde Rhegium nominatum.* » (Ex Isidoro). Voyez Silius Italicus, liv. XIV, vers 2 ; et P. Claudien : *In raptu Proserpinœ*, liv. I ; Sénèque, *Questions naturelles*, liv. VI, ch. 29 ; Ferrara, *I Campi Flegrei de la Sicilia*, pag. 262 et 35i ; Denys Periegete, V. 467.

l'Afrique et la Sicile. Par le moyen des îles Linose et Lampedouze, Malte se rapprochait aussi beaucoup de l'Afrique. Celle-ci communiquait aussi avec la Sardaigne et avec la Corse par une suite de petites îles dont il reste encore l'île Galita. La Corse et la Sardaigne se réunissaient de leur côté par Capraia, Elbe et Gorgone au continent de l'Étrurie et peut-être même à la Ligurie. Les Baléares et les Pythiuses qui bordent l'Espagne à l'Orient lui étaient jadis réunies. La côte d'Afrique, d'un autre côté, s'étendait bien plus loin qu'elle ne fait maintenant vers le nord. Nous en apporterons pour preuve les bas-fonds et la mer peu profonde qui bordent les côtes, surtout vers les Syrtes, et les îles Kerkeni qui ont conservé dans leur nom celui de la ville de Cercène qui y était bâtie sans doute et qui est si célèbre dans l'histoire des Atlantes. Or, cette ville était jadis sur le continent, ces îles en sont à quelque distance et un grand banc de sable s'étend encore à plusieurs lieues au nord.[161]

Mais va-t-on peut-être nous dire, cette conformation antique de la Méditerranée ne pourrait-elle pas remonter au-delà des temps historiques les plus reculés ? Qu'est-ce qui nous prouvera le contraire ? D'abord, l'histoire des Atlantes, entourée de probabilités si grandes, malgré le nuage des siècles ; ensuite un fait remarquable que cite Boisgelin dans son *Histoire de Malte*, fait qui montre que cette île était habitée par un peuple civilisé, au temps de la catastrophe qui en anéantit une partie, ou la sépara du continent. « À un mille du Bosquet (maison de campagne du grand-maître), du côté le plus voisin de la mer, est une élévation assez considérable. De sa partie méridionale, on aperçoit des ornières antiques creusées dans le rocher ; il est facile d'en suivre les traces jusqu'à la mer, où elles se perdent. Ces ornières ont de quatre à six pouces de largeur et dix à douze et jusqu'à quinze pouces de profondeur ; elles règnent dans un long espace de terrain dont la superficie n'est que du roc. En s'approchant du rivage, on remarque que le sol prend une direction inclinée, que les traces des ornières se prolongent sous l'eau à une grande profondeur, et aussi-loin que l'œil puisse apercevoir un objet à travers les vagues, ce qui fait

[161] *V. d'Aly-Bey*, t. I.

présumer qu'il y a dans cet endroit quelque affaissement considérable. Comme entre les deux voies formées par les roues des voitures, on ne remarque aucun creux semblable à ceux que font les chevaux et les mulets, quand ils les traînent, il est probable que celles-ci étaient tirées à force de bras et qu'il y avait dans cet endroit un entrepôt ou un port considérable.[162] »

Remarquons, supposé, ce qui est bien probable, que la rupture du Bosphore ait précédé de quelque temps la rupture des Colonnes d'Hercule, que la Méditerranée a dû envahir bien plus de terre qu'elle n'en occupe maintenant, et étendre ses rivages jusqu'au pied des montagnes. De là vient la trace du séjour des eaux que l'on trouve partout sur les côtes de l'Italie, de la Grèce et de l'Afrique, traces que Strabon[163] reconnaît : car, après avoir cité plusieurs preuves de cet envahissement de la mer, il termine en disant : « Il faut avouer qu'une grande partie de nos continents a été quelque temps inondée. » « Si des bords de la mer, dit Pomponius Mêla,[164] on s'enfonce dans l'intérieur, à une distance considérable du rivage, on aperçoit, dit-on, çà et là, dans des campagnes d'ailleurs stériles et abandonnées, si toutefois la chose est croyable, des arêtes de poissons, des débris de coquillages, des rochers qui paraissent avoir été limés par les flots, comme ceux qu'on voit au sein des mers, des ancres de vaisseaux incrustées dans les montagnes, et beaucoup d'autres phénomènes de ce genre, qui tous sont autant de preuves et de vestiges de l'ancien séjour des eaux sur ces contrées lointaines. » De là vient cette tradition de la Grèce que rappelle Platon dans un passage cité par Strabon,[165] et que nous avons cité plus haut. De là vient entre autres la tradition particulière de Samothrace dont parle Diodore et dont nous avons fait mention.

Mais, après l'ouverture des Colonnes d'Hercule, une masse immense d'eau a dû s'écouler par le détroit dans l'Océan, et diminuer la Méditerranée jusqu'à ce qu'elle ait atteint le niveau que demandait la nature. Voilà pourquoi

[162] *V. d'Aly-Bey*, t. I.
[163] Livre I.
[164] Livre I, ch. 6. Trad. de Fradin.
[165] Livre I.

plusieurs terres, plusieurs îles ont apparu alors sur les eaux qui les avaient envahies, et que cette mer a abandonné une partie de ses conquêtes. C'est à ce fait que nous devons attribuer le nom donné par la Grèce antique à une île célèbre de l'Archipel qui renfermait un de ses sanctuaires les plus renommés. C'est l'île de Délos, dont le nom grec Δηλος veut dire découverte.

« Une tradition constante, dit Choiseul-Gouffier, semble prouver que cette île parut tout-à-coup aux yeux des Grecs étonnés qui l'appelèrent *Délos*, d'un mot de leur langue qui signifie : Je parais. Il est possible que le terrain de l'île, auparavant un bas-fond peu éloigné de la surface des eaux, ait été seulement soulevé par un effort intérieur des feux qui occupent cette partie de la terre. Peut-être aussi, dans une de ces révolutions que le globe a tant de fois éprouvées, le niveau de la mer a-t-il baissé dans cette partie et laissé à découvert cette montagne qui, par son élévation, se trouvait plus prés de la surface de la mer.[166] »

Mais on pourra nous présenter ici une objection puissante que l'amour de la vérité doit m'engager à ne pas dissimuler. La rupture des Colonnes d'Hercule, autrement du détroit de Gibraltar, n'a pas dû diminuer le niveau de la Méditerranée : elle aurait dû au contraire l'augmenter. Car c'est l'Océan qui s'introduit dans la Méditerranée, et non la Méditerranée qui débouche dans l'Océan.[167] La preuve en est le grand courant qui entre par le milieu du détroit et qui porte continuellement à l'est, de telle manière que les vaisseaux qui y entrent facilement par l'Océan, restent longtemps et quelquefois des mois entiers pour en sortir ; deux faibles courants latéraux seulement se dirigent à l'ouest.

Mais cette objection, quelque victorieuse qu'elle paraisse, est heureusement plus spécieuse que solide. « Cet influx apparent de l'Océan dans la Méditerranée, dit Maltebrun, ce savant interprète de la géographie et de la science moderne, n'est que l'effet de la pression d'une masse plus grande sur

---

[166] *Voyage ce Grèce*, t. I, p. 60.
[167] Grand-Pré : *Dict. de Geographic maritime*.

une plus petite, pression qui déplace nécessairement les couches supérieures de la petite masse, comme ayant la moindre force d'impulsion collective. Un courant inférieur qui se fait sentir aux vaisseaux, dès qu'ils laissent tomber une ancre, emporte vers l'Océan le superflu de la mer intérieure. Le mouvement général de la Méditerranée se dirige de l'est à l'ouest.[168] »

Nous avons vu les terrains que la mer a submergés au temps de notre grande catastrophe. Voyons maintenant les vastes contrées que la mer a été en ce temps-là obligée d'abandonner.

D'abord, après la rupture du Bosphore, nous voyons l'Asie et son intérieur délivrés des eaux qui couvraient une immense étendue de terrain, et qui, de la mer Caspienne, du lac Aral et de tout le pays environnant formaient une grande mer communiquant avec le Pont-Euxin au nord du Caucase.[169] Tout le pays à l'entour de ces deux grands lacs, restes imposants de cette grande Méditerranée, présente au loin un sol bas, aride, sablonneux, des plantes salines dans un sol imprégné de sel, des lacs salés occupant le fonds du terrain, preuve indubitable de l'antique séjour des eaux. Voyons sur cet important sujet le témoignage du célèbre Pallas[170] qui avait parcouru ces pays, et les avait étudiés avec soin. « La mer Noire, dit-il, était de plusieurs toises plus haute qu'elle ne l'est aujourd'hui, avant son débordement dans la Méditerranée par le détroit de Constantinople. Elle recevait sans doute dans ces temps reculés les eaux abondantes des fleuves qui y prenaient leur décharge, après avoir parcouru des contrées qui sont encore... aqueuses. Il s'ensuivrait donc de cette ancienne suréminence que les steppes de la Crimée, du Kouroan, du Volga, du Jaïck, et ce plateau de la Grande Tartarie, jusqu'au lac Aral inclusivement, ne formaient qu'une mer qui, au moyen d'un petit canal peu profond, dont le Manych nous offre encore ses traces, arrosait la pointe septentrionale du Caucase et avait

[168] *Précis de la Géographie*, t. III, p. 13.
[169] Maltebrun ; *Précis de la Geographic*, t. VIII, p. 480. — Mouraviev : *Voy. en Turcomanie*, p. 97. — Meyendorf ; *Voyage d'Orembourg à Bokara* p. 35. Klaphroth : *Notice sur la mer Caspienne*.
[170] *Voyage en Russie*, 1. VII, p. 212.

deux golfes énormes, l'un dans la mer Caspienne, l'autre dans la mer Noire. « Les Phoques, ajoute Pallas dans un autre de ses ouvrages, quelques poissons et coquilles marines que la mer Caspienne a de commun avec la mer Noire, rendent cette communication ancienne presque indubitable, et ces mêmes circonstances prouvent aussi que le lac Aral devait être jadis joint à la mer Caspienne.[171] » Voyons encore ce qu'il dit à ce sujet dans son *Journal historique*. « En parcourant les immenses déserts qui s'étendent entre le Volga, le Jaïck, la mer Caspienne et le Don, j'ai remarqué que ces steppes ou déserts sablonneux, sont de toutes parts environnées d'une côte élevée qui embrasse une grande partie du lit du Jaïck, du Volga et du Don, et que ces rivières très profondes, avant que d'avoir pénétré dans cette enceinte, sont remplies d'îles et de bas-fonds, dès qu'elles commencent à tomber dans les steppes, où la grande rivière de Kouman va se perdre elle-même dans les sables. De ces observations réunies, je conclus que la mer Caspienne a couvert autrefois tous ces déserts, qu'elle n'a eu anciennement d'autres bords que ces mêmes côtes élevées qui les environnent de toutes parts et qu'elle a communiqué, au moyen du Don, avec la mer Noire, supposé même que cette mer, ainsi que celle d'Azov, n'en ait pas fait partie.[172] »

Mais pourquoi la Caspienne, l'Aral et d'autres lacs de moindre dimension se trouvent-ils disséminés sur toute cette étendue abandonnée par la mer ? C'est que ce sont des espèces de vastes entonnoirs dans lesquels les eaux sont restées, ne trouvant point d'écoulement. Ainsi, la mer Caspienne a un niveau plus bas que la mer Noire. Cette différence que M. de Humboldt estimait être de près de cent mètres, a été réduite à dix-huit mètres trente centimètres par les observations récentes de M. Hommaire-Déhel.[173]

Le Pont-Euxin, de son côté, s'étendait bien plus loin que maintenant à l'est et au nord. La Crimée qui présente des plaines si vastes, les Bouches du Danube et le pays bas et plat qui s'étend depuis ce fleuve jusqu'à la mer d'Azov

---

171 *Observations sur la formation des montagnes dans le second voyage*, I. II, p. 369 à la note.
172 Mois de nov. 1773, St-Pétersbourg.
173 Rapport à l'Académie des Sciences : 18 avril 1843.

à vingt à trente lieues dans les terres, était autrefois couvert par le Pont-Euxin qui portait au loin de ce côté là ses limites. M. Dureau de la Malle, dans sa *Géographie physique de la mer Noire*, a traité cette question avec une érudition et un talent remarquables. Il a mis hors de doute notre opinion, et nous ne pouvons rien ajouter aux preuves frappantes et victorieuses qu'il apporte.[174]

Maintenant, tournons nos regards vers l'Afrique et contemplons l'intérieur de ce continent. Avant la catastrophe de l'Atlantide, il était couvert par les eaux et formait une Méditerranée immense qui bordait cette contrée au Midi, et se joignait sans doute vers l'Ouest à l'Océan. Mais cette opinion qui doit paraître extraordinaire, a besoin de preuves et de témoignages, pour pouvoir être admise, et convaincre les esprits. Développons-les.

D'abord toute l'antiquité a eu une idée confuse de l'existence primitive d'un lac ou mer intérieure de l'Afrique[175] : elle le nommait *Tritonis* ou lac des Hespérides, et le plaçait au loin dans l'Éthiopie. Diodore de Sicile rapporte la tradition remarquable de son desséchement par un tremblement de terre, et place sur ses bords la demeure des Amazones et des Gorgones voisines des Atlantes.[176] L'antiquité le faisait communiquer avec la Méditerranée européenne par un détroit ou canal placé, suivant les uns, au fond de la grande Syrie ; suivant les autres, au fond de la petite, et qui du grand lac avait pris le nom de Tritonia. C'est sur cette tradition, non moins que sur l'aspect physique du pays, que s'appuyait Erastothènes cité par Strabon[177] et par Aristote dans sa *Météréologie*.

Voilà les seuls indices que nous fournisse la tradition. Mais leur insuffisance est abondamment suppléée par les preuves physiques et par l'inspection du pays. L'Afrique présente au géographe et au géologue dans son

[174] Voyez Pallas : *Tableau de la Tauride*. — Milady Craven : *Voyage en Crimée*.
[175] Les anciens avaient connaissance de plusieurs lacs dans l'intérieur de l'Afrique, les lacs Clonia, Gira, Libya, Chelonidès, Nigritis Palus : peut-être ont-ils donné deux noms différents au même lac : peut-être ces lacs ont-il disparu et ont-ils été desséchés par une circonstance particulière !
[176] Livre III. ch. 27.
[177] Géog. l. I.

intérieur, dans la partie connue sous le nom de Sahara, l'aspect d'un sol desséché, et d'un bassin couvert autrefois par les eaux de la mer. Les rochers y sont comme cachés sous des amas de cailloux, de galets et de sable mouvant. Cet espace de plus de 72,000 milles géographiques carrés de superficie, bas, déprimé entre les montagnes de Kong et celles de l'Atlas, est parsemé de nombreuses mines de sel gemme, et celles que nous connaissons ne sont qu'en bien petit nombre en comparaison de celles qui nous sont inconnues, et que des couches de sable couvrent et enfouissent : preuve convaincante de l'ancien séjour des eaux. Des Caspiennes se montrent çà et là dans toute cette étendue, entre autres le Tchad, de plus de deux cents lieues de tour, l'étang ou marais de Wangara, d'un contour si vaste, et à l'autre extrémité du Sahara, vers l'ouest, le lac Dibbié traversé par le Niger. Ces lacs ont été produits sans doute par la même cause que ceux de l'Asie dont nous venons de parler, l'abaissement de leur niveau et la profondeur de leur lit. Ce bassin immense recueillait les eaux des deux chaînes qui le bordaient au nord et au sud. Des rivières qui se perdent maintenant dans ses sables, particulièrement le Darah, le Ziz, le Feddy y portaient leur tribut. Le Sénégal lui-même s'y jetait autrefois vers le lieu appelé Escale du désert ; mais après le dessèchement de cette mer, les sables amoncelés par les vents chaque année davantage sur son rivage septentrional, le refoulèrent et le forcèrent à porter son cours au sud vers l'Océan. Il en est de même du Niger qui, reçu autrefois dans cette Méditerranée, vers l'emplacement de Tombouctou, fut forcé vers la même époque et pour la même cause, à changer son cours, à former une courbe immense, et à porter ses eaux au loin vers le sud dans ce même Océan, ainsi que nous vous l'avons dit. Car la côte, depuis le 20e jusqu'au 32e degré de latitude nord, n'est qu'une bordure de terres basses couverte de nombreuses dunes de sable mouvant : aucune chaîne de montagnes ne se présente parallèlement à ce rivage. Au sud, cette mer était bornée par les montagnes de Kong, à l'est, par la chaîne qui, partant de l'Haroudje-Noir, mont volcanique, continuation de l'Atlas, traverse

l'Afrique, et va, au sud vers le 10e degré de latitude nord, rejoindre cette chaîne encore inconnue que nous nommons, d'après l'antiquité, Monts de la Lune.[178]

Examinons maintenant, par le moyen de l'aspect et de la configuration du pays, la communication que l'antiquité soupçonnait avoir existé entre cette mer et notre Méditerranée. Le voyageur Della Cella, parvenu au fond du golfe de la grande Syrte, par 30° 7' 10" de latitude nord, n'aperçut au loin aucune trace de montagnes qui, en correspondant avec les monts Ghoriam et Terhouah (c'est ainsi que s'appelle l'Atlas à Tripoli) eussent pu réunir le plateau de l'Atlas au plateau oriental de Barcah. « J'observai pendant notre route, dit-il, si dans l'horizon il ne s'élevait pas quelque chaîne de montagnes qui se joignît à des rameaux de l'Atlas, et si, dans cette supposition, ceux-ci se prolongeraient jusque dans la Cyrénaïque, où s'ils aboutiraient seulement à la hauteur du golfe Syrtique ; mais je ne sus rien découvrir qui prit confirmer cette hypothèse.[179] » C'est sans doute de ce canton que parle Salluste, quand, décrivant les limites des Carthaginois et des Cyrénéens, il dit : « Entre les deux États, il était une plaine sablonneuse et uniforme, sans fleuve et sans montagne qui pull servir à en former des limites. Ce fut la source d'une guerre longue et sanglante. *Ager in medio arenosus, una specie ; neque flumen, neque mons erat, qui fines eorum discerneret. Quœ res eos in magno diuturnoque bello inter se habuit.*[180] »

Horneman, dans son *Voyage d'Égypte au Fezzan*, traversant le désert à peu près vers le méridien cité plus haut, fit une observation analogue à celle du voyageur précédent. « Nous trouvâmes, dit-il, en descendant du plateau, la route escarpée et difficile... Parvenu à la base de la montagne, je trouvai un morceau de bois pétrifié. Dans la plaine, à quelque distance, se voyaient de

[178] Il est possible que la Méditerranée africaine fut fermée du coté de l'Occident, en grande partie par les montagnes de l'Atlantide, qui se réunissaient probablement aux montagnes de Kong, au sud de Rio-Grande, et à l'endroit où se voit encore l'Archipel de Bissagos, que borde du coté des îles du Cap Vert une suite de bancs de sable, de bas fonds et de vase de soixante lieues d'étendue.

[179] *Voyage dans le royaume de Barcah*, traduit par Pezant, p. 116.

[180] *Guerre de Jugurtha*.

grosses pierres, ou plutôt des rochers : ils sont là, selon toute apparence, depuis le temps de quelque grande inondation. Tout ce que j'avais vu auparavant, et tout ce que je vis alors, me porte à placer cette inondation postérieurement au déluge de l'Écriture Sainte. Je jetai d'un peu loin mes regards sur le Medhyq (Descente de la montagne). Les formes étranges de ces rochers brisés ou séparés les uns des autres me confirmèrent dans l'idée d'une submersion et me persuadèrent que ce déluge était venu de l'ouest (Remarque précieuse qui montre que le courant venait de la grande mer intérieure placée précisément de ce côté). » Ensuite Hornemann descend dans une grande plaine appelée Sultin, où se trouvent des sources abondantes, quoique le terrain y soit nu et aride.[181]

Ne pourrait-on pas considérer le grand lac salé Sibkah-eb-Lowdeah comme le reste d'un autre écoulement de cette grande Méditerranée africaine. Sa forme allongée qui va du sud au nord, son rapprochement du fond du golfe de Cabés, la petite Syrte des anciens, sembleraient annoncer qu'il a servi autrefois d'écoulement à un grand courant d'eau. Il est vrai que, suivant Shaw, des montagnes s'élèvent entre la mer et le lac.[182] Je pense pourtant qu'un examen plus approfondi ferait connaître les vestiges d'une communication ancienne entre l'extrémité nord du lac et la mer, par une rivière voisine, nommée Akareah, qui se jette dans la mer près de là. On observe à l'extrémité sud du lac l'entrée d'une grande vallée qui sert de communication avec l'intérieur du Sahara, et était sans doute un des canaux par lesquels la Méditerranée africaine communiquait avec l'européenne. Là, suivant Pline[183] et Pomponius Méla,[184] tombait une rivière assez considérable. Il est fâcheux que les environs de ce lac n'aient pas été davantage explorés, surtout dans la partie sud. Peut-être aurait-on découvert dans la chaîne correspondante de l'Atlas, une ouverture, une anfractuosité, par laquelle les eaux se seraient échappées. Ces anfractuosités entrouvrant la chaîne des montagnes sont si

---

[181] *Voyage*, t. I, p. 79 et suiv.
[182] *Voyage*, t. I, p. 276.
[183] Livre V, ch. 4.
[184] Livre I, ch. 7.

communes, que beaucoup de fleuves ont à en franchir quelqu'une ; tels sont le Danube, franchissant les Portes de Fer (Demir-Kapi), prés d'Orsowa, le Nil franchissant prés de Thèbes la chaîne Libyque, le Niger passant à travers les montagnes de Kong assez prés de son embouchure, et les fleuves des États-Unis se faisant jour et surmontant les obstacles que leur présentent les Alleghanys et les montagnes Bleues. Remarquons que Shaw semble reconnaître dans une petite île qui est dans le lac Sibkah[185] l'ancienne Chéronése dont parle Diodore,[186] bâtie par les Amazones, et l'île Phlé d'Hérodote.[187] Et qui sait si les deux Syrtes n'étaient pas les deux bras d'un même fleuve ou canal, par lequel s'écoulait dans la Méditerranée cette mer intérieure, et qui renfermait ainsi un delta immense de neuf degrés de largeur ? Par-là serait concilié le sentiment de Pline avec celui de Strabon qui voit dans la grande Syrte l'écoulement du lac Triton. Voyez, d'ailleurs, sur l'hypothèse que je viens de proposer, l'excellent ouvrage de Bitter, sur la *Géographie physique de l'Afrique*, tome III.

Remarquons que cette vaste mer, que tant de preuves physiques nous engagent à placer, au temps de l'Atlantide, à la place du Sahara, contribuait à isoler cette grande contrée et à justifier le nom d'île que lui donnait l'antiquité.

Maintenant avançons vers l'Amérique : nous la trouverons conservant encore dans son aspect physique des traces de la disparition de l'Atlantide. Elle se montrera à nous comme ayant conquis, par le moyen de cette grande catastrophe, des terrains immenses que la mer cachait autrefois sous ses eaux. Dans la partie septentrionale, les États-Unis, la Floride, les bords du Missisipi, le Texas sont, du bord de la mer aux montagnes, des terres assez récemment abandonnées par l'Océan. « Il existe, dit Crèvecœur, une foule de preuves que toutes les terres, surtout dans les États-Unis méridionaux, depuis les montagnes jusqu'à la mer, ont été couvertes par les eaux. Partout, à vingt, à trente pieds de profondeur, on rencontre un sol dont l'odeur seule décèle

[185] Voyez tome I, p. 275.

[186] Livre III, ch. 27.

[187] Livre LV, ch. 188.

l'origine. Au-dessus du sol, des branches, des troncs d'arbres et même des feuilles. Un de mes voisins conserve des grains de chêne garnis de leurs capsules, qu'il a trouvés en creusant un puits, Mais la plus forte preuve du séjour de la mer sur toute cette surface, jusqu'à deux cent milles (anglais) de ses rivages actuels, est une élévation estimée avoir soixante-dix pieds de hauteur et sept à huit milles de largeur, dans une étendue de soixante milles, laquelle est entièrement formée d'écailles d'huitres. D'où cet immense dépôt est-il venu[188] ?... »

Dans la partie méridionale, les côtes si basses de la Guyane,[189] les grands bassins de l'Amazone, de l'Orénoque, celui de la Plata et de ses affluents, les vastes savanes qui s'étendent de ses bords aux Cordillères présentent le même spectacle et le même sol récent. « Considéré sous le rapport de la composition, dit M. d'Orbigny, en parlant de la Patagonie et du pays connu autrefois sous le nom général de Paraguay, considéré sous le rapport de sa composition, le sol de la partie septentrionale paraît offrir, depuis le pied des Andes jusqu'à la mer, une succession de couches de terrains tertiaires, contenant des alternats de coquilles-d'eau douce et marines et des ossements de mammifères, au milieu de grés friables, si uniformément stratifiés que, sur les cotes de la mer, et sur les rives du Rio-Negro, où se remarquent partout des falaises d'une grande hauteur, on peut suivre la moindre couche, l'espace de six à huit lieues, sans qu'elle varie sensiblement d'épaisseur. Plusieurs échantillons de roche, ainsi que la description des voyageurs, m'ont prouvé que les mêmes terrains occupent presque toute la Patagonie, sur la côte orientale, jusqu'au détroit de Magellan. Au reste, le sol tertiaire se continue au pied des Andes, vers le nord, communique avec celui qui borde le grand Chaco, et circonscrit partout les Pampas proprement dites, formées invariablement d'argile à ossements et de terrain d'alluvion.[190] Les Pampas elles-mêmes sont beaucoup moins étendues

[188] Voyez, dans les *Époques de la Nature*, le beau tableau que fait Buffon de la Guyane. Il la dépeint sous des traits enchanteurs.
[189] *Voyage à la haute Pennsylvanie*, t. II, p. 246.
[190] *Voyage dans l'Amérique méridionale*.

qu'on ne l'avait pensé, puisqu'elles ne participent pas du tout du sol de la Patagonie, cessant entièrement au 39e degré, pour faire place aux terrains tertiaires des parties australes. Ainsi, à l'exception des atterrissements et des bords des rivières, la Patagonie n'est pas propre à la culture, car elle offre partout des terrains sablonneux et secs qui ne conservent pas l'humidité nécessaire.[191] »

« Nous avons déjà eu, ajoute M. Lacroix, qui, dans son *Histoire de la Patagonie*, cite le passage précédent, nous avons déjà eu l'occasion de dire que les plaines de ce pays étaient imprégnées de sel et que les lacs de la partie nord étaient tous salés. Cette substance est si abondante dans les terrains de la Patagonie qu'elle se manifeste souvent en efflorescence à leur surface, même sur des atterrissements des rives du Rio-Negro ; aussi aucun puits n'a jamais donné d'eau potable, et celle-là même que les Estancerios boivent, à défaut d'autre plus douce, est si saumâtre qu'elle occasionne aux étrangers des coliques violentes et une dysenterie dangereuse. Cette disposition du sol et la découverte récente de certains fossiles significatifs annonceraient que la Patagonie a été couverte par la mer. Si l'on admet cette hypothèse qui semble parfaitement rationnelle, on s'expliquera parfaitement la formation des nombreuses salines qui offrent aux colons du Carmen leurs produits naturels : les eaux, en se retirant, ont laissé des lacs salés dont la partie liquide s'est évaporée, grâce à la rareté des pluies et à l'extrême sécheresse ; les parties salines se sont concentrées dans le fonds de ces réservoirs, et ont enfin passé à l'état de cristallisation.[192] »

Tels sont les changements importants qu'a procurés la catastrophe qui a anéanti l'Atlantide. C'est ainsi qu'elle a, pour ainsi dire, changé la face de la

---

[191] Livre IV, ch. 288.

[192] Ces traits s'appliquent parfaitement au Sahara d'Afrique, et accusent la même cause pour l'une et pour l'autre contrée.

Voyez, en confirmation du passage de Crèvecœur, un mémoire envoyé à l'Institut, classe des Sciences physiques et mathématiques, en floréal, an VIII (1800), par un correspondant d'Amérique, habitant les États-Unis.

terre, mis une mer immense à la place d'un pays florissant et fertile, et remplacé, d'un autre côté, de vastes mers par les sables d'un désert aride, ou par des plaines verdoyantes et fécondes qu'enrichissent chaque jour le génie et le travail de l'homme civilisé.

Je viens d'exposer ce que la tradition et l'étude de la nature nous apprennent sur l'existence, la situation, l'histoire et l'anéantissement de cette antique contrée. On peut voir, par les témoignages nombreux que j'ai recueillis, combien les conjectures sur lesquelles j'appuie l'existence et la disparition, du moins partielle de l'Atlantide, sont fondées et vraisemblables. Puissent-elles attirer l'attention des savants de nos jours ! Puissent-elles engager quelques-uns d'eux à en faire le sujet de leurs nobles travaux et à apporter des lumières nouvelles sur un point si important de l'histoire ancienne de l'univers !

TABLE DES MATIÈRES

Mémoire sur l'atlantide 4
CHAPITRE I : L'Atlantide a-t-elle existé réellement 5
CHAPITRE II : Situation de l'Atlantide 33
CHAPITRE III 48
CHAPITRE IV : Destruction de l'Atlantide et époque de cette destruction 63
CHAPITRE V : Changements que la disparition de l'Atlantide a du opérer dans le monde 75

LE LIVRE DE

L'ATLANTIDE

MICHEL MANZI

PRÉFACE DE FRANCIS DE MIOMANDRE

ILLUSTRÉ DE QUATRE CARTES

PARIS

1922

PRÉFACE

Les personnes qui ne connaissent de Michel Manzi que les deux œuvres jusqu'ici parues de lui, c'est-à-dire : L'Académie Renaudin *et* Raba *ou l'ambition, seront quelque peu surprises en lisant ce livre, car il leur faudra ajouter bien des traits, et des traits tout à fait inattendus, à la figure littéraire qu'ils s'étaient construite d'après les données fournies par ces deux premiers ouvrages.*

Il y apparaît en effet comme un savant très averti mais fort sceptique, comme un connaisseur un peu désenchanté de nos mœurs et de notre vie sociale, comme un humoriste en un mot, mais un humoriste d'une qualité supérieure, ne faisant porter ses ironies que sur des êtres et des choses dent le vulgaire ne soupçonne pas même le comique.

Ce sont des œuvres c1'humaniste, d'un humaniste plus complet certes que ceux de la Renaissance, d'un humaniste touché par tous les doutes et enrichi par toutes les acquisitions de la culture contemporaine, un humaniste épris de mathématiques, de biologie, d'astronomie, d'histoire, mais un humaniste tout de même, c'est-à-dire un homme pour qui un certain sourire philosophique doit demeurer la conclusion finale de tout travail et de toute pensée, un homme détaché et quelque peu agnostique.

La publication du Livre de l'Atlantide *nous invite à modifier cette opinion, ou plutôt à la compléter. Car nous nous trouvons en présence d'un travail d'une portée considérable, qui ne pouvait être conçu ni entrepris que par un puissant esprit philosophique.*

Tout le monde a plus ou moins entendu parler de l'Atlantide. Ce continent mystérieux, séjour disparu d'une race depuis des siècles éteinte, a toujours exercé sur les hommes une séduction pleine de poésie. Mais les notions que nous en avons sont restées à la fois très restreintes et très nébuleuses, faute d'être aisément accessibles. Les livres qui eussent pu nous les fournir sont assez difficiles à trouver, encore plus à interpréter, et ils ne contiennent que des fragments épars au sujet de cette

passionnante question. La science moderne, en la plaçant sur le terrain exclusivement géologique, a encore diminué les chances que nous eussions eues de nous former une image complète de ce merveilleux passé. Car, si elle admet l'Atlantide en tant que continent, que masse terrestre aujourd'hui engloutie, elle demeure volontairement à l'écart de toute discussion concernant les races de ce continent et leur civilisation. Tout cela constitue pour elle autant d'hypothèses, qu'il faut reléguer dans le magasin d'accessoires des mythes de l'antiquité ; et cette opinion un peu froide, peu à peu devenue la nôtre, nous a fait pour ainsi dire reporter sur le plan des rêves tout ce que nous aurions pu apprendre au sujet de ce passé fabuleusement lointain.

Or, cette opinion ne pouvait pas satisfaire un esprit aussi scientifique, aussi curieux que celui de Michel Manzi. Il ne pouvait admettre qu'une science demeurât claquemurée dans l'étude exclusive de ses propres données, il ne la concevait qu'en fonction de toutes les autres et faisant partie d'un ensemble de connaissances dont rien ne nous autorise à mépriser les plus anciennes. Nous n'avons aucune raison de penser que les traditions immémoriales de l'humanité aient leur origine dans des époques privées de science. Notre orgueil moderne est naïf.

Le monde est d'une vieillesse presque inconcevable, et, à tout instant, l'archéologie met au jour des preuves d'une culture scientifique prodigieuse chez des peuples dont toute l'histoire reste à écrire. S'il ne nous en reste que quelques pierres et quelques livres, nous n'avons pas le droit de négliger leur témoignage, mais au contraire le devoir de chercher la clef de ces écritures secrètes, l'allégorie philosophique et historique qu'elles contiennent sous le voile de l'imagination lyrique.

Une tradition ésotérique très ancienne, présentant dans tous les pays des analogies saisissantes, a toujours tendu à expliquer dans le même sens la signification cachée de ces grands livres religieux. Bien loin d'en rire, comme ce fut la mode pendant presque tout le XIXe siècle, Michel Manzi eut l'idée de faire entrer dans la cohésion de leur synthèse toutes les données de l'investigation moderne. C'est là le mérite suprême du Livre de l'Atlantide, sa qualité la plus visible. Dès les

premières lignes, on est frappé de l'aisance avec laquelle l'auteur concilie les éléments d'information qui lui ont servi, considérant comme rigoureusement égaux et d'identique portée ceux qu'il a pris dans les ouvrages scientifiques et ceux qui lui furent légués par les livres ésotériques. Ce phénomène s'explique facilement si l'on songe que Michel Manzi travailla plus de dix années à son ouvrage. Il avait eu tout le temps de concilier toutes les contradictions de détail de ses sources, de mettre au point, de créer son atmosphère. La question de l'Atlantide lui était devenue aussi familière que les anecdotes les plus rapprochées de notre histoire contemporaine. Ayant lu tous les textes concernant le problème, non seulement il avait acquis la certitude de l'existence de ce continent, de cette race, mais encore il avait reconstruit jusqu'en ses plus petits détails le tableau de cette civilisation.

Il a indiqué ses sources, on peut les vérifier. Ce n'était pas un homme capable de parler au hasard ni de rien inventer. Pourtant, un esprit puissamment poétique anime son œuvre : c'est celui de tous les vrais savants, de tous les révélateurs du passé. C'est celui qui fait recréer à Cuvier, d'après un os, un squelette, un animal entier. À toutes les concordances fournies par la tradition et la recherche scientifique, Michel Manzi ajoute ce je ne sais quoi qui les éclaire, les vivifie, en dresse devant nous l'éblouissant faisceau. Avec la même minutie que met l'inca Garcilaso dans ses Comentarios reales *à nous décrire la ville de Cuzco et la civilisation péruvienne, lui Manzi nous décrit Cerné, la ville aux portes d'or, et la vie qu'on y menait. Mais Garcilaso avait passé son enfance à écouter les parents de sa mère célébrer ces fastes abolis, tandis que l'écrivain moderne a dû tout recréer d'après des textes, il est vrai, passionnément scrutés. Son ouvrage est, à ma connaissance, le premier en date qui soit aussi complet sur la question de l'Atlantide. C'est, en tout cas, le seul qui harmonise toutes les données que nous en avions. Je ne crois pas qu'il en manque une seule. Je ne crois pas qu'il soit possible de douter de l'Atlantide après une telle lecture.*

⁂

Mais ce qu'il y a de plus admirable, selon moi, dans ce livre, c'est, plus encore que le travail considérable qu'il a nécessité, et l'imagination brillante qui nous

restitue ici la vie d'un peuple et d'un pays, c'est si je puis dire la conception métaphysique qui demeure à sa base, qui conditionne ses développements, qui maintient son ordre. Une pensée unitaire préside à sa composition, et qui transparaît pour ainsi dire à tout instant jusque dans ses descriptions les plus minutieuses : à savoir que l'histoire de l'humanité se déroule, malgré cataclysmes et déluges, sans rupture depuis le commencement des âges, adoration des mêmes symboles, soumission aux mêmes flux et reflux des forces bonnes ou mauvaises, tentatives de comprendre puis d'utiliser les mêmes énergies naturelles, pour son bonheur. À ce point de vue, les annales de l'Atlantide ressemblent étrangement aux nôtres, et si l'on pouvait reconstituer celles de la Lémurie primordiale, nous retrouverions encore les mêmes analogies. Les pages où Michel Manzi énumère et commente tout ce que nous tenons en héritage de la terre et de la civilisation atlantéennes sont parmi les plus noblement belles de ce livre. Ce sont elles qui nous donnent la plus vive impression de la pérennité de l'histoire humaine et de ses traditions, le sentiment le plus émouvant de la fraternité qui nous lie aux êtres du plus lointain passé.

Pour ma part, je suis heureux que la lecture de cet ouvrage modifie dans ce sens les idées que nous nous faisons de l'Atlantide. Même ceux d'entre nous qui y croyaient, frappés surtout par la catastrophe finale, résultat des fautes terribles commises par la race, étaient trop portés à oublier que cette décadence ne constitue relativement qu'une très faible partie de la formidable suite de siècles que remplit l'histoire d'un peuple si longtemps pur et parfait. C'est de ce dernier que nous entretient surtout Michel Manzi, c'est celui-là qui nous a tout légué, c'est de celui-là que nous tenons notre initiation dans tous les ordres de la pensée.

⁂

En terminant cette courte préface, il est essentiel que je rappelle que ce livre a été achevé voici tantôt vingt années. Cela donnera toute sa saveur à la page étonnante sur la navigation aérienne des Atlantes. Mais surtout cela fera mesurer ce qu'il y avait de précurseur dans l'esprit de Michel Manzi. Car si la diffusion des études ésotériques a incité beaucoup de personnes à s'occuper d'une question aussi

intéressante que celle de l'Atlantide, il n'en était pas de même il y a cinq lustres. Qu'on imagine l'effet de ce livre paraissant a ce moment la !

Mais, même aujourd'hui, je suis certain de son considérable retentissement. Libre à qui voudra de ne le tenir que comme un poétique recueil de fables (et là encore il faudra rendre hommage au talent de l'écrivain) mais c'est surtout aux méditatifs qu'il plaira, aux philosophes, aux esprits tournés du côté de la vie intérieure, à tous ceux qui veulent comprendre le sens des vieux mythes éternels et saisir le mystère de la vraie généalogie humaine.

FRANCIS DE MIOMANDRE

CHAPITRE PREMIER

LES TRADITIONS

La terre subit de perpétuelles déformations. Des côtes s'abaissent, d'autres s'élèvent. L'Europe oscille, ayant pour pivot le cap Nord. Des îles naissent au milieu des mers. D'autres s'effondrent sous les eaux. Des volcans tonnent, sautent et sans cesse l'aspect physique de notre terre change et se transforme. D'ailleurs la terre n'est-elle pas comme nous un individu que l'âge modifie peu à peu ? Les siècles sont ses années, et nous, qui n'en sommes que des cellules, claquemurés dans l'étroitesse de notre observation présente, nous croyons à la stabilité géographique de ses traits parce que notre vie éphémère ne nous permet pas d'observer des évolutions à longues échéances. Puis, lorsque les traditions racontent qu'il a fallu des millions de siècles pour que tel continent sortit des eaux, nous rions, incrédules, et traitons de légende ces fameux déluges, sous le prétexte que nos aïeux ne les ont point vus ! Et cependant l'exemple du Krakatoa est proche de nous. Nous avons assisté au cataclysme de la Martinique, au réveil du Vésuve ! Mais déjà le recul des temps nous fait apparaître ces catastrophes comme moins terribles et les transmue en de simples anecdotes.

Notre monde, disent les traditions indoues, s'est transformé au cours des siècles et l'homme a assisté à ces transformations ! Car l'homme est vieux ici bas de plusieurs millions d'années !

Oui ! ce chiffre paraît fantastique à tous ceux qui ont l'habitude de concevoir le monde d'après une traduction fausse de la Bible ! Moïse, l'homme inspiré de Dieu, se serait donc trompé ! Des millions d'années ! Car l'on ne songe point qu'il a fallu à l'homme plus de temps pour sortir des ténèbres de l'animalité et obtenir du feu, que pour construire nos piles électriques modernes ! La première étincelle d'intelligence amenant un résultat pratique est la conséquence d'une évolution de millions d'années ! Mais nous, habitués

à voir dans l'homme le maître de la nature, nous nous figurons trop qu'il est arrivé ici-bas avec une conformation intellectuelle et physique supérieure même à la nôtre, puisque d'après la Bible nous avons déchu ! Et l'on ne songe point que le premier langage : est le résultat d'un effort qui a demandé sans doute un temps incalculable.

Quand les savants modernes, à la suite de recherches géologiques et préhistoriques, ont proclamé à tort la fausseté : de la Bible, qu'ils n'avaient pas su interpréter, ils ont voulu dans leur orgueil rejeter les traditions et ne voler que par eux-mêmes Ils ont renié les Indous, ont prétendu les ignorer, sans se douter qu'ils bégayaient à peu près la même chose !

L'homme sort de l'animal, disent-ils, et son évolution a demandé des milliers d'années ! Winchell, Croll, Gould, Leyell, Reald, entassent des millions sur des millions, sans se douter que les Indous, dont ils se moquent, ont dit la même chose depuis bien longtemps ! Et ces mêmes hommes rient des récits de Platon, concernant l'Égypte et nient ce que l'évidence montre, c'est-à-dire que les Zodiaques égyptiens témoignent 75.000 années d'observations consécutives ! Les Égyptiens disaient que, depuis 400.000 ans, ils habitaient l'Égypte ! On a traité de fable ce dire. La mode d'il y a une cinquantaine d'années, qui consistait à n'admettre que ce que des savants officiels avaient proclamé, et à rejeter les traditions, même lorsque celles-ci concordaient avec les découvertes, avait conduit la science du préhistorique dans une route fausse. Il en était sorti des déductions qui, brodées par l'imagination, étaient de véritables contes de fées.

Cependant, de nos jours, on cherche à réagir, et Burmester et Draper viennent d'oser proclamer la vérité des dires égyptiens. Suivant leur exemple, nous allons essayer d'établir l'histoire de l'Atlantide d'après les traditions et les recherches modernes de ceux qui ont cru en Platon et n'ont point dédaigné ses récits.

Il ressort de l'ensemble des traditions antiques que plusieurs continents ont disparu de la face du monde, avant même que l'Europe, l'Asie que nous connaissons, l'Afrique, soient nées des eaux.

Il aurait primitivement existé un vaste continent au pôle Nord, le continent hyperboréen. À cette époque, le pôle Nord n'était point couvert de glaces et jouissait d'une température tropicale. La région glaciaire occupait au contraire la partie actuellement tropicale. Une contracture de la terre en aurait modifié l'aspect, en renversant les pôles. Ce renversement aurait occasionné un grand déluge. Des hommes primitifs, des géants, auraient habité avant ce cataclysme le continent hyperboréen.

Ces dires de l'a tradition sont confirmés par la découverte au Groenland et au Spitzberg, restes actuels de ce continent hyperboréen, d'une faune et d'une flore tropicales. Des mammouths y ont été retrouvés, et d'autres progéniteurs dont l'habitat actuel est dans les Indes et dans l'Afrique. La science n'a point encore retrouvé là des ossements d'hommes hyperboréens. Ce continent se serait effondré au début du tertiaire.

Au pôle sud, il y aurait eu un autre continent, appelé Lémurie. Ce continent, le deuxième des Traditions, aurait été immense. Il aurait occupé l'espace compris entre l'Amérique du Sud, l'Afrique actuelle et l'Himalaya et aurait essaimé des continents secondaires entre l'Afrique et l'Amérique dans la région Atlantique. Madagascar, l'Australie, les îles océaniennes, Java, Sumatra, Bornéo, seraient les restes de ce fameux continent. II était habité par une race noire, aux traits grossiers, au visage bestial, dont les types Australiens actuels et certains, types Africains sont les descendants. Les Idoles des îles de Pâques et certaines constructions massives que l'on rencontre dans les îles d'Océanie sont les restes de cette civilisation lémurienne. La géologie est d'ailleurs d'accord avec la Tradition. Madagascar ne peut géologiquement en effet se rattacher à l'Afrique, puis la présence dans cette île du Diornix, oiseau monstrueux ne pouvant voler et appartenant aux terres australiennes démontre assez qu'il y a eu, à un moment donné, un vaste continent occupant l'Océan Indien, où des formes ont évolué du reptile à l'oiseau et du reptile au mammifère par la classe des marsupiaux. Madagascar se rattache donc à l'Océanie par la flore, par la faune, par le terrain. La Lémurie s'effondra dans les eaux, ne laissant comme vestige que quelques îles et l'Australie, pendant que se développait dans

l'Océan Atlantique, le troisième continent ou Atlantide. L'effondrement de la Lémurie a sans doute été dû aussi au renversement des pôles. En effet, le pôle Sud, où subsistaient les restes d'un continent primitif recouvert de glaces, était fort surélevé, tandis que le pôle Nord était occupé par une vaste mer recouvrant le continent hyperboréen englouti et la partie Nord de l'Amérique actuelle, de l'Europe et de l'Asie. Le pôle Nord s'éleva brusquement de 23 degrés, donnant naissance aux terres boréennes, d'où partirent les hommes blancs. Tandis que le pôle Sud s'abaissait de 23 degrés. Un déluge fut la conséquence de ce phénomène physique et la Lémurie fut engloutie par la masse des eaux provenant du Nord.

Bref, l'Atlantide survécut à ce déluge, en partie du moins. Les Traditions concernant ce troisième continent sont nombreuses et plus précises. Cela tient à ce que la disparition de Poséidonis est relativement récente et se place au seuil des époques historiques. En effet, les Égyptiens, les Indous, les livres Mayas, sont d'accord pour localiser la disparition totale de l'Atlantide en l'an 9564 avant J-C. Puis beaucoup de peuples de l'antiquité se prétendaient issus de ces fameux Atlantes et donnaient comme preuves la teinte rougeâtre de leur visage. Témoins les Égyptiens, qui s'appelaient les hommes rouges. Somme toute, la tradition de tous les pays relate un continent appelé Atlantide et situé à la place de l'Océan Atlantique et la présence sur ce continent de deux races, l'une rouge brun, l'autre olive ou brun cuivre.

Donc, bien avant la découverte de l'Amérique, et aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire de l'antiquité, l'on trouve l'assurance qu'il existait ou qu'il avait existé une race d'hommes rouges. Cette race rouge n'était point celle : que Colomb révéla, car s'il y avait eu des relations dans l'Antiquité entre l'Amérique, et l'Europe pour amener la connaissance de ce fait, ces relations auraient été suivies, entretenues et la découverte de Colomb n'aurait point été nécessaire. Puis, il est à remarquer que toutes ces traditions convergent pour affirmer que la race rouge avait disparu dans le déluge avec le continent qui était son berceau et qu'elle ne subsistait plus qu'à l'état d'îlots au milieu des peuples noirs et blancs. Cette race rouge avait été la race des maîtres, la race des

dieux et voilà pourquoi pendant longtemps, en Égypte, dans les Indes, en Chaldée, les rois, les empereurs, étaient choisis parmi les descendants de ces hommes rouges, de ces fils du soleil, qui avaient donné au monde la science. Et voilà pourquoi aussi, plus tard, lorsqu'il n'y eu plus de dynasties rouges, celles-ci s'étant éteintes par suite de croisements et surtout d'épuisement, les rois, les empereurs prirent comme couleur la pourpre, emblème rappelant qu'ils tenaient leur pouvoir des Rouges, fils du soleil et des Dieux.

Les bas-reliefs égyptiens racontent qu'il y avait ici-bas quatre races d'hommes : les rouges, les jaunes, les noirs et les blancs. Ils s'appelaient eux-mêmes les Rouges. Dans les Indes, les fameux Rutas, qui passent pour avoir civilisé le monde, sont également représentés comme des hommes rouges. Les Étrusques, les Ibères, les Basques revendiquaient aussi cette couleur et en Chaldée, en Arabie, diverses peuplades se prétendaient issues des fils d'Ad, l'homme rouge. Adam veut d'ailleurs dire : homme rouge, ce qui a donné lieu à cette comique interprétation d'un de nos savants modernes : que le premier couple devait avoir les cheveux roux ! Les Arabes se disent aussi issus des fils d'Ad, la grande race antédiluvienne, la race des géants aux constructions monstrueuses ! Bref, cette croyance générale de l'Antiquité en l'existence d'une race rouge, engloutie, et ne subsistant plus qu'à l'état d'ilots, repose sur une base certaine, une assise de faits qui ne peut être aucunement le résultat de relations avec l'Amérique. Que les Anciens aient connu l'Amérique, c'est fort possible, car le détroit de Behring a été un pont naturel dont les émigrations mongoles et boréennes ont su profiter, mais pour eux l'Amérique n'était qu'un prolongement de l'Asie, où subsistaient des peuplades rouges échappées au déluge. Donc, il est un fait certain d'après les traditions, c'est que l'Atlantide était peuplée d'hommes rouges grands et forts, et les Égyptiens passaient pour être les descendants des Atlantes, ainsi que les Étrusques et certains groupes indous. Plus tard, après le schisme d'Irschou, certaines peuplades se revendiquèrent la qualité de descendants des Rouges, mais ce n'était là qu'un symbole qui exprimait que ces peuples étaient restés orthodoxes, fidèles aux vieilles traditions de Ram, le continuateur de la religion des Rouges. Alors, fils

des Rouges devint le synonyme d'Orthodoxe, l'emblème du respect envers le vieux culte scientifique des Atlantes, tandis que les sectateurs d'Irschou prônaient le naturalisme et, afin de jeter la confusion, prenaient le rouge comme symbole, la couleur ponceau d'où est sorti le mot phénicien.

Ainsi l'Antiquité a admis une race rouge et, pour elle, cette race habitait l'Atlantide. Cette race était civilisée, guerrière et savante, et les Anciens la reconnaissaient comme ayant enfanté la science des astres et les lois gouvernant les hommes. La fameuse Table d'Émeraude, qui a servi de type à toutes les morales des peuples antiques, provenait d'Atlantide, disait-on, et avait été sauvée du déluge. D'autre part, cette race rouge avait des caractéristiques physiques qui tranchaient avec celles des autres peuples. La forme de son crâne était particulière. Aussi les monuments égyptiens, chaldéens et indous, lorsqu'ils représentaient un homme de la race rouge, l'exprimaient suivant un type très particulier, qui ne pouvait se confondre avec les types des races alors existantes. Et voilà l'origine de cette coutume, chez les Égyptiens et autres peuples de l'Antiquité, de déformer le crâne des enfants, afin que ceux-ci ressemblassent aux hommes rouges, à la race noble des antédiluviens, et de se peindre en rouge la peau. Ce souci d'avoir un crâne allongé se retrouve en Bretagne, en Italie, en Espagne, chez tous les peuples enfin qui ont connu des descendants de la grande race rouge, réputée pour sa science et son intelligence.

Si les monuments de l'antiquité décrètent et représentent un type rouge atlante nettement défini, les traditions sont toutes d'accord pour affirmer l'existence d'un continent disparu, du nom d'Atlantide. Les prêtres égyptiens racontaient son histoire et l'enseignaient.

— Ce continent, disaient-ils, était au-delà des colonnes d'Hercule et était plus vaste que l'Asie, l'Europe et la Lybie réunies.

Les Mages du pays de Khaldou tenaient des discours analogues et les brahmes révélaient que le continent d'où les Rutas avaient émigré avait disparu englouti par un déluge.

Homère, Hérodote, Théopompe, Didore de Sicile, Plutarque, Pline, Denys de Mitylène, Pomponius Mela, Marcellus, Proclus parlent du mystérieux continent.

Platon lui consacre dans le *Timée* et surtout dans le *Critias* un long récit. Il en fait l'histoire, raconte les mœurs de la race atlante et comment, lorsqu'elle eut déchu, les dieux la détruisirent et firent disparaître sous les eaux l'île merveilleuse de Poséidonis.

Dans la Bible, Isaïe et Ézéchiel parlent du peuple atlante, qu'ils nomment le peuple puissant des îles de la mer. D'autre part, la légende d'Adam et d'Ève symbolise singulièrement l'histoire de l'Atlantide telle qu'on la connait. Cette allégorie renferme sûrement une histoire synthétique de l'Atlantide, et montre comment ce grand peuple, ayant atteint l'âge d'or, a détruit lui-même son propre bonheur en écoutant la voix de l'orgueil, de l'égoïsme, de la cupidité, en mangeant la pomme maudite de l'arbre du mal et du bien qui symbolise la science ou mieux la magie. Abel est le symbole de la magie blanche. Caïn accable Abel, comme dans l'histoire atlante les magiciens noirs ont accablé les magiciens blancs, ruinant par le crime la prospérité de l'Atlantide. Et Seth devient le nouvel ordre social. La Magie blanche contaminée est forcée de fuir en Égypte, dans les Indes, mais sachant lutter, prospérer envers et contre tout et porter la parole d'Adam, l'homme rouge, à travers les siècles.

Les traditions galloises au sujet de l'Atlantide sont rapportées par Timagènes. Trois races, disent-elles, ont occupé le pays de Galles et l'Armorique : 1° la population indigène ; 2° les envahisseurs Atlantes ; 3° les Gaulois Aryens. De plus ces traditions mentionnent trois grandes catastrophes qui auraient effondré à trois reprises différentes un immense continent, dont le pays de Galles était une extrémité. Et encore les vieux Gallois racontent, en montrant l'Océan Atlantique, que jadis, d'après les traditions, les forêts s'étendaient très loin dans la mer et couvraient un espace immense.

Enfin, avant de quitter les traditions de l'ancien continent, notons encore cette parole des prêtres égyptiens que rapporte Hérodote : que depuis 7340 ans, aucun dieu n'était apparu en Égypte ni sur aucun point connu du monde.

Or, comme les dieux étaient le nom de respect que l'on donnait aux Atlantes, cela prouve que la race rouge, à cette époque était presque disparue et que les survivants du déluge, les fils des dieux, s'étaient fortement mêlés aux filles des hommes. L'Amérique nous offre toute une série de traditions qui concordent étrangement avec celles d'Europe, d'Asie et d'Afrique.

Les races rouges d'Amérique (car il est à remarquer que sur ce continent des races multiples vécurent, des races blanches, des races jaunes, des races noires) font toutes remonter leurs traditions à un pays disparu qu'ils appellent Atlan ou Atzlan. Les Toltèques du Mexique, les Incas du Pérou, affirment hautement, ce fait et prétendent être les descendants des fils d'Atlan. Les Dakotas de l'Amérique du Nord racontent qu'ils viennent d'une île engloutie située au soleil levant et d'où ils se sont échappés au moment du cataclysme sur des esquifs étranges. La divinité mexicaine Quetzalcóatl était venue, d'après la tradition, d'une contrée d'Orient très éloignée et disparue. Zamma, le fondateur de la civilisation du Yucatan, s'était donné une origine analogue. Puis il est curieux de constater que l'histoire du déluge qui, d'après les traditions, marque la fin du continent atlante, se retrouve chez toutes les peuplades indiennes. Coxcox ou Tepzi, ressemble singulièrement à notre légendaire Noé. Comme lui, il est un homme bon que protège le ciel. Comme lui, il est averti du déluge et construit une arche où il enferme avec sa famille, les animaux domestiques ! comme lui, il erre à la surface des eaux et envoie un oiseau, qui dans ce conte est un vautour, pour voir si les montagnes émergent des eaux. Et, comme dans le récit biblique, l'oiseau ne revient pas. Puis l'on aborde au sommet d'une montagne... Bref c'est la légende biblique dans toute sa noble simplicité ; ce morceau est tiré du livre sacré appelé *Codex Vaticanus*. On retrouve la même légende chez les Aztèques, les Mitztèques, les Zapotèques, les Tlascaltèques, les Mechoacaneses, les Toltèques, les Chibehas de Bogota, les Indiens des Grands Lacs, les Iroquois. Partout l'arche de Noé ! Partout le déluge ! Partout le pays d'Atlan ou d'Atzlan englouti, la merveilleuse île de l'Est, comme l'appelaient les Sioux. Et ; en souvenir de ce déluge, tous ces Indiens célébraient des fêtes durant le mois Izcalli. Voici enfin, concernant

l'Atlantide, un extrait du fameux livre sacré Maya, écrit il y a 3.400 ans et que conserve le British Muséum.

En l'an 6 du Kan, le II mulac, dans le mois zac, de terribles tremblements de terre se produisirent et continuèrent sans interruption jusqu'au 13 chuen. La contrée des collines d'Argile et le pays de Mu furent sacrifiés. Après avoir été ébranlés à deux reprises, ils disparurent subitement pendant la nuit. Le sol était continuellement soulevé par des forces volcaniques qui le faisaient s'élever et s'abaisser en maints endroits. À la fin, il céda. Les contrées furent alors séparées, puis dispersées. Elles s'enfoncèrent entraînant 64.000.000 d'habitants. Ceci se passait 8060 ans avant la composition de ce livre. (*Traduction le Plongeon*).

Or il est à remarquer que cette date de l'effondrement de l'Atlantique coïncide exactement avec celle donnée par les prêtres Égyptiens. En effet, on remarque ceci :

Égypte	Maya
9.564 + 1.900 = 11.464	8.060 + 3.400 = 11.460

Cette similitude de date concernant un même évènement permet d'affirmer historiquement à cette époque un cataclysme entraînant la disparition d'un pays. Cela ne peut être en effet un produit du hasard.

Toutes les traditions de l'antiquité sont donc d'accord pour affirmer :

1° — L'existence d'une race rouge appelée race atlante et engloutie dans un déluge à cause de ses crimes.

2° — L'existence d'un continent appelé l'Atlantide et englouti par un déluge. Ce continent était situé au delà des colonnes d'Hercule pour l'ancien continent, au soleil levant pour le nouveau monde, c'est-à-dire à la place de l'Océan Atlantique.

3° — L'existence d'un déluge, ou d'un cataclysme provoquant la disparition totale d'une contrée peuplée par la race rouge.

4° L'existence en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique de débris de cette race rouge engloutie. Ces survivants du déluge ont été les maîtres des autres hommes et ont fondé la civilisation antique, et ses religions.

Abordons maintenant la discussion scientifique de ces traditions et examinons les preuves que nous apporte, à leur appui, la science moderne.

CHAPITRE II

LES PREUVES SCIENTIFIQUES

Le récit de Platon a été de tout temps le sujet de nombreuses discussions. Au moyen-âge, la question de l'Atlantide a été soulevée, et de nombreux moines ont mis en doute l'existence de l'Atlantide, se basant sur le fait que Moïse n'en parlait pas dans la Bible, qu'ils n'avaient pas su traduire. Or, la Bible étant considérée comme l'histoire véritable du monde primitif, on rejeta le récit de Platon, comme étant un récit profane et païen. Seuls les adeptes aux initiations gnostiques et égyptiennes admettaient l'existence du continent disparu, mais gardaient cette tradition pour eux. La question de l'Atlantide constitua le motif qui poussa Colomb à partir dans l'inconnu. Au fond, son but était d'éclaircir ce problème. Ses calculs lui avaient appris que la terre était ronde. Il pensait avec raison qu'en allant droit devant lui à travers cet océan Atlantique que l'on n'osait parcourir, si l'Atlantide existait encore, il le verrait bien. Car, depuis le déluge qui avait occasionné l'engloutissement de Poséidonis, aucun marin n'avait osé s'aventurer sur l'Océan Atlantique. Les navigateurs de l'antiquité racontaient que l'on était arrêté, les uns par une barrière de flammes, un Khéroub à l'épée flamboyante, les autres par un immense banc de vase, recouvert par une végétation luxuriante qu'il était impossible de franchir. Beaucoup affirmaient aussi qu'il y avait là un abîme qui conduisait à l'Enfer. La vérité était, sans doute, qu'à la suite de l'engloutissement de Poséidonis, il s'était élevé à sa place, dans la mer, des bancs de pierres ponces, des amas de, débris volcaniques, ainsi qu'on a pu l'observer à propos du Krakatoa. Cette barrière avait forcé les hardis navigateurs de l'antiquité à rebrousser chemin, et l'on avait pris l'habitude de considérer l'Atlantique comme fermé à toute possibilité de navigation. Puis l'horreur qu'avait causée le cataclysme, les dangers éprouvés par les survivants du déluge avaient aussi été la cause d'une interdiction des prêtres antiques de

s'aventurer dans les parages du continent disparu. Donc la route de l'Atlantique avait été abandonnée depuis la catastrophe de Poséidonis et Colomb ne voulut l'explorer à nouveau qu'à la suite d'un récit mystérieux d'un moine. Irlandais qui prétendait être parti avec des navigateurs normands à travers l'Atlantique et avoir abordé à mie terre immense peuplée d'hommes rouges. Colomb crut que cette terre était un débris de l'Atlantide et voulut s'en rendre compte. Et ce fut ainsi qu'il découvrit l'Amérique, sans encombres, ne se heurtant point à cette mystérieuse barrière dont parlaient les navigateurs antiques et que le temps et la mer avaient peu à peu dissoute. Beaucoup crurent que l'Amérique n'était autre que l'Atlantide. Elle était en effet peuplée d'hommes rouges. Le philosophe Bacon se rangea à cet avis. Mais Rome intervint. Cette découverte d'un continent nouveau dérangeait son dogmatisme — qu'allait devenir alors la légende d'Adam et d'Ève, et le paradis terrestre localisé en Asie ? Mais des prêtres démontrèrent avec raison que l'Amérique ne pouvait être l'Atlantide, car le continent nouveau était connu depuis bien longtemps. On y avait abordé par la route des Indes et jusqu'alors on l'avait considéré comme des terres inexplorées appartenant à l'Asie. Les enfants d'Adam, partis d'Asie, avaient essaimé sur le continent américain comme ils avaient essaimé en Europe, en Afrique. D'ailleurs les Dominicains citèrent à l'appui de ces dires la similitude des rites religieux, des mœurs, des usages qui existaient entre l'ancien et le nouveau continent. Les Indiens connaissaient la Croix et l'adoraient, ils connaissaient la communion, donc ils tenaient ces révélations divines d'Adam ou ils les tenaient du diable. Cette dernière supposition rencontra des croyants. Ce fut le motif de beaucoup de massacres d'Indiens ordonnés par des évêques fanatiques d'Espagne et du Portugal. Ainsi Rome parvint à rattacher l'Amérique à son histoire sacrée et les Peaux Rouges, aux Fils d'Adam. La question de l'Atlantide fut abandonnée et le récit de Platon ne rencontra plus que des incrédules. Elle ne fut étudiée à nouveau qu'au XVIIe siècle. Des géologues et des naturalistes reprirent la discussion de l'existence de l'Atlantide, frappés par les observations qu'ils avaient faites de la modification physique des terrains et aussi pour chercher

une explication des similitudes existant entre les races animales et les flores du nouveau et de l'ancien continent. On ne voyait pas, en effet, comment certaines espèces animales avaient pu traverser à la nage l'Océan Atlantique. Il avait dû y avoir un pont naturel, un continent intermédiaire. Mais les philosophes intervinrent. Th. Martin et Humboldt traitèrent l'Atlantide de mythe. Buffon, Tournefort, Oviedo, Mac Culloch, Paw, Bory de Saint Vincent, Gaffarel, prouvèrent par contre que l'Atlantide avait existé et la plaçaient dans l'Océan Atlantique. Enfin, les théories de Lamarck et de Darwin vinrent renforcer la discussion. Le monogénisme et le polygénisme l'activèrent, puis les découvertes paléontologiques et anthropologiques affirmèrent la nécessité de continents intermédiaires permettant l'évolution de certains progéniteurs de nos espèces actuelles passées en instance d'évolution d'Amérique en Europe. Sous la Révolution, l'astronome Bailly, maire de Paris, affirmait dans un ouvrage l'existence de l'Atlantide, mais plaçait ce continent au Groenland, au Spitzberg, à la Nouvelle Zemble. Le continent dont il parle n'est point l'Atlantide, c'est le continent hyperboréen. L'Atlantide de Bailly n'est donc que le continent hyperboréen des traditions : Rudbek place l'Atlantide en Scandinavie. Nous verrons que la Scandinavie a appartenu à l'Atlantide mais n'a jamais constitué à elle seule ce continent. Son Atlantide serait plutôt le continent boréen, berceau de la race blanche et qui, en effet, d'après la tradition, était situé en Scandinavie, vers le cap Nord. Buache place l'Atlantide entre le Cap de Bonne Espérance et le Brésil. Qu'il y eût là un prolongement de l'Atlantide, c'est fort possible, mais il est plus certain que le continent auquel il fait allusion n'est autre que la Lémurie des traditions. Puis des historiens aimant la fantaisie, comme Latreille, Ont vu l'Atlantide dans la Perse ! Pourquoi la Perse ? Aucune tradition antique ne lui donne cet habitat et cependant, sur le lieu de l'Atlantide, ces traditions convergent et donnent une hypothèse cent fois plus simple. Mais voilà, elle est trop simple. Par ailleurs un cataclysme, un déluge semblent à beaucoup un conte de fées. Quant à de Baer, il voit dans le récit de Platon le symbole des douze tribus juives. L'écroulement de l'Atlantide est renfermé dans l'allégorie de l'engloutissement de Gomorrhe

et de Sodome. Que Gomorrhe et Sodome se rattachent à un fait historique corollaire de l'histoire atlante, c'est fort possible, mais, voir là dedans l'Atlantide de Platon, c'est une pure fantaisie, Gomorrhe et Sodome étaient des colonies atlantes. Ces deux villes étaient situées sur l'emplacement actuel de la Mer Morte. Lorsque le dernier déluge eut lieu, il en résulta par toute la terre des tremblements formidables. Un peu partout des volcans tonnèrent et crachèrent du feu. Sodome et Gomorrhe furent englouties dans une crevasse d'où jaillit un volcan qui disparut à son tour laissant à sa place la Mer Morte que nous connaissons et qui n'est qu'un lac d'asphalte. Le bitume de ses eaux révèle assez son origine volcanique.

Un historien moderne, M. Berlioux, place l'Atlantide dans la région de l'Atlas et identifie les Atlantes et les Lebons, que l'histoire égyptienne montre comme de hardis marins, ayant cherché à dominer le bassin méditerranéen et à arracher aux Phéniciens et aux Égyptiens leurs colonies. Il voit dans la fête athénienne célébrant la victoire des Hellènes sur les Atlantes un épisode de la lutte des Lebons et des Grecs. C'est une grave erreur. Que la région de l'Atlas ait été une presqu'île du continent Atlantide, nous le montrerons plus loin. Identifier cette région avec le continent de Platon, c'est une hypothèse sans valeur. La région de l'Atlas a sans doute été, il y a 800.000 ans, une vaste île, car le Sahara était alors une mer. Cette île était une colonie peuplée d'Atlantes. Mais les Lebons ne sont point ces Atlantes, ils n'en sont aucunement les fils. Les Atlantes étaient rouges, les Lebons sont représentés avec un teint blanc, des yeux bleus, des cheveux blonds. Les Lebons sont des boréens et non des rouges. Ils ont en effet lutté contre les Égyptiens, mais la victoire des Hellènes, que rapporte la tradition, ne les concerne point. Cette victoire eut lieu 9.000 ans avant J. C. Or, les Lebons n'ont occupé l'Afrique que vers 5 ou 4.000 ans avant J. C. Donc les Lebons ne peuvent point être assimilés aux Atlantes et l'hypothèse de M. Berlioux ne repose sur rien.

Le récit de Platon si simple et si précis, a servi de base aux recherches de nos géologues et anthropologistes contemporains ; ceux-ci ont reconnu que ce récit était basé sur des faits réels et n'était nullement un mythe. C'était

l'hypothèse la plus logique et la moins imaginative. Les recherches furent donc en conséquence effectuées dans l'Océan Atlantique. L'Angleterre envoya le *Challenger*, l'*Hydra* et le *Proserpine* opérer des sondages. Les États-Unis suivirent cet exemple et le Dauphin, le *Gettysburg* en compagnie de la canonnière allemande *La Gazette* explorèrent les bas fonds de l'Atlantique à l'endroit indiqué par Platon. Il résulta de ces différents sondages l'affirmation qu'il y avait au fond de l'Océan une vaste île engloutie avec des vallées, des montagnes, des plateaux. Cette île mesurait 3.000 de long sur 100 milles de large. Une immense chaîne de montagnes la traversait et s'y épanouissait, allant dans la direction Sud-Ouest depuis le 50e Nord jusqu'aux côtes de l'Amérique méridionale. Un rameau de cette chaîne prenait une direction S. E. vers l'Afrique et bifurquait vers le sud jusqu'à Tristan d'Acunha ; cette chaîne était haute de 9.000 pieds et il a été prouvé à ce moment que les îles Açores : Saint Paul, Ascension, Tristan d'Acunha n'étaient que les pics de cette immense montagne engloutie. Donc il y a bien au fond de l'Océan un continent effondré dont les sommets des montagnes émergent seuls à l'heure actuelle et constituent des îles. Puis les sondages révélèrent encore que cette île immense était couverte de débris volcaniques provenant d'éruptions gigantesques. Or Platon, comme les livres mayas, raconte que l'engloutissement de l'Atlantide a été précédé d'éruptions volcaniques. Ces faits matériels constituent une preuve tangible de la vérité de la tradition.

L'anthropologie fournit à son tour des témoignages nombreux, en faveur du récit de Platon. La loi de l'évolution suppose pour se développer l'existence de progéniteurs. Nos races actuelles ont donc eu, d'après ce principe, des ancêtres moins évolués et présentant des caractères très nets d'infériorité physique. Ainsi notre cheval est le descendant évolué du protohippus et l'évolution porte sur le pied qui peu à peu s'est modifié et a perdu les doigts primitifs et inutiles pour la course, ne laissant subsister qu'un seul doigt dont l'ongle est devenu sabot. Il est à remarquer que l'on n'a point trouvé en Europe, en Asie, en Afrique, un grand nombre de progéniteurs de nos espèces actuelles, tandis qu'on les retrouvait dans les terres américaines à l'état fossile,

quoique, chose étonnante, les produits de ces progéniteurs n'existassent point en Amérique lors, de sa découverte ! Ainsi le progéniteur du cheval, le protohippus, est un fossile américain. On ne l'a rencontré ni en Europe, ni en Afrique. Une de ses formes plus évoluées a sans doute été trouvée dans la région du Tibet, mais l'habitat réel du protohippus a bien été l'Amérique. Or le cheval, qui en descend, n'existait point en Amérique lors de sa découverte et on ne l'y a point retrouvé à l'état fossile, tandis que le cheval pullulait en Europe, en Afrique, en Asie. Il faut donc bien que le cheval ait émigré à une époque éloignée d'Amérique en Europe. Cette émigration n'a pu se faire, à la nage. Il a fallu nécessairement qu'un continent intermédiaire existât, où les formes protohippiennes en instance d'évolution vécurent et se rendirent par ce pont naturel en Europe et en Afrique. Mais, dira-t-on, comment expliquer que le protohippus ne s'est point évolué également sur les terres américaines ? Cela tient à ce que les terrains où l'en a rencontré des fossiles du protohippus appartenaient à l'Atlantide et ont été à plusieurs reprises submergés. Les chevaux ont reculé devant l'eau envahissante et, par le moyen de l'Atlantide, Ont gagné les terres nouvelles qui sortaient de l'Océan ; puis, lorsque l'Amérique est à son tour ressortie des eaux, ils ne sont point retournés en arrière, pour la bonne raison que l'Atlantide n'existait plus à ce moment, ou du moins ne subsistait plus qu'à l'état d'île. Et voilà comment l'Amérique a été le berceau du cheval, de l'éléphant, du chameau, du rhinocéros, de l'élan irlandais, du bœuf musqué, du bison, du cerf, du lion. Toutes ces espèces se rencontrent à l'état fossile dans les terres américaines appartenant à l'Atlantide et ont émigré peu à peu en Europe, en Afrique, en Asie par ce continent intermédiaire. L'anthropologie admet donc nécessairement l'Atlantide, pour expliquer ces émigrations d'animaux originaires d'Amérique et qui n'y subsistaient plus lors de sa découverte. Ce qui est vrai pour la faune l'est également pour la flore. Des plantes ont émigré d'Amérique en Europe. Enfin se pose la fameuse question du bananier. Le bananier n'est qu'un plantain évolué par la culture. Il ne se reproduit que par des boutures et se transporte très difficilement. Il faut tous les soins qu'apporte dans ses expériences notre

science moderne pour effectuer un transport de plants de bananier. Or le bananier se trouve en Afrique et en Amérique ! Il a fallu nécessairement que ce produit d'une civilisation fût apporté d'un pays dans un autre et, comme il ne peut se transporter, il a fallu qu'un continent intermédiaire lui permît d'émigrer peu à peu par des boutures successives. Ou il a émigré naturellement par boutures, ou il a été transporté par des hommes jouissant d'une civilisation avancée, et cela à une époque très reculé, car le bananier est connu depuis très longtemps. Ces hommes ne peuvent être ni les peuples de l'antiquité que nous connaissons, ni les Peaux-Rouges, car ni les uns ni les autres n'avaient les moyens d'effectuer un transport aussi délicat.

La malacologie montre aussi qu'il existe dans le pays des Basques une flore locale qui ne ressemble en rien à celle d'Europe et semble avoir été importée d'Amérique. L'Helix quimperiana et l'Helix constricta sont des produits de la flore Américaine et, chose curieuse, l'Helix quimperiana ne se rencontre en France qu'au pays des Basques et aux environs de Quimper, deux terres que la tradition considère comme ayant appartenu à l'Atlantide.

L'entomologie présente des résultats identiques. Bref au point de vue scientifique naturaliste, l'existence de l'Atlantide peut seule expliquer comment la faune et la flore fossile d'Amérique a pu se transporter en Europe et y arriver dans un degré d'évolution qu'elles n'ont point connu en Amérique. L'Atlantide a été la terre intermédiaire, où des formes primitives américaines ont évolué avant de s'adapter en Europe. Elle est donc, à tous les points de vue, un continent de transition.

L'ethnologie est non moins significative que l'anthropologie. Elle montre en effet que des similitudes nombreuses existent entre certaines races des deux continents, et cela aux points de vue anatomique, sociologique, ethnographique, mœurs et usages.

L'Amérique était peuplée, lors de sa découverte, par un grand nombre de races. Il y avait la race rouge, représentée principalement par les Péruviens, les Mexicains, les Mayas et autres peuplades peaux rouges ; la race blanche, représentée par les tribus du Menomissec, du Dakota, du Mandan, du Zuni,

avec des cheveux blonds, des yeux bleus ; la race noire, avec les indigènes du Kansas et de la Californie ; enfin la race jaune, avec certaines tribus du Nord et de l'Hudson. Mais à part la race rouge, qui était la plus nombreuse et qui s'était conservée pure, les autres races étaient plus ou moins mêlées à du sang rouge. D'où une diversité de types, un extraordinaire mélange de noir, de blanc, de jaune, de rouge, qui longtemps a intrigué les éthologistes. Certains, ont vu dans l'Amérique le berceau de toutes les races et ont expliqué ainsi cette diversité de couleurs. Mais la vérité est plus simple. La race rouge a d'abord exclusivement dominé en Amérique. Elle, est le produit de ce sol. Des émigrations des noirs polynésiens ont créé ensuite un type rouge-noir par croisement. Ces émigrations ont eu lieu dès la plus haute antiquité et, de tous temps, les naturels des archipels polynésiens ont entretenu des relations avec l'Amérique. On sait en effet la hardiesse avec laquelle ils n'hésitaient point à franchir en mer de grandes distances sur de frêles esquifs. Il y eut ensuite des émigrations mongoles par le détroit de Behring, ce qui donna naissance à un type rouge cuivré aux yeux bridés, que l'on rencontre vers le lac Michigan. Ces émigrations de Jaunes furent nombreuses, et voilà l'origine de la découverte des inscriptions chinoises en Amérique et de statuettes représentant Bouddha assis sur une tortue d'espèce asiatique et tenant le lotus en main. Enfin il y eut des émigrations boréennes par l'Islande, le Groenland, ce qui constitua, mélangé aux rouges, des individus à yeux bleus, à cheveux châtains, à teint légèrement bronzé, tels les Dakota, les Manda. Puis peu à peu, avant Colomb, de nombreuses barques de pirates normands abordèrent en Amérique, y laissant des colonies blanches et des inscriptions runiques. Donc il y a eu en Amérique une superposition de races de couleurs différentes qui se fondirent peu à peu entre elles et donnèrent cette variété infinie de types allant du noir au blanc par le jaune, le cuivre, le rouge, l'olive, mais toujours néanmoins avec une dominante rouge. Aussi, pour prouver l'Atlantide, nous ne nous arrêterons point à établir comme certains modernes les similitudes existantes entre les jaunes d'Amérique et ceux d'Asie, entre les blancs du nouveau continent et ceux de l'ancien. Ces similitudes découlent de la loi même des origines. Puis

nous ne partageons pas l'avis des modernes, qui font venir de l'Atlantide les blancs, les noirs, les jaunes. L'Atlantide a ignoré la race blanche, née bien plus tard. Elle a civilisé sans doute les Noirs, mais cela par l'intermédiaire de ses colonies africaines. La race noire est un produit africain et non atlante. Rangeons-nous donc à l'avis de la tradition, qui donnait à l'Atlantide comme habitants une race essentiellement rouge, et admettait à ses côtés, une race jaune-cuivre, dont l'habitat était l'Asie et une race noire déchue, la race lémurienne. Et voilà pourquoi nous n'interrogerons en Amérique que les races exclusivement rouges dans les analogies qu'elles présentent avec les races de l'ancien continent qui se disent descendre des Rouges atlantes, tels les Égyptiens, les Basques, les Étrusques, les Chaldéens.

En Europe, une grande parenté existe entre les Basques, les Corses, les Guanchs. Ce sont des dolichocéphales, ayant une forme crânienne des plus caractéristiques. Or il est curieux de constater que l'on, rencontre cette dolichocéphalie chez certains naturels américains. Même crânes, même teint rougeâtre, mêmes caractères physiques. Cette race dolichocéphale, que l'on rencontre aussi en Afrique sur les têtes atlantiques, ne se rattache aucunement à la race indo-européenne. Elle forme sur notre continent un îlot à part, nettement défini au point de vue physique comme au point de vue mœurs et langages. Or cet îlot étranger à notre Europe et à ses races se rattache singulièrement aux races américaines. Elles découlent des mêmes progéniteurs physiques et sociaux. D'ailleurs, les Basques sont les premiers à reconnaître qu'au début, d'après leur tradition, ils vivaient isolés dans un pays restreint, borné de tous côtés par la mer. Ce n'est que plus tard, disent-ils, que des émigrations noires venant du Midi, puis des émigrations blanches venant du Nord envahirent, le pays qui sortait des eaux et le peuplèrent. Ils se reconnaissaient en somme complètement en dehors de toute famille européenne, un peuple à part et d'une antiquité supérieure aux noirs et aux blancs. Leurs deux idiomes l'Eskualduna et l'Euskarien, leur donnent raison. En effet, la linguistique est forcée de reconnaître que ces idiomes ne peuvent aucunement découler des langues, indoeuropéennes. Ils ne se rattachent pas

davantage aux langues africaines et asiatiques. Ils semblent cependant vaguement apparentés à la langue des Guanches, à l'Étrusque, à l'Égyptien primitif, et au Tibétain primitif. Mais cette parenté est extrêmement lâche, tandis qu'au contraire certains idiomes américains ressemblent à tel point à la langue basque que des naturels Peaux-Rouges du Canada pourraient comprendre sans difficulté un Basque. Cela ne peut être dû au hasard.

Nous venons de dire que le Basque ne semblait dans l'ancien continent n'être que vaguement apparenté à l'Égyptien primitif, au Tibétain primitif, à l'Étrusque. Cela est vrai, car il est permis de supposer que les Basques, se rattachant à cette race rouge dont les Étrusques, les Égyptiens, et les Tibétains primitifs se disaient issus, avaient dû forcément avoir les mêmes progéniteurs linguistiques. Seulement, tandis qu'au pays basque la langue restait fixe et immuable comme elle l'est restée en Amérique dans certaines tribus, elle évoluait au Tibet et surtout en Égypte, se défigurant peu à peu au contact des idiomes noirs et boréens. Seul l'Étrusque qui, à l'heure actuelle, reste encore mystérieux, semble être une forme plus évoluée que le Basque, mais moins évoluée que l'Égyptien. L'avenir démontrera peut-être que cette langue est l'intermédiaire entre le Basque et l'Égyptien.

Mais ce qui est caractéristique au point de vue de l'Atlantide, c'est cette conformité de langage de deux peuples ayant les mêmes caractères physiques et étant séparés par un Océan immense. De plus, ces deux peuples n'ont jamais été navigateurs. Il y a donc eu, à un moment donné, un pont naturel. Ce pont était l'Atlantide.

En Europe, certains types bretons à peau rouge, à nez en forme d'aigle, ressemblent aussi d'une façon étonnante, au point de vue physique, à certains types américains. Ces Bretons constituent de petits îlots, très concentrés, et jamais ne se sont mêlés aux peuples environnants, envers lesquels d'ailleurs ils affectent du mépris. Et il est curieux de constater la parenté physique de ces Bretons avec certaines peuplades italiennes descendant des Étrusques, avec certains types égyptiens et indous. Ces Bretons se rattachent donc à la race rouge et sont totalement étrangers aux Sudéens et aux Boréens.

Mais où la parenté existant entre les rouges d'Amérique et les rouges d'Europe éclate merveilleusement, c'est dans la comparaison des Égyptiens et des peuples, qui s'y rattachent (Phéniciens, Rumero, Accadiens, Étrusques) avec les Péruviens, les Mayas du Yucatan et les Mexicains, peuples représentant en Amérique la race rouge dans toute sa pureté. Même forme crânienne, mêmes usages, mêmes architectures, mêmes conceptions métaphysiques. On a la sensation très nette d'un progéniteur commun et ce progéniteur, que reconnaissent les traditions de ces peuples est, disent-elles, le pays d'Atlan, d'Atzlan, d'Atlantide, l'île mystérieuse enfouie au fond de la mer.

Au point de vue linguistique, il est curieux de constater la ressemblance existant entre l'alphabet phénicien et l'alphabet maya du Yucatan, entre le grec et le maya, le chiapanec et l'hébreu. Cette ressemblance entre le grec et le maya est, paraît-il, si grande qu'un des explorateurs des contrées américaines connaissant l'ancien grec, comprit la plupart des Mayas sans difficulté. « Le grec d'Homère en Amérique ! s'écria-t-il, mais c'est une invention du diable ! »

Qu'est-ce que le maya ? L'idiome d'un peuple rouge qui prétend descendre des Atlantes. Qu'est-ce que le grec ? Un dérivé de l'hébreu, venant de l'Égypte. Or cette Égypte prétend être fille de la race rouge et descendre des Atlantes. Sa langue est l'hébreu primitif : non point le dialecte syro-araméen que nous connaissons, mais l'idiome de Moïse, la langue de Sépher, la langue sacrée des peuples rouges échappés au déluge !

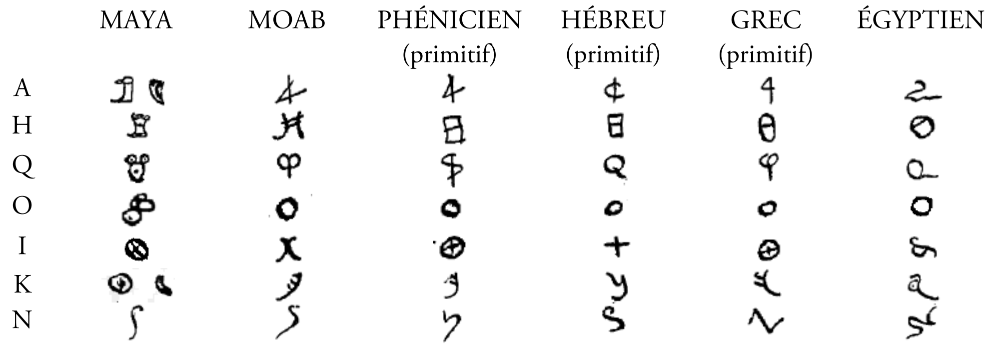
Donc le grec et le maya ont une origine commune, tous deux sont les dérivés d'une langue mère qui est la langue atlante, et l'Atlantide seule permet d'expliquer leur parenté. Un exemple :

Dieu au Mexique s'exprime par 2 mots : .... Théo et Zéo
Dieu en grec .... Thée et Zéus
Dieu en Hébreu .... Ja et Yah

Cette similitude frappante ne peut être due au hasard. Seule l'Atlantide donne la clé du mystère. Les rapports qui existent entre le chiapanec et l'Hébreu s'expliqueraient de la même manière. En un mot, l'hébreu primitif, qui était l'idiome sacré des Égyptiens, est une langue atlante, qui a été la mère,

dans l'ancien continent, du grec (mélange d'hébreu et de celte) et du zeud (mélange d'hébreu et de pali) ; et dans le nouveau, du maya et du chiapanec. On a été frappé aussi de la parenté existant entre l'alphabet maya et l'alphabet phénicien. Tous les deux sont à base phonétique et de nombreux signes concordent. Nous dirons pour expliquer cette parenté ce que nous avons dit pour faire comprendre celle qui unit le grec au maya. Le phénicien est un produit de l'Égypte Son alphabet est né dans les temples Égyptiens, car l'Égypte a été la matrice où ont été enfantées les civilisations grecques phéniciennes, chaldéennes, indoues. L'Égypte possédait quatre sortes d'écritures : 1° L'écriture épistolo-graphique ; 2° l'écriture hiéroglyphique ; 3° l'écriture hiératique ; 4° l'écriture symbolique.

Le phénicien est un dérivé de l'écriture épistolographique égyptienne, qui était alphabétique, et les Égyptiens tenaient eux-mêmes cette écriture des Atlantes. Quant aux Mayas, ils tenaient leur alphabet, disaient-ils, des Colhnas, race qui s'était éteinte 1.000 ans avant J. C. Et ces Colhnas prétendaient venir du pays d'Atlan. Donc, là encore, l'Atlantide peut seule expliquer la parenté entre l'alphabet maya et l'alphabet phénicien. Les signes mayas sont hiéroglyphes en ce sens qu'ils représentent un objet et se manifestent par une décoration embrouillée et excessive. Les signes phéniciens ne sont en somme que ces hiéroglyphes, simplifiés par l'usage et l'évolution. Leur intermédiaire est l'écriture égyptienne, plus simple que le maya mais plus ornée que le phénicien. Voici d'ailleurs quelques exemples montrant l'identité des alphabets et la nécessité d'admettre un progéniteur commun :



Donc on peut établir scientifiquement qu'une réelle parenté existe entre les langues et les alphabets des peuples rouges de l'ancien et du nouveau continent. Ces peuples ont donc eu forcément des relations sur une terre commune. D'où la nécessité de l'Atlantide.

Les mœurs et les coutumes des Péruviens et des Mexicains offrent une curieuse ressemblance avec celles des Égyptiens et des peuples qui s'y rattachent. Au point de vue religieux, au Pérou comme en Égypte, étaient pratiqués les usages et rites suivants : le baptême, la confession, l'absolution, le carême, le mariage religieux, la communion sous les deux espèces et avec des hosties qui étaient des pains marqués du sceau sacré, l'embaumement des morts, la bénédiction avec la croix, l'adoration de la croix considérée comme symbole de la vie éternelle, la pénitence, la crémation. Des deux côtés de l'océan, même croyance en un seul Dieu, en l'immortalité de l'âme, en une vierge sacrée. Même culte sidéral, même adoration d'un disque d'or représentant le Soleil, mêmes fêtes religieuses, mêmes cérémonies. Pan était aussi adoré en Amérique qu'en Grèce, et sous le même nom. On connaissait au Pérou des ordres religieux, des ordres monastiques où la mort punissait celui qui rompait ses vœux. Il y avait aussi des vestales, gardiennes du feu sacré, vierges pures qui, si elles se laissaient séduire, étaient, comme à Rome, enterrées vivantes

Les Chippewayames connaissaient l'histoire de Tantale, la légende d'Atlas, les Méduses aux cheveux de serpents, l'histoire de Deucalion ; et chez les Mexicains, Jupiter et son tonnerre étaient adorés ! Bref, on peut dire que la religion péruvienne est identique à la religion égyptienne, comme métaphysique et comme rites.

Est-ce pur hasard ?

Le calendrier, maya est semblable au calendrier chaldéen et la chronologie maya est la même. Les noms des vingt jours du mois aztèque sont identiquement ceux du Zodiaque chaldéen.

Est-ce pur hasard ?

La magie était connue des Péruviens ils la pratiquaient et admettaient, comme les Grecs, la lycanthropie. Ils se disaient, à l'égal des Égyptiens, fils du soleil et racontaient sur le déluge des histoires identiques à celles des Chaldéens. Ils avaient un Noé, qui construisit une arche. Ils brûlaient aussi leurs morts, ou bien les enterraient dans des tumuli comme les Étrusques, avec leurs armes, leurs bijoux, des vases précieux, ou encore les embaumaient. Or, le procédé d'embaumement que les Péruviens employaient était identique à celui des Égyptiens. Mêmes incisions, mêmes précautions, et les momies péruviennes comme les momies égyptiennes ont toutes dans la bouche une lame d'argent.

Est-ce pur hasard ?

Les naturels de la vallée du Mississipi pratiquaient cette curieuse coutume de la couvade, que l'en retrouve en Europe chez les Basques. Aussitôt accouchée, la femme se lève, et cède son lit au mari qui reçoit, couché, le poupon dans ses bras, les félicitations des amis ! Cet usage singulier n'est pratiqué en Europe que par les Basques. Or comment expliquer que cette coutume se retrouve ainsi localisée en Amérique ?

Est-ce pur hasard ?

Il y a une ressemblance étrange entre les noms de lieux et de personnages à Haïti et aux Canaries, au Pérou et en Égypte, au Mexique et en Grèce. Ainsi le mot Maya est un mot qui se retrouve à chaque pas en Grèce, en Égypte, dans l'Inde. Il a donné Marie, Miriame, Marianne, etc... La coiffure égyptienne appelée Calantica se retrouve sur des statues du Mexique. Elle est cependant spéciale et caractéristique. Quant aux monuments égyptiens, ils ressemblent singulièrement aux monuments péruviens. Mêmes conceptions architecturales, même esthétique, mêmes procédés de construction et, ce qui est plus bizarre, même orientation des monuments religieux et même disposition des chambres intérieures et des galeries. Les pyramides d'Égypte sont identiques à celles du Pérou. Chez les deux peuples, elles sont un gnomon et expriment le symbole du quatre dans l'un. Les Mound Builders de la vallée de l'Ohio sont des pyramides ayant des proportions analogues à celles d'Égypte. Celle de Cahokia

a 97 pieds de hauteur. Il y a aussi une grande similitude entre les ruines de Testihuacan et celles de Karnak. Les deux peuples ont construit des tumuli, des cairns, des cryptes, des aqueducs, des arches et ont employé le ciment, la brique. Les portiques de Kabah ressemblent à une construction romaine primitive. Quant aux sculptures, aux décorations murales, aux ornementations, elles sont de même étroitement parentes et certaines céramiques de Mexico seraient prises pour des céramiques égyptiennes.

Est-ce pur hasard ?

Puis, comment expliquer l'apparition du bronze en Europe sans qu'il y ait eu auparavant un âge du cuivre et un âge de l'étain ? Or un âge du cuivre a existé en Amérique vers les Grands Lacs, et c'est le seul lieu de la terre où il a existé ! Là seulement, on retrouve des instruments en cuivre pur. Partout ailleurs on ne retrouve que du bronze. Or le bronze n'a pu être trouvé avant un long usage du cuivre et de l'étain. Le bronze a donc été apporté en Europe, en Asie, en Afrique par un peuple commerçant et hardi.

Comment expliquer aussi la découverte en Amérique de pointes de flèches, de haches, et de statuettes en néphrite et en gadéite, alors que nul gisement de ces pierres n'existe en ce pays ? Et d'où viennent ces marteaux de pierre portant le signe sacré et mystérieux du Swastika indou et égyptien.

Enfin, pourquoi ce parti pris des naturels américains de se servir, comme motif d'ornementation, de l'éléphant, qui a disparu de l'Amérique à la fin du Tertiaire et qui d'ailleurs n'y a existé que comme mammouth, lequel diffère sensiblement de l'éléphant ? car les décorations péruviennes emploient l'éléphant qu'ils ne pouvaient pas connaître et non le mammouth. On trouve en effet au Pérou des pipes en forme de tête d'éléphant, des vases, des sculptures représentant cet animal et une ornementation basée sur des trompes d'éléphants entrelacées. Notez aussi qu'en Irlande il a été retrouvé des pipes à tête d'éléphant et d'autres ornées qui ressemblent singulièrement aux pipes péruviennes ! Puis pourquoi des pipes en Irlande remontant à une époque très reculée, alors que l'introduction du tabac en Europe est récente ?

Le hasard n'a pu faire si bien les choses et il serait ridicule de vouloir s'appuyer uniquement sur lui dans le but de nier les traditions. Les traditions expliquent ces similitudes par l'existence de l'Atlantide ? Pourquoi ne point les admettre ?

En effet, seule l'Atlantide permet d'établir le pourquoi de cette parenté. Elle devient le progéniteur nécessaire et tous ces faits affirment son existence.

Ainsi la science vient à l'appui de la tradition pour affirmer qu'il a dû y avoir un continent intermédiaire entre l'Amérique et l'Europe, un pont naturel qui a servi de passage à la flore, à la faune, et aux races humaines de ces deux continents. Maintenant, comment ce continent a-t-il pu s'écrouler et disparaître dans la mer, c'est que nous allons étudier.

CHAPITRE III

LES CATACLYSMES

Toutes les données convergent à nous faire admettre que quatre catastrophes ont miné peu à peu l'Atlantide et ont causé son engloutissement par les eaux. L'action volcanique a joué le principal rôle dans ces cataclysmes. Les traditions maya et égyptienne sont d'accord pour nous représenter l'Atlantide continuellement secouée de tremblements de terre et dévorée par le feu. Les sondages effectués récemment par le *Challenger* ont aussi révélé que le continent englouti dans l'Océan est encore couvert de débris volcaniques et que des cônes de volcans éteints le parsèment. Il s'est produit pour l'Atlantide en grand, ce qui s'est passé en petit à Java, avec le Krakatoa et à la Martinique avec le Mont Pelé. Sans doute, l'érosion lente de la mer a eu aussi son effet, puis le soulèvement de l'Afrique et de l'Europe refoulant les eaux a sans doute été cause également des envahissements brusques de l'Océan, des déluges en un mot qui, agissant sur les parties terreuses du continent, les ont effondrées, tel ce qui s'est passé et se passe en Bretagne, où la mer avance dans les terres, creuse et noie, tandis qu'elle recule ailleurs. Mais l'action volcanique a dû être la grande cause et le mystérieux ressort qui, en se détendant, a causé les quatre cataclysmes de la tradition. Ce sont les Indous qui ont conservé le plus de détails précis concernant ces catastrophes.

Le premier cataclysme dont nous possédons la tradition a eu lieu il y a 800.000 ans. La race atlante était alors dans toute sa splendeur, le continent de l'Atlantide était vaste et occupait presque tout l'Océan qui porte son nom. L'Amérique n'existait qu'à l'état d'îlots. Il en était de même de l'Europe, et l'Afrique n'était qu'un promontoire du continent asiatique peu développé. Au nord, il y avait des restes importants du continent hyperboréen et, au sud, la Lémurie tenait encore une large place, quoique divisée en de grandes îles. Ce premier cataclysme par son étendue a pu être déterminé par le renversement

des pôles et aurait achevé de faire écrouler les restes de ce continent, en commençant à attaquer la charpente terreuse de l'Atlantide. La masse des eaux du Nord aurait balayé l'Atlantide comme toutes les terres émergeant de l'Océan, et serait venue accabler de son poids le continent lémurien situé au Sud, l'engloutissant pour former à sa place une mer. Quelle que soit en somme l'hypothèse de ce qui a occasionné ce premier déluge, il est certain qu'il a existé et la tradition égypto-indoue se trouve confirmée par la tradition du pays de Galles. (Voir carte n° 1).

Le second cataclysme aurait eu lieu il y a 200.000 ans. L'Atlantide se trouve réduite et amoindrie. Les îles américaines se groupent et se soudent en une grande île. Les îles Britanniques s'unissent à la presqu'île de Scandinavie pour former une grande île. L'Afrique grandit, la Lémurie diminue et le continent hyperboréen disparaît. Ainsi se trouve modifiée la physionomie du monde. (Voir carte n° 2).

La cause de ce second cataclysme semble être d'origine volcanique.

Le troisième déluge eut lieu il y a 80.000 ans. Alors la terre prend un aspect tout différent. L'Atlantide se trouve réduite à deux îles, que la tradition appelle Routa est Daitya. L'Europe sort des eaux et forme une grande île, tandis que l'Afrique, s'unissant à l'Asie, détermine un vaste continent aux découpures bizarres. (Voir carte n°3). Ce troisième déluge est dû sans doute à l'action volcanique.

Enfin, le quatrième cataclysme eut lieu en l'an 9.654 avant J. C. Alors l'Atlantide n'existait plus qu'à l'état d'île : l'île de Poséidonis. Elle fut engloutie et disparut ainsi de la terre.

Quant à la cause de ce dernier cataclysme, les traditions concordent toutes pour affirmer une action volcanique très prononcée et décisive.

L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, qui alors avaient déjà presque leur physionomie actuelle, se ressentirent vivement de cette action volcanique. Il y eut partout d'effroyables tremblements de terre, des déluges locaux, des engloutissements de pays, que les traditions locales ont enregistrés un peu partout. Bref, la terre entière fut secouée au bruit de l'explosion de l'île de

Poséidonis, qui, était, comme nous allons le voir, assise sur une véritable chaudière où bouillonnaient des volcans. (Voir carte n° 4.)

CHAPITRE IV

LA GÉOGRAPHIE DE L'ATLANTIDE ET SES RACES

L'Atlantide avait un système orographique puissant. Elle était traversée par une vaste chaîne de montagnes qui, par endroits, s'épanouissaient et qui fumaient. Certaines atteignaient 9.000 pieds. Ces montagnes renfermaient de nombreux volcans. La tradition, en effet, nous raconte que de nombreuses sources d'eau chaude jaillissaient en Atlantide et qu'il y avait des monts qui fumaient. Au nord de la capitale, appelée Cerné, il y avait une très haute montagne recouverte de neiges et se terminant par trois pics en forme de trident. Cette montagne devait être sacrée ou tout au moins fameuse par le monde, car en Amérique comme en Europe on en a conservé le souvenir, et dans les deux continents on a maintes fois essayé de la représenter sur des monnaies ou des bas-reliefs : c'était la grande montagne d'Atlan, disaient les Peaux Rouges, la montagne des dieux racontent les Chaldéens, le Parnasse disaient les Grecs, ou le Trident de Neptune, car Poséidonis avait comme symbole en Grèce Neptune. Neptune et son trident étaient l'allégorie qui représentait l'Atlantide avec sa fameuse montagne aux trois pics.

Quatre grands cours d'eau sillonnaient l'Atlantide.

Le terrain était fertile et le climat très doux. Il devait être semblable à celui des Açores. Le sol volcanique se prêtait à la culture et comme on avait tous les climats, la zone tropicale au sud dans les régions basses, la zone tempérée sur les plateaux, la zone froide dans la région des neiges, on pouvait obtenir une variété infinie de productions. Toutes les cultures y étaient prospères. On n'y manquait de rien, et voilà pourquoi l'Atlantide a été représentée par les traditions comme une terre bienheureuse, un jardin merveilleux, un lieu de bonheur où le printemps était perpétuel. C'était le paradis des Peules, l'Éden des Hébreux, le jardin des Hespérides des Grecs, enfin cette terre idéale après laquelle toute l'antiquité a soupiré et qu'elle a cherché à retrouver par le

monde, et d'où les hommes avaient été chassés par leurs fautes. En un mot tous les produits de la terre se trouvaient réunis là comme flore et comme faune.

Il y avait de nombreuses villes. La capitale était Cerné, la ville aux portes d'or, la ville des fontaines. Sa population était nombreuse et très dense.

Voici, d'après les Indous, les races diverses qui peuplaient l'Atlantide. Elles se divisaient en deux troupes : le groupe rouge et le groupe jaune.

Lé groupe rouge comprenait : Les Rmoahals, les Tiavatlis, les Toltèques. Le groupe jaune : les Touraniens, les Sémites, les Akkadiens, les Mongols.

La race rmoahal était la plus ancienne : elle datait de 4 à 5 millions d'années. Les hommes de cette race étaient d'un brun acajou et très grands de 10 à 12 pieds. Ils se croisèrent avec les Lémuriens du Groenland, qui alors jouissait d'une température douce, puis s'enfuirent avec eux et émigrèrent, lors de la période glacière, vers l'Atlantide. Ils étaient peu intelligents et très brutaux. La race tlavatlis était rouge-brun, plus petite mais plus intelligente. Elle habitait les montagnes. La race toltèque était rouge-cuivre. Très intelligente et très forte, ce fut elle qui domina et gouverna. Les Toltèques avaient une haute taille : huit pieds. Ils avaient les traits réguliers. Les Égyptiens primitifs et les Incas étaient des Toltèques.

Le groupe jaune allait du jaune rouge représenté par les Touraniens, au jaune pâle que manifestait le teint des Mongols. D'ailleurs, ce groupe jaune n'apparaît que très tard et bien après le groupe rouge. Ainsi les Akkadiens n'apparaissent qu'après la catastrophe de 800.000 ans et les Mongols qu'avec celle de 200.000. Les Touraniens ont surtout habité les colonies, le Maroc, l'Espagne. Les Sémites étaient les nomades atlantes et semblent être nés dans les montagnes du Nord-Est de l'Atlantide, c'est-à-dire en Irlande et en Écosse. Les Akkadiens étaient commerçants et étaient nés sur le continent qui occupait la Méditerranée actuelle, et dont la Corse et la Sardaigne sont les restes. Quant aux Mongols, ils étaient nomades et leur berceau a été la Sibérie.

Il n'y a donc point eu en Atlantide de race blanche, comme certains modernes l'ont prétendu. Les teints pâles dont parlent les traditions étaient

représentés par le groupe jaune. Maintenant, ce groupe jaune doit-il être rattaché à l'Atlantide ? N'est-il pas plutôt la production de l'Asie se développant et dont l'Europe et le Nord de l'Afrique étaient des promontoires ? Il semble que la véritable race atlante était la race rouge. En un mot, le premier groupe. Le groupe jaune me paraît être plutôt un produit asiatique. Mais il est certain qu'à cette époque il n'y avait point de race blanche, car les Boréens ne sont apparus qu'après l'engloutissement de Poséidonis. Quant aux Noirs, ils naissaient en Afrique et se développaient. Les nègres atlantes n'étaient que des Lémuriens.

Maintenant, étudions la civilisation de ces Atlantes.

CHAPITRE V

LA CIVILISATION DES ATLANTES

Les traditions et les recherches modernes sont d'accord pour admettre que les Atlantes atteignirent une civilisation véritablement supérieure. Leurs colonies d'ailleurs en ont laissé le témoignage. L'Égypte, colonie de l'Atlantide, révèle une civilisation admirable qui, selon Renan, semble n'avoir point connu d'enfance barbare. Cela tient à ce que les Atlantes n'ont colonisé qu'en pleine maturité de civilisation. Le Pérou et le Mexique confirment aussi ce fait, car là encore d'innombrables vestiges témoignent d'un passé grandiose et civilisé. D'ailleurs, Égyptiens et Incas reconnaissaient que toute leur science venait des Atlantes. Les Égyptiens les avaient surnommés les dieux, les Incas, fils du soleil, expression identique comme symbole de respect. D'autre part, les Égyptiens racontaient que la base de leur religion était cette fameuse Table d'Émeraude, où des sages atlantes avaient condensé toute la vérité d'alors. Cette table, apportée en Égypte par Hermès, devint la Loi d'après laquelle les Chaldéens établirent leur morale et dont Moïse se servit pour dicter à son peuple le célèbre décalogue. Les Grecs eux-mêmes admirèrent la Table d'Émeraude, qu'ils appelaient table de Mercure, le Messager des Dieux (ou Atlantes) et Pythagore composa au sujet de cette table les fameux vers dorés. La morale contenue dans cette table est fort belle. On la retrouve d'ailleurs dans toutes nos religions. Elle proclamait le respect dû à un être suprême, à une cause première, universelle, omnipotente. Ce Dieu se révélait à nous par la vie et les forces supérieures qui, combinées, en sont l'âme. Ces forces étaient au nombre de quatre. Ainsi l'on retrouve là le quartenaire dans l'unité, ce principe de l'ésotérisme égyptien et indou, et que de nos jours la Kabbale a perpétué. La pyramide quartenaire par la base, une par le sommet, était le monument symbolique de cette vérité religieuse, le grand temple où l'on recevait l'initiation de la science transcendante. Mais ce Dieu invisible, omnipotent, se

manifestait d'une façon plus tangible pour les êtres terrestres par les astres. Aussi l'homme devait respecter les astres, les saluer avec admiration comme des preuves matérielles de la puissance de la cause première. Puis parmi ces astres il en était un qui symbolisait au premier chef cette puissance, car les Atlantes avaient remarqué que les rayons solaires distillaient la vie et que là où il n'y avait point un peu de soleil, il n'y avait point de vie. Aussi ils avaient adoré le soleil tout particulièrement et l'avaient proclamé le Dieu des dieux. Donc leur religion était à la fois philosophique et scientifique. Mais il est certain que ces données abstraites n'étaient l'apanage de la compréhension que de quelques uns. Le peuple se contentait d'être sabéiste. Il adorait les étoiles, le grand homme sidéral, comme la manifestation du grand moteur universel, dont on ne devait même pas essayer de pénétrer le mystère, tel de nos jours l'adoration de nos femmes pour les saints, et leur profond respect pour l'inviolable mystère de la Sainte Trinité. En somme, les Atlantes ont proclamé, bien avant nos savants modernes, la grande vérité de l'Influx solaire. Pour eux, le soleil était l'instrument vital du grand tout. Aussi le culte du soleil fut-il un des plus importants parmi ceux qui florissaient en Atlantide. On lui construisait des temples gigantesques aux salles formidables, aux plafonds soutenus par une forêt de piliers carrés et rarement circulaires. Ces temples étaient plus monstrueux encore que ceux que nous voyons en Égypte et qui sont d'une architecture analogue. Sur l'autel un grand soleil d'or resplendissait, et disposé de telle façon que chaque matin le premier rayon solaire vînt s'y mirer. Les temples incas et le culte qu'on y célébrait sont les vestiges des cérémonies religieuses atlantes. Puis sur les montagnes on disposait des cercles de monolithes. Ces grandes pierres étaient au nombre de douze. Chacune d'elles symbolisait un signe du zodiaque et leur disposition était telle que le premier rayon solaire devait frapper la pierre symbolisant le signe zodiacal, où alors il trônait. Ainsi Ils avaient en quelque sorte un calendrier sidéral indiquant la position du soleil dans sa course à travers la zone zodiacale. Comme, ici-bas, le feu est le symbole le plus pur du soleil, on avait institué le rite du feu. Il se célébrait d'une façon analogue à celui que pratiquaient les Aryens. Des prêtres

spéciaux étaient voués au soleil. Il avait aussi ses prêtresses, ayant fait vœu de chasteté, et chargées d'entretenir le feu d'une façon perpétuelle sur l'autel. Les vestales ne sont que les filles des prêtresses atlantes et l'adoration perpétuelle de notre culte catholique n'a point d'autres origines. D'ailleurs, au Pérou et au Mexique, l'on a retrouvé aussi des prêtresses sacrées chargées du culte du feu. Ainsi l'Atlantide a généré la plupart de nos rites, que l'évolution des idées, les usages, conséquences du climat, ont sans doute modifiés, transportés d'un plan sur un autre, mais non étouffés. Et il est curieux de constater que le principe des congrégations religieuses actuelles, basé sur le célibat, est d'origine atlante. Nos religieuses ne sont que les filles du soleil qui, selon l'ésotérisme, s'est incarné en Jésus, le Sauveur.

Le culte du soleil et son corollaire, le culte du feu, étaient la base de la religion. On avait institué des danses en l'honneur de l'astre-roi.

Cela consistait à mimer la marche du soleil à travers les constellations zodiacales. Des groupes de danseurs représentaient les signes et se costumaient en conséquence, qui en lion, qui en bélier, qui en écrevisse. Puis certains groupes symbolisaient le Printemps ; d'autres l'Été, d'autres l'Hiver. Ainsi, ils aimaient représenter ici-bas, en de naïves cérémonies, le grand mystère du ciel. D'ailleurs, nous retrouvons ces danses astronomiques dans les pays colonisés par les Atlantes. L'Égypte, l'Inde, la Grèce nous en ont conservé les vestiges. Les danses pittoresques de Java n'ont point d'autre origine. De même au Pérou : les Espagnols les y ont retrouvées dans toute leur splendeur. Il est intéressant de remarquer que, dans notre culte catholique, la procession du chemin de croix ressemble étrangement à ces antiques fêtes. Il y a douze stations comme il y avait douze signes. Devant chaque station l'on s'arrête, l'on chante, l'on prie, comme jadis à chaque signe l'on dansait une ronde spéciale. En somme cette procession n'est que l'ancien rite astronomique atlante, transmis aux catholiques par Ammonius Sacchas, prêtre égyptien. On ne fait que glorifier le Soleil, que symbolise Jésus, dans sa marche à travers le zodiaque : chaque station est l'expression d'un effort solaire luttant contre les ténèbres, opprimant la vie. La prière a seule remplacé la danse, car si autrefois

la danse était une marque de respect, un témoignage d'adoration, elle est devenue de nos jours, aux yeux des prêtres catholiques, quelque chose de profane. La faute en est aux danses lubriques des Phéniciens, des Grecs, des Romains. Puis l'homme, évoluant, a compris que la méditation exprime mieux l'adoration que des rondes, fussent-elles gracieuses et pittoresques. Mais le fait n'en reste pas moins, et le rite astronomique du soleil, transmis aux Égyptiens par les Atlantes, a été adapté par eux au culte de Jésus et transposé en une procession solennelle.

Les Atlantes croyaient à l'immortalité de l'âme, à la résurrection des corps, à la béatitude d'un lieu céleste. Pour eux, après la mort, la vie continuait et l'âme revêtait de nouvelles formes. Elle allait sans cesse en évoluant, franchissant des multitudes d'étapes de vie, jusqu'à ce qu'enfin, redevenue lumière subtile, forme primitive, elle réintégrât la cause première. Il est peu probable que les Atlantes, dans leur belle période, aient cru à la réincarnation ici-bas. Cette théorie est purement indoue. Ils croyaient bien à la réincarnation, mais dans d'autres mondes et dans d'autres formes que des formes charnelles. Pour eux, l'âme habitait des corps de plus en plus subtils et devenait peu à peu, à mesure de son évolution, un ange, un archange, un séraphin. La religion des Incas et celle des Égyptiens nous révèlent ce dogme, surtout celle des Incas, qui est restée plus pure que celle d'Égypte, car cette dernière a été souvent modifiée et transformée par les apports théologiques des Noirs et des Blancs. Il est probable aussi que les Atlantes révéraient la mémoire de leurs ancêtres, mais quant à l'institution d'un culte en leur faveur, cela paraît douteux, car la tradition nous apprend qu'en Égypte et que dans l'Inde, il n'avait point, avant l'arrivée du Boréen Ram, de culte des ancêtres. Ce culte serait donc plutôt une innovation des Boréens et de Ram leur législateur.

Croyant à l'immortalité de l'âme, ils embaumaient leurs morts. Leur méthode était celle des Égyptiens. Ce qui le prouve, c'est l'identité de méthode employée par les Incas et par les Égyptiens. Ces deux races sœurs, qui s'ignoraient, avaient hérité toutes les deux des pratiques des Atlantes, leurs pères.

Il y avait bien encore d'autres cultes. La lune avait ses adorateurs ; il en était de même des autres astres. Toutes les planètes étaient révérées, non point comme des êtres autoritaires, des dieux bons ou méchants, mais comme des symboles de la force divine. Car à côté de l'astronomie, l'astrologie jouait un grand rôle. Les influences bonnes ou mauvaises de certains astres avaient été analysées. On révérait Saturne comme l'expression du principe fatal ici-bas, de même que l'on révérait Vénus comme l'expression du principe amour. Pour eux, l'influx solaire, se réfractant à travers Saturne pour agir sur la Terre, prenait un caractère fatal, maléfique. Tandis, que ce même influx, réfracté par Vénus, devenait bénéfique, par la douce impulsion amoureuse qui pousse deux êtres à s'aimer. Les Atlantes révéraient donc dans les astres des forces de la nature, dont certaines étaient bonnes et utilisables. Ils les appelaient des dieux, pour exprimer simplement leur puissance ici-bas et le néant de la volonté humaine à leur égard. Comme on le voit, cette religion était purement scientifique et pratique. Il n'y avait en elle aucun mysticisme. Elle était basée sur l'observation des faits. Rien d'imaginatif ou d'exalté. Elle ignorait les conceptions nébuleuses d'un indéfinissable paradis. Seulement, comme ces peuples primitifs étaient plus impressionnables que nous, plus portés vers la musique et le chant, plus artistes et plus poètes, par suite d'une communion plus directe avec l'âme d'une nature splendide, se révélant en des paysages grandioses, par un ciel magnifique et toujours bleu, par un climat très doux, ils aimaient à chanter leurs observations, et conter la science sous la forme d'allégories. Ils adoraient les symboles, les danses, toutes les cérémonies gracieuses et pittoresques, sachant que telle vérité, enchâssée dans un rite curieux, frappait mieux la mémoire qu'un texte pénible et abstrait. Le souvenir d'une fête vit longtemps. Il n'en est point de même d'une lecture. Les moindres détails d'une cérémonie, où l'esprit a été amusé, restent aussi mieux gravés que les détails d'une étude. Pour ceux qui savaient comprendre, ces cérémonies rappelaient toute une longue suite d'observations scientifiques, des travaux innombrables de savants. Aussi, le grand tort des modernes étudiant l'antiquité a-t-il été de ne voir dans ces rites religieux que des manifestations

grossières de superstitions. Habitués au silence du cabinet, à nos méthodes abstraites, à nos minuties, de magnifiques bibliothèques, ils n'ont point compris que ces peuples artistes n'avaient pas de livres et que leurs livres étaient justement ces cérémonies religieuses. Leur enseignement était oral, et ils préféraient la causerie agréable, souple, aux livres pédants, mesquins, aux pensées claquemurées dans des phrases étroites. Puis, nos savants ne sont, point, pour la plupart, des artistes. Ils ne prisent pas le pittoresque et la beauté des choses. La sensibilité est morte en eux. Ils ne conçoivent que l'abstraction. Aussi sont-ils peu faits pour comprendre ces peuples poètes, ces peuples enfants, qui adoraient les allégories et les rites pittoresques. Voilà sans doute pourquoi l'on a tant dédaigné de nos jours la science antique et les religions du passé. On ne les a point comprises, car nous sommes les enfants d'un climat brumeux, d'une civilisation résultant d'une lutte âpre contre la nécessité. Tandis qu'eux étaient les fils d'un climat adorable, prédisposant à la rêverie. Ils ignoraient cette atroce emprise de la faim qui, de nos jours, nous force à quitter nos travaux, à négliger l'art pour un morceau de pain. La nature leur donnait tout en abondance. Ils avaient su ne point l'épuiser comme nous, qui voulons la transformer à notre gré.

Enfin, nous ne connaissons du passé que la période de décadence, en un mot, celle qui est la plus proche de nous. Nous oublions trop que tout peuple ici-bas à une enfance, une maturité, une vieillesse. Et l'idée que nous nous faisons d'un peuple mort porte trop l'empreinte de sa période de décrépitude. Nous nous plaisons plutôt à en analyser les tares, les superstitions, et cela dans un sentiment d'orgueil et de vanité intellectuelle.

C'est ce qui s'est passé pour les Atlantes : certains les ont prétendus fétichistes, d'une mentalité à peine supérieure à celle des Cafres. Mais n'a-t-on pas prétendu que les Égyptiens n'avaient adoré que les animaux ? Injure singulière pour un peuple essentiellement métaphysique ! Il y avait bien en effet, en Égypte, un culte idolâtre, mais ce culte n'a existé qu'à la période de déliquescence, où l'intelligence dégénérée, confondant les symboles, hantée de sadisme, s'est mise à divaguer.

Mais peut-être aucune religion n'a-t-elle suivi une marche plus singulière que la religion atlante. D'abord essentiellement scientifique, d'une métaphysique pure et élevée, elle a dégénéré peu à peu en un culte tout à fait sadique. Primitivement, on n'admettait dans les temples aucune image. Seuls, le disque solaire et le miroir magique trônaient sur l'autel. Puis l'image humaine vint s'y installer : ce fut le commencement de la décadence. On anthropomorphisa tous les symboles, toutes les allégories. Et la figure humaine, vint prendre la place des figures synthétiques. Puis les signes zodiacaux, les étoiles, qui à cause d'une vague ressemblance, ou d'un effet astrologique, sur une catégorie d'animaux, avaient pris le nom de chèvre, de lion, etc., furent aussi désormais figurés par les formes de ces animaux. Et ainsi s'installèrent sur les autels, au lieu des emblèmes de jadis, des images de lion, de chèvre, d'éléphant. Là d'ailleurs est l'origine de ce fameux idolâtre, que l'on s reproché aux Égyptiens. D'abord représentation symbolique, ces animaux, devinrent par la suite à leur tour des dieux ; comme si, dans notre culte catholique, le symbole du Saint-Esprit, figuré par la colombe, devenait dans la suite, perdant son sens ésotérique, l'adoration d'un esprit dégénéré. Et alors l'on adorerait les colombes comme des divinités.

Mais là où la religion atlante devint particulière dans sa déliquescence, ce fut dans l'adoration du moi. Déprimés par un matérialisme outré, devenus sceptiques, railleurs, ne comprenant plus le charme des allégories, la langue des symboles, et dégoûtés d'un culte idolâtre, les Atlantes remplacèrent la vieille religion scientifique par la religion de l'homme. Il y eut alors le culte de l'homme. On le plaça au-dessus de tout. Il devint le véritable dieu de la nature, et les Atlantes s'appelèrent fièrement les dieux. Et ce nom qu'ils s'étaient donné jette une lumière singulière sur les vieilles traditions des peuples européens lorsqu'elles parlent de dieux habitant la terre. Ces dieux n'étaient que les Atlantes et ils se faisaient adorer par les peuples sauvages, tels nous si, dans nos colonies, nous nous posions en divinités et si brusquement notre race disparaissait : alors notre souvenir se perpétuerait sous le nom de dieux !

Donc l'homme adora sa propre image. Les gens riches faisaient sculpter leur buste et, dans une chapelle, le plaçaient sur un autel. On construisit alors des temples vastes avec des multitudes de niches, pour loger les statues des habitants de la ville. On venait matin et soir s'adorer. On se brûlait des parfums, on s'encensait, on se récitait des prières, on s'implorait. Certains entretenaient même à grands frais des cortèges de prêtres chargés de célébrer leur culte et de les encenser tout le jour. Et ainsi l'on assistait dans les villes au spectacle étrange de gens passant leur temps à s'adorer. Mais dans les campagnes ce culte pour soi n'eut aucune force et là, la dégénérescence générale eut pour résultat l'adoration d'êtres fantasmagoriques créés par les imaginations. On adora les éléments qui révélaient la sorcellerie, des diables, des lutins, des esprits. On leur sacrifia l'honneur en des rites impurs. On souilla les autels du sang des enfants. Bref on institua des rites de débauche, et tout un peuple en rut se prosterna devant des boucs, des mélanges de femmes et d'animaux, des monstres. Le sabbat, les messes noires, toutes les inventions sadiques de notre moyen-âge, toutes les lubricités de nos temps modernes ont été générées durant cette période de décadence. Satan, Baphomet, et autres égrégores fantastiques enfantés par des esprits tournés au mal, sont les fils des conceptions maudites des Atlantes dégénérés. Et voilà pourquoi les sages Égyptiens et les peuples naïfs, atterrés de tant de vices, ont raconté que l'Atlantide s'est effondrée dans les flots par suite des mœurs impures de ses habitants. Ils ont vu dans la catastrophe le courroux céleste, la vengeance de la morale insultée.

Mais, même à la période la plus vile, la vieille religion s'était perpétuée. Elle subsistait dans des collèges d'Initiés. Ceux-ci continuaient son culte de symboles et les recherches métaphysiques. Mais comme ils étaient traqués par les magiciens noirs, par les prêtres des cultes maudits, ils ne transmettaient leur science que par une rude et pénible initiation. Dans les ténèbres des pyramides, dont l'entrée était dissimulée adroitement, le néophyte recevait l'initiation à la lueur des torches après des épreuves terribles. Il fallait qu'il se fût montré apte à braver la mort, les tortures, les douces séductions des femmes. Malheur à celui

dont le courage vacillait au cours de ces épreuves, car l'épée lui tranchait la tête ou, enfermé dans le temple, il ne voyait plus la lumière du jour et passait sa vie à servir les autres. La morale de ces Initiés était pure. Elle était basée sur la solidarité, l'abnégation du moi au profit de la masse, l'évolution de l'intelligence et du cœur, la lutte contre l'égoïsme. Son but était de rétablir en Atlantide le règne de la paix, le règne de l'amour entre les hommes, d'étouffer la magie noire et ses rites impurs. Les femmes comme les hommes avaient accès à l'initiation. Les initiés se mariaient entre eux. Ils avaient établi des loges par toute l'Atlantide et, fièrement, disputaient le terrain moral pas à pas aux prêtres dégénérés. Mais, accablés par le nombre, trahis, ils émigrèrent dans les colonies et y fondèrent des loges. L'Égypte devint leur principal foyer. Ce fut là que s'installa le Grand Maître, 400.000 ans avant J. C. disent les Indous. Les grandes pyramides et le Sphinx furent leurs temples. Ils eurent des loges dans l'Inde, en Chine, en Chaldée, au Pérou, en Espagne, en Abyssinie. Ils essayèrent de répandre leur morale parmi les Noirs et les Jaunes, encore à l'état sauvage. Ils cherchèrent à les tirer de leur barbarie. Mais jusque dans les colonies les Magiciens noirs de l'Atlantide vinrent les poursuivre. Ils fondèrent, eux aussi, des loges ennemies un peu partout, établirent une initiation aux rites voluptueux, aux cérémonies sensuelles. Et, comme l'homme non évolué préfère à la moralité de l'esprit l'amoralité des sens, les Noirs accoururent aux cérémonies sadiques des Atlantes dégénérés qui flattaient leurs passions et leurs faisaient paraître plus douce la vie. Ainsi se contamina le monde et se répandirent les superstitions grossières qui de nos jours encore ont survécu : le culte des démons, des larves, le fétichisme bête, les rites immondes de Satan. En vain, les Initiés, fidèles à leur mission, cherchèrent à réagir. Ce fut de leurs loges que sortirent plus tard Ram, Moïse, Orphée, Krishna, Fo-hi, Jésus ; les doctrines indoues, chaldéennes, la Kabbale, la Gnose, le Mahométisme, le Mazdéisme, le culte des Incas, le Christianisme, la Franc-Maçonnerie, en un mot ce courant moral et purificateur dont le but est de régénérer l'homme, de transmuer son égoïsme en amour et de lutter contre l'autoritarisme. Des loges adverses, des magiciens noirs, sortit le courant contraire qui provoqua le

schisme d'Irschou, les cultes assyriens, phéniciens, aztèques, civaïtes, les rites idolâtres des Nègres et des Polynésiens, les débauches des naturalistes grecs et romains, le sadisme des dégénérés du moyen-âge, les lubricités modernes des adeptes de la Voisin et de Vintras, le césarisme catholique des Borgias, enfin la morale arriviste actuelle des décadents, et notre gâchis international.

Ainsi, peu de personnes se doutent que la dualité entre l'amour et l'égoïsme, qui cause notre malheur moderne, a pris racine il y a 800.000 ans en Atlantide. Notre civilisation est le résultat de la lutte primitive entre les Initiés et les Magiciens noirs qui se sont disputés alors le monde. L'Égypte et l'Inde nous en donnent la clé et voilà le secret des Pyramides, le pourquoi des Initiations antiques dégénérées de nos jours en Franc-maçonnerie. L'Égypte, fille directe de l'Atlantide, devrait être considérée comme l'œuf d'où est né notre monde moderne avec son idéalisme et son bas matérialisme.

Donc le rôle de la magie a été grand en Atlantide. Mais la magie suppose une évolution scientifique considérable. Elle ne se borne pas, comme on le croit communément, à des pratiques de sorcellerie. La sorcellerie n'est qu'une application de la magie dans un but immoral et déterminé. La magie est la connaissance et le moyen d'utiliser pratiquement les forces psychiques de la nature. Elle met donc entre les mains de celui qui en possède l'art une puissance considérable, qui lui permettra d'évoluer ou d'involuer à son gré un objet de la nature qui dépend de ces forces. Ainsi la transmutation des métaux est un acte de magie. Or la connaissance de ces forces et leur utilisation, nécessitent l'étude approfondie des lois physiques de notre monde. Ce qui fiait que la chimie, la physique, la physiologie, l'anatomie, l'astronomie, la mécanique, tout le faisceau de sciences enfin qui est notre orgueil et dont nous revendiquons la paternité, étaient étudiées en Atlantide. Mais l'on n'étudiait pas seulement le côté physique de ces objets, mais encore leur côté métaphysique. Ainsi la botanique ne se bornait point à décrire les plantes, elle révélait aussi leurs vertus curatives, leurs effets physiologiques et psychiques, leurs relations enfin avec l'astrologie. En un mot, la magie nécessite l'étude synthétique de tout ce qui compose notre globe, au physique comme au

psychique, afin d'en connaître les moindres lois et d'agir selon leurs données. Donc le magiste possède un pouvoir immense car, en se servant de certaines lois naturelles d'un coefficient de puissance plus grand que certaines autres, il peut agir sur ces dernières et modifier un état naturel, tant au physique qu'au psychique. Mais ce pouvoir peut agir en bien ou en mal. La volonté de l'homme, seule, en fixe le but. D'où la responsabilité du magiste et cette division de la magie en magie blanche et en magie noire. Sera blanche, la magie dont le but sera moral et évolutif non seulement pour l'individu, mais encore pour la collectivité. Sera noire, la magie dont le but sera oppressif, immoral et dont la résultante ne servira qu'à satisfaire l'égoïsme du magiste et ses passions. Ainsi l'hypnotisme, servant à guérir une habitude fâcheuse chez un individu, sera un acte de magie blanche, tandis que l'hypnotisme, servant à se faire donner de l'argent, un corps sans amour, sera un acte de magie noire et de sorcellerie.

Les Atlantes, arrivés au zénith de leur civilisation, étaient tous magistes. Ils connaissaient cet art et le pratiquaient dans un but noble et évolutif. Ainsi ils avaient découvert cette fameuse force psychique appelée par les uns vril, par les Hébreux aour, par les indus akasa, par les alchimistes éther, par les modernes astral, *od, âme intraatomique*. Ils connaissaient cette force mais, plus habiles que nous, savaient s'en servir. Grâce à elle, ils pratiquaient la transmutation des métaux, guérissaient des maladies. Ils s'en servaient comme force motrices comme moyen d'évaluer certaines plantes sauvages, certaines formes animales. Ce fut sans doute grâce à elle qu'ils parvinrent à domestiquer les animaux. En un mot, ils se servaient de la magie dans l'industrie, dans la culture, dans le moyen de faciliter l'intelligence des enfants rétifs, et ils guérissaient avec elle non seulement les maladies physiques mais encore les maladies morales. Et voilà pourquoi les traditions et les récits de Platon, de Plutarque, des prêtres égyptiens, des pandits indous, sont d'accord pour vanter les pouvoirs mystérieux et la puissance Occulte des Atlantes. D'ailleurs, les Mahatmas de l'Inde, les Fakirs, les Initiés égyptiens se disent encore de nos jours les seuls possesseurs des pouvoirs cultes des Atlantes, leurs ancêtres, des fameux Rutas.

Et voilà pourquoi les écoles hermétistes du passé et du présent, les alchimistes du Moyen-âge, nos modernes Rose-croix déclarent que la science est dans le passé et que nous devons essayer de rétablir la science des Rouges, que dans les chaos des révolutions nous avons perdue. Ils avaient, en un mot, le fameux arbre de science, le légendaire arbre de vie dont parlaient les Mages chaldéens, l'arbre sacré de l'Éden du bien et du mal et dont le fruit menaçait de rendre l'homme l'égal des dieux. Mais de même qu'Adam, les Atlantes mangèrent la pomme et ce, fut la chute. Moïse, dans sa fameuse légende du paradis terrestre, ne fait que conter cet épisode historique. L'Éden, c'est l'Atlantide ; l'arbre, la Magie ; Adam, les Atlantes ; Ève, leur imagination ; le Serpent, leur égoïsme. Conscients de leur pouvoir, certains Atlantes, poussés, par l'égoïsme et la cupidité, voulurent employer la magie dans un but personnel. Ils utilisèrent donc les forces psychiques pour accabler leurs frères. Ce fut l'origine de la magie noire, et cette pratique de la magie noire, s'étendant en raison directe de la décadence, causa la chute de l'Atlantide, en amenant le désordre dans les esprits, l'anarchie dans les institutions. Alors commença la lutte entre les Noirs et les Blancs, entre les initiés et les dégénérés : luttes terribles, car elles nécessitaient des dépenses formidables de forces psychiques, qui foudroyaient des villes. Et comme nous l'avons vu, les Blancs se réfugièrent dans les colonies et là encore se virent accablés par Caïn. La magie noire fut donc la cause de la dégénérescence des Atlantes, en leur permettant d'assouvir leurs passions et de ne vivre que pour leur égoïsme. Et voilà pourquoi la magie ne fut plus tard enseignée qu'en grand secret, et que la magie noire, appelée sorcellerie pour la distinguer de la blanche, fut prise en horreur par le peuples et les législateurs. Elle devint la science maudite, la science du diable.

Donc, les Atlantes étaient magistes. Cet art était enseigné dans les écoles. Elles étaient nombreuses et à la charge de l'État. Elles se divisaient en écoles primaires et en écoles supérieures. Les prêtres étaient les professeurs. Ces écoles étaient mixtes. En effet, la femme était considérée l'égale de l'homme et même supérieure à lui dans la production de la force psychique du vril. Femmes et hommes recevaient donc la même instruction et la même éducation. À douze

ans, l'on était admis dans les écoles, mais l'instruction n'était nullement obligatoire. On ne se glorifiait point de savoir lire. D'ailleurs il y avait pour les paysans et les artisans, des écoles industrielles et agricoles, où seule la pratique était enseignée. À douze ans donc, l'on entrait à l'école et l'on était dirigé, là, selon ses facultés. L'enseignement n'était point uniforme. L'astrologie, la clairvoyance révélaient au professeur les capacités de l'élève et on l'instruisait en conséquence, cherchant à développer ses aptitudes et à en tirer le plus grand parti possible. On étudiait dans ces écoles l'astronomie, l'astrologie, la chimie, l'alchimie, les plantes et leurs propriétés curatives, le magnétisme, les mathématiques, la médecine, les pierres, les parfums. Celui qui sortait des écoles supérieures était un véritable mage, car le but principal de l'instruction des prêtres était de développer chez leur élève les facultés psychiques et de lui apprendre à manier les forces cachées de la nature, à se servir des propriétés occultes des plantes et des métaux. On développait en lui le fluide, la volonté, le vril, en un mot son pouvoir. Puis il était son propre médecin et le médecin des humbles, car il n'y avait point de corps médical. Chacun se soignait selon l'instruction reçue ou se faisait soigner par l'homme en qui il avait confiance. Dans les écoles spéciales, on apprenait à l'artisan la mécanique, la chasse, la pêche, au paysan l'agriculture. Ces dernières écoles furent très florissantes. Elles formèrent des sujets remarquables à qui l'on doit l'avoine, le seigle, les céréales en général, la transformation du plantain en bananier, la domestication des animaux et des croisements utiles. Nous avons fait sous ce rapport peu de progrès depuis les Atlantes. Nous en sommes les tributaires et il est à remarquer que, depuis 7.000 ans, il n'y a eu aucune domestication nouvelle. Les agriculteurs atlantes ont, grâce au vril, transformé des formes animales et domestique des animaux. Le cheval ne serait qu'un produit de leurs essais de transformation. Ils avaient domestiqué le lion, et les ancêtres des jaguars et des léopards. Ils s'en servaient comme bêtes de trait. Mais ces animaux retournaient à l'état de bête sauvage lorsque, par suite de la dégénérescence, le vril disparut chez les Atlantes. La volonté de l'homme ne s'était pas imposée à eux assez longtemps pour que l'hérédité transmît à leur race l'habitude du

servage. Les agriculteurs atlantes employaient la chaleur artificielle et la lumière colorée pour hâter le développement des espèces et pour faciliter certains croisements de races. Ils avaient domestiqué ainsi certains animaux ressemblant aux tapirs et se nourrissant d'herbes : les ancêtres des chats et des chiens. Ils avaient des troupeaux d'élans et pour bêtes de trait des animaux transformés par eux et dont les lamas sont des descendants. Mais le cheval fut leur conquête préférée. Ils avaient des courses de chevaux. Il est probable aussi qu'ils connaissaient le cochon, la chèvre, le mouton. D'ailleurs le climat était très doux. C'était celui des Açores.

Mais toutes ces recherches furent interrompues par la décadence. Beaucoup de travaux furent ainsi perdus pour les héritiers des Atlantes et la belle instruction donnée au temps de l'apogée dégénéra en une éducation surtout physique et arriviste.

Les Atlantes avaient des bibliothèques et des livres. Ils connaissaient le papier mais se servaient de préférence de minces feuilles de métal dont la surface polie était pareille à de la porcelaine blanche. Ils reproduisaient un texte écrit par la gravure et constituaient des livres.

D'abord le toltèque fut la langue universelle. Les langues du Mexique et du Pérou sont lès restes de cette langue. Mais dans les colonies on parla tlavatli et rmoahal. Ces langues étaient agglutinantes. Le basque, l'étrusque, le guanche, et le mystérieux langage des Égyptiens primitifs ou voteau étaient des produits de ces langues combinées. D'où la similitude des langues basques et américaines ; de l'égyptien et du péruvien.

Les Atlantes étaient de grands navigateurs. Ils connaissaient la boussole. Leur flotte était nombreuse et puissante. Ils avaient des bateaux à voiles et des bateaux mécaniques mus par le vril, ou une force analogue mais plus dense. Les navires étaient armés. Ils connaissaient la poudre et employaient des explosifs puissants, détruisant par émanations de gaz délétères. Leurs bombes, lancées à l'aide de leviers, asphyxiaient en éclatant des bataillons entiers. Ils se servaient de lances, d'épées, d'arcs, de flèches, mais ignoraient nos fusils. La poudre ne leur servait que comme bombe et surtout pour effrayer les peuples naïfs. Voilà

d'ailleurs pourquoi l'imagination des peuples les a représentés depuis maniant le tonnerre. Jupiter tonnant n'est qu'un roi : atlante. Ils avaient non seulement des bateaux marins, mais aussi des bateaux aériens. Ce moyen de locomotion était prodigieux et cette construction, au point de vue mécanique, merveilleuse. Voici ce que racontent à ce sujet les Sages indous :

En Atlantide, les esclaves allaient à pied, ou en chars traînés par des animaux étranges, des lions, des léopards. Mais, les riches avaient des machines volantes. Ces machines étaient coûteuses et d'une fabrication délicate. Elles ne contenaient guère plus de deux personnes. Il y en avait cependant de huit places. Seuls, les vaisseaux aériens de guerre transportaient 80 à 100 hommes. Ces machines étaient en bois et en métal. Le bois s'employait sous forme de planches très minces qui, imbibées d'une substance, leur donnaient, sans en augmenter le poids, la résistance du cuir et une légèreté particulière. Le métal employé était un alliage de deux métaux blancs et d'un rouge. Ce produit, était blanc, semblable à l'aluminium, mais plus léger. La charpente raboteuse du navire aérien était recouverte d'une épaisse feuille de ce métal qui en épousait la forme. On la soudait à l'électricité, car la surface de ces navires devait être parfaitement unie et sans soudure apparente. Ces navires brillaient dans l'obscurité comme enduits d'un produit lumineux. Ils étaient couverts, à cause des passagers qui auraient pu être précipités par la vitesse dans le vide.

Les instruments de direction et de propulsion étaient aux deux extrémités bateau. La force motrice était constituée par le vril, condensé en un accumulateur. On remplaça plus tard ce vril par une autre force de nature plus éthérique et générée d'une façon restée encore inconnue.

Voici la description du bateau qui servit au voyage des ambassadeurs envoyés par le roi régnant à Poséidonis, à un autre souverain.

Au centre du navire, une lourde caisse métallique constitue le générateur. De là, la force passe dans deux grands tubes flexibles, qui la dirigent aux deux extrémités du bateau, ainsi que dans huit tubes greffés sur ces deux principaux de l'avant et de l'arrière. Ces tubes ont une double rangée d'ouvertures dirigées verticalement vers le haut et vers le bas.

Au début du voyage, on ouvre les soupapes des huit tubes bouchant les ouvertures dirigées vers le bas. Les ouvertures regardant le ciel restent fermées. Alors le courant, s'échappant avec force, vient frapper la terre et détermine l'élévation du bateau dans l'espace. Lorsque la hauteur suffisante est atteinte, on dirige le tube flexible placé à l'extrémité du bateau vers le point à atteindre. On le met en mouvement, tandis que, par une demi-fermeture des soupapes des huit tubes, le courant se trouve réduit de manière à ce que la hauteur soit maintenue. Alors la plus grande partie du courant dirigée dans le tube principal aboutit à, l'arrière du bateau où ce tube dirigé vers le bas, forme un angle de 45 degrés. La propulsion est due au recul occasionné par la force s'échappant, et le bateau avance. On le gouverne en expulsant plus ou moins fortement le courant à travers le tube, car le moindre changement dans la direction de ce dernier influence la marche. Le maximum de vitesse est de cent milles à l'heure. Pour arrêter le bateau, on laisse échapper le courant par le tube placé à l'extrémité du bateau, qui est alors dirigé vers le point d'arrivée, et on diminue graduellement la force de propulsion.

Telle est la description du bateau aérien des ambassadeurs de Poséidonis, d'après les Indous. Ces navires n'allaient jamais en ligne droite. Ils ondulaient. Ils marchaient à une hauteur atteignant quelques centaines de pieds seulement, car ils ne pouvaient dépasser mille pieds, l'air raréfié n'offrant plus de point d'appui suffisant. Ils contournaient donc les montagnes.

Les Atlantes avaient une flotte aérienne plus puissante que la flotte marine. Ces navire s'attaquaient dans les airs et cherchaient à se culbuter. Ils disparurent à mesure que dégénérait la civilisation atlante, car la forcie motrice nécessitait, pour être produite, une intelligence et un savoir que la routine peu à peu avait amoindris. Aussi ces navires, vers la fin de l'Atlantide, ne marchaient plus faute de force motrice, de vril.

Ce récit indou nous a paru fantaisiste. Ce mode de propulsion dû au vril dépasse nos conceptions. Et cependant le vril n'était qu'une force analogue à l'électricité. Le présent nous démontre que la légende indoue était basée sur une certitude, et nous avons des aéroplanes mus par une force analogue au vril.

L'industrie des Atlantes était prospère. Leurs mines étaient exploitées. Ils allaient en Amérique chercher le cuivre, aux environs du lac Supérieur. Ils sont les inventeurs du bronze et ce sont eux qui ont les premiers fabriqué l'acier. Quant à l'or et l'argent, d'abord tirés des mines du Pérou, ces métaux furent dans la suite fabriqués chimiquement. Aussi, ils n'avaient aucune valeur précieuse et n'étaient employés que dans la décoration des maisons : et des temples. Ils connaissaient aussi un autre métal, que Platon appelle Aurichalque. Était-il, lui aussi, dû à la transmutation ou exploité dans des mines localisées en Atlantide ? On ne sait. Mais ce métal a disparu avec la civilisation atlante, ne laissant qu'un souvenir de sa merveilleuse beauté. Les Atlantes étaient donc des métallurgistes remarquables. Ce sont eux qui ont apporté dans leurs colonies européennes le bronze et qui l'ont vendu aux peuples encore barbares qui ne se servaient que de la pierre polie. Et voilà pourquoi l'anthropologie nous montre ce fait stupéfiant d'un âge de bronze succédant dans nos pays à un âge de pierre sans les âges transitoires nécessaires du cuivre et de l'étain. Pour arriver au bronze, il fallait cependant passer par ces deux étapes, car le bronze nécessite ; tout un long passé de recherches, de tâtonnements. Seule l'Atlantide nous donne la clé de ce mystère. Les âges de l'étain et du cuivre ont évolué chez elle et le bronze, qui en est le résultat, a été transmis par eux à nos ancêtres européens. D'ailleurs, la découverte en Amérique, aux abords des Grands Lacs, d'une civilisation préhistorique employant exclusivement le cuivre, vient confirmer ce fait, en ce sens que cette partie de l'Amérique était, il y a un million d'années, une presqu'île du continent Atlantide.

Ils avaient des fabriques d'étoffes de laine et de coton, des poteries et des endroits où l'on préparait le tabac, car cette plante a été cultivée par les Atlantes, qui fumaient beaucoup, dans des pipes de cuivre et de terre.

Leur commerce était prospère et ce furent les premiers commerçants du monde. Leurs colonies ne furent primitivement que des comptoirs et ils avaient une véritable flotte marchande. Mais chacun ne commerçait point pour son compte, exploitant un terrain ou une industrie afin d'en vendre les produits, tels les commerçants de nos jours. Le commerce n'avait lieu que sur

l'excès des produits, d'après distribution des parts revenant à chacun de la production totale. En un mot, on commençait, chaque année, par distribuer aux habitants de l'Atlantide ce qui était nécessaire à leurs besoins, et seulement le surplus de la production était livré au commerce et expédié dans les colonies. Aussi il n'y avait point dans les rues, comme de nos jours, des boutiques où s'étalaient à la devanture une multitude d'objets. Il n'y avait que des endroits fermés, des chambres, où l'on opérait des transactions, en un mot, des bourses. Dans ces endroits, on échangeait, on commerçait et la loi de l'offre et de la demande réglait ces sortes de marchés. Cependant, à certaines époques de l'année, il y avait de grandes foires, où les colons envoyaient les produits des colonies et où l'on exposait les productions nouvelles. Ces foires étaient à la fois des lieux de transaction et des lieux de réjouissance. On y exhibait des animaux expédiés des colonies, des sauvages, ramenés d'Europe, d'Asie où d'Afrique et dont les coutumes, les bizarreries, faisaient la joie des Atlantes et provoquaient, leur hilarité.

Leur système monétaire était des plus curieux. Leur monnaie consistait en un petit morceau de métal ou de cuir, perforé au centre. Ces disques enfilés dans une lanière formaient un chapelet que l'on suspendait d'habitude soit au cou, soit à la ceinture. Cette monnaie avait une valeur purement fictive. Elle était conventionnelle et analogue à notre billet de banque. En effet, chacun fabriquait sa monnaie selon un type convenu et réglementé par une loi, mais on ne pouvait en fabriquer plus que la valeur réelle de ses biens. En somme, cette monnaie représentait les biens en nature de celui qui la possédait. Elle en était l'équivalence d'un dépôt d'or. De plus, tel notre billet à ordre, c'était une reconnaissance d'échanger à jour dit tel objet contre tel autre. Ce système monétaire reposait sur la sincérité des trafiquants. Il supposait une élévation morale très grande pour fonctionner, car toute dissimulation aurait entraîné dans les transactions une grave perturbation. En effet, il fallait que celui qui fabriquait sa monnaie eût une solidité morale suffisante pour ne point abuser de sa facilité d'émission en faisant circuler une valeur fictive double ou triple de la valeur réelle de ses biens. Il faut dire que l'éducation atlante développait

chez les individus la clairvoyance, faculté psychique merveilleuse qui permettait de se rendre compte des états d'âme d'un être. De cette façon, il aurait été difficile de dissimuler et l'on avait intérêt à répondre à la franchise par la franchise. Mais ce fut justement parce que ce système économique nécessitait un esprit droit et scrupuleux qu'il périclita lorsque commença la décadence. Le désir, engendrant la cupidité, provoqua une émission fantastique de monnaie qui n'était plus en raison directe de la valeur réelle des biens. Puis à mesure que le corps reprenait ses droits sur l'esprit dans l'éducation, que la bête terrassait l'âme, que tout se matérialisait, devenait passionnel et vicieux, la faculté de clairvoyance diminua de plus en plus. Alors ce furent les ténèbres, le chaos économique et, au temps de Poséidonis, lorsque les esprits émus par la catastrophe de 80.000 ans, essayèrent de réagir, on institua un nouveau système monétaire, basé comme le nôtre sur la valeur intrinsèque de certains métaux, et l'État se réserva le droit de frapper des monnaies analogues aux nôtres, des pièces où l'on voyait gravée comme effigie une montagne triple. Cette montagne était celle qui dominait la capitale de l'Atlantide, Cerné, la ville aux portes d'or, montagne prodigieusement haute et que l'on apercevait de très loin en mer, jaillissant des eaux comme un trident. D'ailleurs, c'est là l'origine de la représentation du Dieu Neptune, symbole de l'Atlantide avec un trident. Ce sont les Atlantes qui ont transmis aux Chinois et aux Indous l'art de frapper la monnaie et Gypses n'a fait qu'emprunter à ces peuples son système monétaire. La collection numismatique de l'empereur chinois Kang-Hi en témoigne. On y trouve des monnaies du temps de Ya et de la période atlante. D'ailleurs certaines monnaies indiennes ont conservé comme frappe, la triple montagne symbolique du pays d'Atlan ou d'Atzlan d'où, disent les traditions indiennes, sont venus les peuples d'Amérique.

La femme était considérée, au foyer, comme l'égale de l'homme. On lui reconnaissait même une supériorité réelle dans la production des forces psychiques. Elle n'était point exclue du gouvernement. Elle pouvait être prêtresse, membre des conseils, préfet, gouverneur de province. En somme, elle était assimilée à l'homme dans la vie publique et partageait son instruction et

son éducation. La polygamie existait cependant au foyer. Durant la belle période toltèque, elle se réduisit dans la possession de deux ou trois femmes, mais pendant la décadence, elle battit son plein et le nombre des femmes augmenta. Il y eut cependant monogamie dans les classes supérieures, lorsque la civilisation toltèque atteignit son apogée et principalement chez les prêtres, car ceux-ci, se basant sur l'unité, considéraient la femme comme le complément de l'homme : une moitié de l'unité. Cependant, lorsqu'il y eut polygamie, il n'y eut point de harem. Les femmes se partageaient la besogne au foyer et vivaient en harmonie. Elles se considéraient comme des sœurs unies dans un même amour pour leur mari. D'ailleurs toute une longue éducation et l'hérédité, les prédisposaient à cette conception du partage de l'amour. C'était pour elles un fait naturel et, loin de se jalouser, elles se soutenaient et s'aidaient. Moïse d'ailleurs n'a fait que s'inspirer des Atlantes, en permettant d'épouser trois femmes. La loi primitive égyptienne le permettait aussi. Mais il se passa dans l'histoire du mariage un fait curieux chez le peuple touranien. Celui-ci voulut établir à un moment le communisme. Opprimé par les Toltèques, ce peuple, comprenant qu'il ne pourrait résister à son ennemi mieux armé que par le nombre, établit le principe de l'État père de famille. Les enfants furent donnés à l'État qui les éleva lui-même, et le mariage devint l'union libre. Mais ce régime, entraînant la disparition du foyer, l'abolition de la famille détraqua l'organisme social, en favorisant l'égoïsme et l'individualisme. L'enfant, ne reconnaissant plus de lien de parenté, grandit n'ayant pour but que lui-même et sans aucun respect pour autrui. Il devint l'enfant naturel, concentré, replié sur lui-même qui, ne trouvant point à développer normalement ce besoin de tendresse et d'amour inclus dans la nature humaine, ne voit dans son prochain qu'un ennemi. Son esprit est hanté de désespoir et la cruauté, le nervosisme, la folie sont les conséquences de cet état lorsque l'âme est faible ; ou lorsqu'elle est forte, la conséquence est une longue souffrance dans la vie ; une vague mélancolie qui dégénère en langueur et paralyse l'action. Aussi les Touraniens reconnurent bientôt leur erreur. Ils abandonnèrent ce système communiste et rétablirent l'ancien mariage par des

lois : sévères et étroites. Ainsi cette expérience que certains modernes ont voulu tenter, le peuple atlante Touranien l'a tenté il y a 80.000 ans.

Il y eut des régiments de femmes. Les épouses accompagnaient leur mari à la guerre et à la chasse. On chassait le mammouth, les éléphants, les hippopotames et de grands marsupiaux à demi reptiles, à demi oiseaux.

La circoncision était pratiquée. L'emploi en avait été prescrit à la suite de maladies vénériennes qui décimaient la population. La syphilis en effet nous a été léguée par l'Atlantide. Voilà pourquoi, dans les colonies atlantes, la circoncision était si sévèrement pratiquée. On voulait empêcher le fléau de pénétrer en Asie et en Europe. On y parvint en effet. Seules les colonies américaines étaient contaminées et voilà comment Colomb rapporta, avec la découverte de l'Amérique, le fléau atlante qui florissait chez leurs descendants américains.

Les Atlantes buvaient du sang et dédaignaient la chair de porc à cause de la trichine. Le sang était un mets favori. Ils en préparaient différents plats.

Ils rejetaient la chair que nous mangeons et, mangeaient les parties que nous rejetons. Ils aimaient le poisson, mais une fois décomposé. Ils ne mangeaient aussi que de la viande très faisandée. À part cela, ils consommaient du pain, des gâteaux, du lait, des fruits, des légumes. Ils ignoraient les boissons fortes. Ils avaient cependant trouvé une liqueur fermentée d'un goût agréable. Mais son usage, se répandant, causa de tels désordres qu'une loi en interdit l'usage sous peine de mort. L'alimentation variait avec les classes. Le roi, les prêtres et les initiés étaient végétariens. Ceux-ci, d'ailleurs monogames, suivaient des préceptes hygiéniques rigoureux. La loi de Moïse nous en donne un aperçu. Ils formaient dans la société une société à part. Ils avaient leurs cours, leurs juges, leurs temples, leur mines, leurs fonderies, leurs ateliers, leurs aqueducs, leurs vaisseaux, leurs processions, leurs bannières, leurs riches arches.

Le principe économique qui constituait la base de l'état était le suivant. La terre appartenait à l'empereur, au roi, au chef militaire suivant le pays ou la race. L'empereur était donc le propriétaire de tout. L'empire était divisé en provinces. Dans chaque province un roi représentait l'empereur. Il était assisté

d'un vice-roi et d'un conseil agricole comprenant les actifs, c'est-à-dire les agriculteurs choisis par voix d'élection et les sociétaires, qui étaient des astronomes, des savants, des chimistes. Le roi était responsable du bien-être de sa province. II surveillait la culture, la moisson, les troupeaux, et présidait les expériences agricoles. Les sociétaires cherchaient de nouvelles méthodes, essayaient des croisements, calculaient le temps, les influences de la lune, les probabilités météorologiques et savaient produire la pluie. Lorsque la moisson était faite, on distribuait aux habitants leur part de denrées. Ce partage était proportionnel à l'effort donné. Le gouvernement avait la moitié de la production, le cultivateur l'autre moitié. Ainsi chacun avait sa part et il n'y avait point de pauvres, car les vieillards étaient nourris sur la part de, l'État. De cette façon, les produits étaient consommés sur place par les producteurs. La part de l'État était partagée entre l'empereur et les prêtres. L'empereur avait à sa charge les fonctionnaires, l'armée, les routes. Le clergé se chargeait de l'éducation du peuple, des malades, des monuments et de l'entretien de tout habitant qui, ayant atteint quarante-cinq ans, était dispensé de travail. Car la retraite était chose connue en Atlantide, et le travailleur avait le droit de se reposer à quarante-cinq ans. Il était alors nourri aux frais de tous. Lorsque la production dépassait les besoins, on centralisait les produits dans les villes, et les, rois et les vice-rois échangeaient entre eux ces produits. C'était là le premier acte de commerce. Puis, le surplus de ces produits était livré au commerce local et international, lorsqu'on avait l'assurance que chaque habitant de l'Atlantide était satisfait. Les riches pouvaient alors seulement acheter un surplus et l'on exportait le reste. Ainsi tout le monde avait l'assurance de vivre et de voir ses besoins satisfaits. Les échanges entre rois gouvernant les provinces empêchaient que telle partie de l'Atlantide souffrît tandis que telle autre prospérait. Le partage était équitable et à base communiste. La loi du libre échange se développait dans toute sa vigueur. Cette forme économique est simple et belle. Elle supprime le paupérisme et la fameuse lutte entre le travail et le capital de nos temps modernes. Pas de miséreux au sens propre du mot. Sans doute il y avait des riches et des pauvres. Mais les pauvres n'étaient que ceux qui savaient

se contenter de peu et qui donnaient un effort minime dans la production. Ils travaillaient juste pour se nourrir, préférant le doux farniente à la richesse, résultat d'un effort plus grand. Les riches étaient au contraire ceux qui, travaillant beaucoup, récoltaient beaucoup. Personne en un mot ne mourait de faim et tout le monde avait l'assurance qu'au foyer femmes et enfants auraient leur pitance.

Avec la décadence, cette belle organisation dégénéra. Cette conception du partage était basée sur une morale sévère, une conscience stricte, une honnêteté à toute épreuve Aussi, dès que l'individualisme empoisonna les âmes et déchaîna dans les cœurs la cupidité, l'égoïsme, le goût de la paresse et du luxe, la morale en s'affaiblissant porta la perturbation dans ce système économique. Chacun voulut avoir la grosse part. Le moi remplaça le tous. La répartition ne fut plus proportionnelle à l'effort donné. Le bon plaisir et les procédés des magiciens noirs remplacèrent l'honnêteté. L'avarice naquit et le faible devint le misérable, Alors l'angoisse de ce chaos se répandit dans les cœurs et les luttes de classes commencèrent, l'éternel combat du loup et de l'agneau. Chacun voulut tondre à son tour et non partager. Et cela dégénéra en l'esclavage des uns, en la tonitruante richesse des autres et le culte de l'or et du moi remplaça le culte chaste des antiques symboles des vertus de l'âme.

Mais dans les colonies ce système économique persista, principalement au Pérou, où il fut la base d'une prospérité qu'envièrent les Espagnols. Nous retrouvons là l'Inca tenant la place de l'empereur. Il partage la terre avec le cultivateur, et sa moitié, il la partage à son tour avec le clergé. Pas de misérables. Partage proportionnel à l'effort. Et l'Inca garde à sa charge l'armé, les routes, laissant au clergé le soin de l'éducation, l'entretien des hôpitaux et des retraites. En Asie et en Europe, ce système fut remis en vigueur par Ram dans l'empire du bélier. Mais il dégénéra bien vite par suite de la contamination que les peuples noirs avaient subies au contact des magiciens noirs atlantes. Cependant, en Afrique, ce système économique se perpétue de nos jours dans certaines tribus Peules, aux environs du lac Tchad. Plusieurs de nos explorateurs modernes ont assisté avec étonnement à ces partages

communistes. Il faut dire que les Peules sont des descendants des Atlantes, abâtardis par un fort mélange avec les types nègres.

Les Atlantes avaient des ingénieurs de première force. Leurs routes étaient fort belles, très longues et pavées de larges dalles. Elles sillonnaient non seulement l'Atlantide mais ses colonies. On peut en voir des vestiges au Pérou, où les voies atlantes, entretenues par les Incas, servent encore et font l'admiration de nos ingénieurs modernes. Ils savaient aussi construire des aqueducs énormes et longs de plusieurs centaines de kilomètres, afin de transporter l'eau dans les villes. Leurs travaux, dont les ruines subsistent au Pérou, nous apparaissent comme des œuvres de géants. Rien ne les arrêtait. Ils passaient par dessus les montagnes, franchissaient les vallées. L'Amérique revendique la paternité de travaux analogues, mais en ont puisé la conception dans l'architecture atlante. Il semblerait que l'air d'Amérique, encore imprégné des idées gigantesques du peuple disparu ait inspiré nos ingénieurs modernes et leur fasse rêver de construire des choses formidables à l'égal des Atlantes.

Leur architecture avait des proportions gigantesques. Ils construisaient des temples formidables, des pyramides géantes, des statues grandioses, des tours dont la grande hauteur semblait menacer le ciel. L'art égyptien est l'enfant de l'art atlante. Il procède des mêmes conceptions, mais il est plus humain et de dimensions moindres.

L'art égyptien est la miniature de l'art atlante et les temples cependant vastes, ses obélisques ne sont que des jouets à côté de ceux de l'Atlantide. Néanmoins on peut se faire une idée, à la vue des ruines de Karnak, des temples de Thèbes et de Memphis, des conceptions esthétiques des Atlantes. D'ailleurs la grande pyramide et le grand sphinx ont été construits par les Atlantes eux-mêmes. Au Pérou, les ruines de Quito donnent la même impression de gigantesque. Elles ressemblent aux ruines égyptiennes, car Égypte et Pérou sont les héritiers de l'art atlante. La Cathédrale de Paris tiendrait, paraît-il, dans une des salles de Karnak sans que sa flèche en touchât le plafond. Cette architecture était massive et ne connaissait point la frêle élégance de nos constructions modernes. Il semblerait que ces peuples, ayant

sous les yeux de grandes montagnes, des immensités boisées, aient voulu, dans, leur art, donner l'impression du grandiose qu'ils avaient ressentie en face de la nature. Ils voulaient créer à l'image de Dieu ; leur contemplation du ciel, leur avait donné le goût de l'infiniment grand.

Le temple était donc immense. Certains chevauchaient des collines, ils se composaient de salles gigantesques, au plafond soutenu par des piliers carrés, et ces salles étaient subdivisées en chapelles où, sur des autels, brillaient des symboles astrologiques. Des tourelles nombreuses surmontées de dômes jaillissaient de ces temples vers le ciel. Ces tourelles servaient au culte du soleil. C'était là que, chaque matin et chaque soir, lorsque le soleil naît puis meurt après le sacrifice accompli du jour, montaient des prêtres pour saluer l'astre naissant ou l'astre mourant. Ils récitaient dès prières, faisaient brûler de l'encens, psalmodiaient des litanies, se répondant d'une tour à l'autre, tandis que, très doucement, carillonnaient des cloches et que dans l'air erraient des plaintes vagues d'instruments de musique et des chants de prêtresses agenouillées dans les cours et dans les jardins. Alors toute la ville était en prière, car de chaque maison privée jaillissait également une tourelle, où le maître, sa femme, ses enfants montaient réciter matin et soir les prières au soleil ! L'Angélus n'est qu'un vestige de ce rite. Il en est de même de l'habitude orientale des Musulmans de monter matin et soir saluer Allah du haut de la mosquée.

Il y avait dans ces temples une tour plus massive et plus importante. Elle servait d'observatoire. C'était là que les prêtres observaient la nuit le cours des astres. La ziggurat des mages de Chaldée n'est autre chose que la survivance de cet observatoire.

Ces temples étaient accompagnés de jardins splendides et enchâssaient des cours, où dans des bassins jaillissaient des fontaines. C'était là que les prêtres et les prêtresses venaient faire leurs ablutions et que l'on baptisait les nouveau-nés. Et après ces bains, on s'oignait de parfums, tandis que l'on chantait la gloire de l'âme régénérée par ce bain symbolique, tel chaque matin le soleil sortait régénéré de l'azur toujours mère, toujours vierge, du grand ciel liquide...

Les murailles, de ces temples étaient incrustées d'or, d'argent, d'aurichalque. Ces métaux, étant fabriqués chimiquement, ne servaient que dans les arts à cause de leur peu de consistance. L'or était voué au soleil, l'argent à la lune. Aussi, lorsqu'on entrait dans ces temples, l'on était ébloui surtout le matin, car les ouvertures étaient disposées de telle façon que les premiers rayons solaires pussent pénétrer sans difficulté dans les salles et allumer sur les autels, dans les miroirs magiques, dans les disques d'or symbolisant le soleil, une multitude de feux. C'était là qu'en décembre, lorsque le soleil paraissait mourir accablé par l'hiver, qu'un peuple en deuil se pressait, attendant avec impatience la résurrection de l'astre-roi. Lorsqu'il ressuscitait, nouveau messie, victorieux dans sa lutte contre la fatalité, on criait : nouveau salut, nouvelle gloire, noël ! noël ! Alors on chantait et c'étaient des processions, des cortèges de prêtres et de prêtresses psalmodiant au milieu des nuages gris des parfums brûlant dans les vases sacrés. On illuminait le temple, et l'on défilait dans la ville avec des bannières, des branches vertes d'olivier, du feuillage de gui. Puis l'on dansait la marche du soleil à travers le zodiaque en acclamant la loi nouvelle de l'année, aux doux murmures des flûtes, des tambourins, des instruments à cordes, que rehaussait parfois l'éclat tonitruant de cymbales en cuivre et de trompettes.

Il y avait une multitude de statues dans ces temples, car la sculpture, de même que la peinture, était enseignée dans les écoles atlantes. La sculpture avait atteint un degré de perfection bien supérieur à celui de la peinture. D'ailleurs, l'art statuaire égyptien procède des écoles d'Atlantide. Et l'on sait les merveilles que la sculpture a données en Égypte. Le Scribe accroupi du Louvre en témoigne. Donc la sculpture avait atteint son maximum d'expression en Atlantide. On sculptait des hommes et des animaux. Mais on excellait surtout dans la reproduction des animaux. L'art assyrien, si fameux par sa Lionne blessée, est l'héritier de ces dispositions à la sculpture animalière. Les mages de Chaldée, en perpétuant artistiques atlantes, ont été les initiateurs des Assyriens. Il en est de même des Grecs. Leur sculpture réaliste est fille de celle d'Égypte. Elle leur a été enseignée par Orphée, initié d'Osiris, compagnon d'études de

Moïse, et Orphée tenait sa science des traditions artistiques atlantes conservées dans les sanctuaires égyptiens.

Donc, notre art moderne procède de l'art atlante. L'Égypte, en en recueillant fidèlement la tradition, a été notre initiatrice. Il est curieux de remarquer que, tandis que l'art sorti d'Égypte évoluait en Grèce et en Assyrie sur le plan réaliste, il évoluait dans l'Inde sous l'influence de l'art imagé des noirs, en art symbolique et décoratif, pour atteindre au Japon son maximum d'expression décorative et symbolique.

Ces statues atlantes étaient en argent, en or, en aurichalque, en pierres rares. Elles représentaient des hommes et des animaux. Mais beaucoup de sculpteurs, préoccupés de donner un sens symbolique à leurs œuvres, de traduire par la pierre une idée philosophique, conçurent des êtres fantastiques, moitié hommes, moitié animaux, dont le sphinx est le produit. Toutes les sculptures égyptiennes de dieux à tête d'animaux, à corps d'homme, tout l'art fantasmagorique assyrien aux Kheroubs ailés, aux taureaux à tête d'homme, aux hommes poissons, découlent de ce principe atlante que l'art doit symboliser une idée et la traduire dans ses formes. Ainsi le Sphinx d'Égypte, ce rejeton de l'art atlante que les siècles n'ont point consommé, symbolise les qualités que l'homme idéal doit avoir : VOLONTÉ exprimée par la tête d'homme ; ACTION exprimée par les pattes du lion ; RÉSISTANCE exprimée : par le corps du taureau ; PENSÉE exprimée par les ailes de l'aigle. Ainsi la sculpture n'était point pour les Atlantes un art purement de forme mais aussi un art de pensée.

Chaque autel était orné de statues. C'était devant celle du grand juge que l'on devait se confesser de ses fautes et faire pénitence, car la confession était un rite pratiqué chez les Atlantes, de même que la communion. On communiait devant l'image du soleil, voulant exprimer par là cette pensée qu'en mangeant du pain et qu'en buvant du vin, tous les deux produits de la terre enfantés par le soleil, on se reconnaissait soi-même fils du soleil, partie intégrante de son âme et on saluait en lui le grand générateur de vie, celui dont le rayon nourrit l'homme sous la forme des espèces.

La peinture était surtout décorative. Elle était allégorique. Les couleurs en étaient vives. On peignait les murs, les tombeaux et les statues. Mais l'art pictural ne fut jamais bien développé. On peut s'en rendre compte par les peintures décoratives, qui ornent les temples péruviens et égyptiens. En revanche la gravure fut très florissante. On gravait des pierres dures et des cylindres, les instruments usuels, l'or, l'argent, l'aurichalque. Quant à l'art décoratif proprement dit, il fut lui aussi très prospère.

Le moindre objet était sculpté et orné : les peignes, les cuillers, les manches d'instruments de musique et d'instruments de travail. L'art décoratif égyptien et assyrien, si minutieux et si joli, est le dérivé de l'art atlante. Car les femmes étaient coquettes. Ce défaut ne date pas de nos jours. Elles aimaient les parures, les bijoux, les parfums, les belles étoffes. Aussi l'art industriel fut très développé et il est probable que les Atlantes connurent la soie. En tous les cas, ils avaient pour teindre les étoffes un procédé qu'ils transmirent aux Égyptiens et que de nos jours nous avons perdu. Ce procédé était merveilleux et donnait aux étoffes un éclat et une fraîcheur que n'amortissaient point les années. Les étoffes égyptiennes trouvées dans les tombeaux le témoignent et nous étonnent encore par la vivacité de leurs couleurs.

L'habitation atlante était composée de quatre bâtiments entourant une cour centrale. Dans cette cour jaillissait une fontaine, car les Atlantes aimaient l'eau. Aussi leur capitale, à cause de la multitude des fontaines que l'on y trouvait, avait été surnommée la Ville des Eaux. La caractéristique de ces maisons était la tour qui s'élevait à l'un des coins des bâtiments. Cette tour était couronnée d'un dôme pointu. Un escalier extérieur en spirale donnait accès au sommet. C'était là, comme nous l'avons vu, que matin et soir les gens de la maison montaient pour saluer le soleil et réciter les litanies, se répondant d'une tour à l'autre. Ils recevaient, la bénédiction des prêtres qui, montés sur les tours des temples, plus hautes, les bénissaient ayant en mains la croix, symbole de la résurrection du soleil. Car la croix est le symbole atlante de l'immortalité de l'âme.

Ces maisons étaient construites en pierre rouge, blanche ou noire. Elles étaient peintes de brillantes couleurs et ornées de fresques et de sculptures. Les baies des fenêtres étaient remplies par une substance analogue au verre, mais moins transparente.

Des jardins entouraient ces maisons, des jardins merveilleux, avec des orangers et des tapis de fleurs. C'était là que se réunissaient les femmes pour broder et coudre, tout en fumant, car le tabac était en grand honneur en Atlantide. D'abord réservé aux prêtres et employé dans les cérémonies comme parfum ayant une vertu reconnue pour porter à la rêverie et à l'extase, le tabac se répandit bientôt dans toutes les classes. Hommes et femmes fumaient la pipe. Ces pipes étaient sculptées. Certaines représentaient des éléphants. Et voilà comment on a retrouvé en Irlande des pipes appartenant à l'âge de pierre et de bronze et sculptées en forme d'éléphant. Ce mystère qui intrigue nos modernes devient des plus explicites lorsque l'on sait que l'Irlande a été une presqu'île de l'Atlantide. Des pipes en forme d'éléphant ont été retrouvées aussi en Amérique et datant d'une époque où l'éléphant n'existait plus dans cette région. Ces pipes provenaient de l'Atlantide.

Les maisons étaient donc toutes entourées de jardins. Elles étaient peu hautes et n'étaient point tassées les unes contre les autres comme dans nos villes modernes. Les Atlantes aimaient l'air, les arbres et c'est ce qui explique la surface gigantesque qu'occupaient leurs villes.

Leur capitale était Cerné, ou la Ville aux portes d'or. Elle était située au bord de la mer, sur la côte orientale, à quinze degrés environ de l'Équateur. Elle était construite sur la pente d'une colline haute de 500 mètres et descendait en gradins vers l'Océan. Une contrée boisée l'entourait et c'était là que les riches avaient fait construire leurs villas et leurs résidences de chasses. Elle était dominée à l'Ouest par une majestueuse chaîne de montagnes, très haute et surmontée de trois pics qui se découpaient sur le ciel comme un fantastique trident.

Au sommet de la colline, s'élevait le palais de l'Empereur, entouré de vastes jardins au centre desquels un torrent jaillissait. Ce torrent arrosait les

fontaines du palais puis, se divisant en quatre cours d'eau, il s'en allait alimenter les quatre coins de la ville et conduisait les eaux dans les moindres recoins par des canaux secondaires. Il y avait quatre grands canaux : trois circulaires divisant la ville en trois zones distinctes et un rectangulaire qui recueillait les eaux des canaux adjacents après leur course à travers la ville et les conduisait à la mer. Ce réseau fluvial était long de douze milles et couvrait une surface de dix milles carrés. Ainsi pas un quartier de la ville n'était privé d'eau et tous les jardins étaient arrosés, pourvus de fontaines. Il y avait aussi des canaux secondaires qui recueillaient les eaux des sources chaudes, car ces dernières étaient nombreuses autour de la colline. Ainsi la ville, par ce merveilleux système d'irrigation, était alimentée d'eau chaude et d'eau froide. Il était d'ailleurs secondé par la création gigantesque d'un lac artificiel et d'un aqueduc formidable. Dans la crainte que le torrent un jour ne s'épuisât, et en prévision d'une sécheresse momentanée, les Atlantes avaient construit un lac artificiel dans les montagnes de l'Ouest. Ce lac était situé à 2.600 pieds. Il centralisait les eaux de nombreuses sources, de nombreux petits lacs et formait un réservoir formidable. Un aqueduc de section ovale de cinquante pieds sur trente partait de ce réservoir et, traversant des collines, des plaines, des vallées, conduisait les eaux à un lac artificiel et souterrain en forme de cœur, que l'on avait creusé au centre de la colline sur laquelle s'élevait Cerné et au niveau de la mer. De ce réservoir montait un puits taillé dans le roc et haut de 500 pieds, qui débouchait au centre des jardins du palais de l'empereur, tout proche de la source du torrent naturel. L'eau jaillissait avec force de ce puits en vertu de la loi physique des vases communicants, formait un magnifique jet d'eau et se mêlait aux eaux du torrent, se précipitant avec lui en cascade dans les canaux encerclant la ville. Ainsi la crainte d'un tarissement était devenue impossible et la ville pouvait compter sur une éternelle abondance d'eau. Voilà pourquoi toutes ces fontaines, et le surnom de ville des Eaux donné à la Capitale atlante. Peu de peuples modernes ont tenté d'aussi gigantesques travaux hydrauliques. Les ingénieurs atlantes ont égalé les nôtres. Les ingénieurs péruviens ont repris les traditions de leurs ancêtres, en construisant un aqueduc formidable pour

alimenter Quito. On peut encore en voir les ruines. Quant aux Égyptiens, fidèles héritiers des traditions hydrauliques de leurs pères, ils ont construit ce fameux lac Moeris, dont la structure fait encore notre admiration. En endiguant le Nil, ils ont su l'empêcher de se perdre dans les marais du Bar-El-Gazhal et, créant après Khartoum les fameuses cataractes, l'ont forcé de suivre la vallée montagneuse où il coule de nos jours afin d'aller déboucher dans la Méditerranée après avoir fertilisé toute une région. De même les Chaldéens Ont continué les travaux des ingénieurs atlantes, en cherchant à faire de Babylone une nouvelle Cerné. Mais ils ne le purent complètement. La géographie physique de leur région leur créa des obstacles insurmontables. Ils ne purent que fertiliser, par des merveilles de canalisation rappelant celles d'Atlantide, une étroite bande de territoire. Les fameux jardins suspendus n'étaient qu'un souvenir de ceux de Cerné, mais un bibelot, un joujou comparé aux autres. Aussi voilà pourquoi tous les peuples issus des Atlantes ont gardé dans leurs traditions le souvenir de jardins merveilleux qu'arrosaient quatre fleuves jaillissant d'une même source. Le jardin des Hespérides, l'Éden, tous les paradis fameux des vieilles religions ayant pour culte la légende historique des Atlantes, ne sont que des souvenirs de la merveilleuse Cerné. Et voilà pourquoi Ram, voulant dans l'Inde évoquer l'Atlantide, s'installa dans une vallée du Tibet, afin d'y fonder sa capitale, à l'origine de quatre fleuves. Lhassa, la ville mystérieuse, est le vestige de cette nouvelle Cerné, et la région où elle est située était appelée le Paradis par les sectateurs de Ram. En Amérique, l'on trouve aussi la tradition du Paradis perdu et des jardins édéniques. Les Incas avaient essayé, eux aussi, de reconstruire les fabuleux jardins. Toute l'antiquité, fille des Atlantes désolée des merveilles englouties au fond de l'Océan, a vécu de l'espoir de pouvoir un jour les faire revivre. C'est pourquoi tous les peuples ont dit qu'ils avaient été chasses du paradis terrestre par le glaive flamboyant d'un Khéroub, symbole du volcan, et que depuis, ils erraient à la surface du monde, à la recherche d'un nouveau paradis, d'une nouvelle terre de prospérité, d'un nouveau Chanaan. Et voilà aussi pourquoi les prêtres ont raconté que seul ici-bas le travail pourrait réparer la faute

originelle, restaurer le paradis, les lieux de délices où tout n'était que bonheur. La loi antique du travail avait pour but la reconstitution de l'Atlantide, et c'est, ce qui explique ces travaux gigantesques, cette hantise du grandiose, tous ces géants de pierre qui, ayant vaincu l'emprise des siècles, regardent encore dédaigneusement la petitesse de nos conceptions. Leur paradis n'était point nébuleux comme ceux des métaphysiques. Il reposait sur une réalité engloutie au fond de la mer et il n'y a rien d'étrange à ce que des peuples ayant connu la douceur et la volupté d'une civilisation avancée et se trouvant précipités à la suite d'un effroyable cataclysme sur des terres incultes et arides, parmi des sauvages, aient regardé avec émotion le passé et se soient donné pour mission de l'évoquer dans le futur. Telle est la raison pour laquelle l'avenir était pour eux contenu dans les formules du passé, ou de l'âge d'or !

Cerné était donc divisée en trois zones, que déterminaient des canaux concentriques.

Dans la première s'élevait le palais de l'empereur, magnifique et fortifié. D'immenses jardins publics l'entouraient. On y voyait des arbres fruitiers de toutes sortes avec des fruits monstrueux, des lacs, des ruisseaux, des cascades, des bois, des bosquets, et au centre le jet du torrent s'élançant de terre, l'arbre de vie, comme on l'appelait, voulant par là exprimer cette idée scientifique que, si le rayon solaire est l'âme de la vie, l'eau en est l'aliment principal. La fameuse fontaine de Jouvence est un souvenir de ce torrent qui donnait la prospérité à toute une ville et l'arbre de vie que saluaient les mages assyriens, n'en était que le symbole. Et, disaient-ils, l'eau est ici bas la femme du soleil et leur enfant est la terre. Il y avait dans ces jardins un champ de courses. Le peuple venait se reposer à l'ombre des palmiers et des orangers. Il voyait courir, écoutait la musique des prêtres, respirait l'arôme des fleurs, et c'étaient des danses, des cris de joie, des fêtes où l'on se promenait avec des torches et où l'on suspendait aux arbres des ballons de papier, avec dedans des luminaires. L'usage des ballons transmis aux Japonais par les Atlantes s'est perpétué jusqu'à nos jours. Il y avait aussi dans cette zone les habitations des fonctionnaires et les principaux temples. Et de ci de là, c'étaient des statues, des obélisques, des

sphinx, des pyramides pointues ou au sommet formant terrasse, d'où l'œil jouissait de la vue splendide de la ville s'étalant doucement en pente vers le grand océan bleu, avec au loin des rideaux de verdure, que dominait le trident majestueux des hautes montagnes de l'oust, dont la neige étincelait au soleil. Ces pyramides étaient parfois des temples secrets où se réunissaient des initiés, parfois des tombeaux, et parfois aussi, lorsqu'elles se terminaient par une terrasse, des points de vue, et des plateformes où évaluaient, se détachant magnifiquement sur le ciel bleu, nimbes d'azur dorées de soleil, les danseuses sacrées vêtues de blanc ou vêtues de rose, constellées de bijoux d'or. Et c'était une féerie de les voir mimer, ainsi perdues dans le ciel, le grand mystère du soleil à travers la zone zodiacale !...

Dans cette zone se trouvait aussi le palais des étrangers. On y hébergeait, aux frais du gouvernement, tous les étrangers qui désiraient visiter la ville, et cela aussi longtemps qu'ils le voulaient. Ce palais était une merveille. Platon nous conte que l'or, l'argent, l'ivoire, l'aurichalque y avaient été prodigués. On s'y mirait et l'on était ébloui.

Dans les deux autres zones, se trouvaient les maisons ordinaires et les temples. Les plus pauvres habitaient au bord de la mer. C'étaient les pêcheurs. Mais tous étaient propriétaires de leur maison. La pauvreté était chez eux l'absence du superflu. Un pauvre de l'Atlantide serait chez nous un bourgeois aisé. Il y avait des esclaves sans doute, mais ces esclaves étaient bien nourris et bien traités. Ils ignoraient les brutalités assyriennes, les angoisses et les pleurs. Leurs enfants naissaient libres. Ils n'étaient en quelque sorte que des domestiques. Telle était Cerné, la ville des eaux, la ville aux portes d'or qui flamboyait au soleil, immense et magnifique, sous un ciel adorable, avec un climat très doux ! On ignorait la puanteur et les clameurs de nos rues, le confiné de nos maisons de carton. Les avenues étaient larges et ce n'était qu'un immense jardin dans lequel se trouvaient disséminées des maisons. Aussi tout n'était qu'arôme de fleurs, parfums jasminés, murmures de ruisseaux et de cascades, bruits de fêtes, lointains accords de musique. On y respirait largement. On y rêvait délicieusement et les couchers du soleil étaient

splendides sur la haute montagne au trident neigeux. Les habitants ignoraient notre pas hâtif et pressé.

Ils allaient nonchalamment dans des voitures tirées par des lions ou des jaguars, ou passaient sur des chevaux richement harnachés, ou sur de monstrueux éléphants. Ou bien, on les voyait dans les airs dans leur machine volante filer en bourdonnant comme de gigantesques insectes.

Cerné avait deux millions d'habitants. Il en partait des routes merveilleuses, très larges, dans toutes les directions. Ces routes traversaient des fleuves, sur des ponts suspendus, car les ponts suspendus sont loin d'être des inventions modernes. Au Pérou, les Incas en avaient construit : on en voit encore les vestiges. Ces routes étaient mesurées. Des bornes indiquaient les distances et il y avait de loin en loin des auberges entretenues par le gouvernement, où le voyageur recevait l'hospitalité.

On pouvait donc voyager commodément en Atlantide. On était sûr de trouver un gîte, un endroit pour se reposer et boire. Ces auberges étaient nombreuses. Il y n'avait environ tous les cinq kilomètres. Le Pérou avait repris cet usage et les Incas, fidèles aux traditions des Atlantes, leur ancêtres, avaient installé sur leurs routes de pareilles auberges. Il y avait aussi une poste très rapide, qui permettait de transmettre des nouvelles d'un coin du pays à un autre. En somme, la civilisation des Atlantes a été merveilleuse. Ils étaient arrivés à un système économique, à une morale et à une religion, qui donnèrent la prospérité à cet immense empire, et les Anciens, reconnaissants de cet héritage moral et scientifique, les avaient salués du surnom de dieux et parlaient de leur temps comme étant l'âge d'or !... Quand les dieux habitaient sur terre... disent toutes les légendes.

Cette civilisation a été supérieure à la nôtre. Supérieure en ce sens qu'elle a développé chez l'individu plus que la nôtre les facultés psychiques. Elle l'a évolué moralement avant d'e l'évoluer matériellement. Pour elle, la base du bonheur ici bas a été la clairvoyance de l'âme et de l'esprit. Et voilà en quoi elle est noble, et pourquoi elle a évité cette crise moderne qui nous paralyse en ce moment. Notre base a été l'évolution matérielle avant l'évolution morale. Ceci

est une faute, car l'évolution physique, entraînant des appétits et n'étant point réfrénée par une évolution analogue de l'âme, mène à l'anarchie. Tout le monde a faim de richesses, de jouissances. Tout le monde veut posséder, croyant que le bonheur consiste avant tout dans la satisfaction des sens. Illusion ! Le bonheur est dans l'évolution de la moralité de l'individu, et lorsque les assises morales d'un peuple ne sont point assez fortes pour dominer ses appétits, il marche à la folie, à la ruine, car l'horizon de ses jouissances matérielles recule indéfiniment. Il croit sans cesse tenir l'idéal, tandis que ses mains n'étreignent qu'un spectre. La conséquence en est l'état morbide de notre société, cette vague désespérance qui empoisonne l'âme de tous les jeunes et leur fait paraître la vie une vallée de larmes. Tandis que, lorsque la moralité d'un individu évolue avant le physique, maître de la clairvoyance, il sait s'arrêter dans sa poursuite des jouissances matérielles, se contenter et ne point chercher l'impossible. La civilisation atlante donc était supérieure à la nôtre sous ce rapport-là. Quant au physique, elle semble avoir atteint, le même degré. Elle ne connaissait point sans doute pratiquement la vapeur ; elle a connu des forces analogues que nous ne connaissons point. Une seule invention est réellement moderne : c'est l'Imprimerie.

Sa décadence a été justement causée par le déséquilibre de l'évolution morale et de l'évolution matérielle. La faute en est à trop de science. La conscience de pouvoirs puissants engendre chez l'homme l'orgueil. Cet orgueil le perd, en l'incitant à user de sa science dans un but oppressif et égoïste. Et voilà l'origine de la décadence, le péché originel, la tare de la nature humaine. Aussi voilà pourquoi les héritiers des Atlantes, les sages Égyptiens, dans un but de morale et d'humanité, recueillant les débris de cette science qui, comme Saturne, avait dévoré ses enfants et s'était détruite elle-même, l'ont enfermée dans le secret des pyramides, dans le mystère de leurs sanctuaires, la couvrant du triple voile d'Isis, afin que tels des papillons aventureux, les profanes ne vinssent point s'y brûler les ailes. Voilà l'origine des initiations scientifiques de l'antiquité.

CHAPITRE VI

L'HISTOIRE POLITIQUE

L'Atlantide fut le théâtre d'évènements politiques importants. Ses luttes de parti restèrent dans la mémoire des peuples qui ont survécu à l'engloutissement fatal. On n'a pour cela qu'à consulter les mythologies. Elles retracent les combats des dieux et des héros. L'Olympe n'est autre que l'Atlantide et les merveilleuses histoires que racontaient les Grecs concernant les Dieux, ne sont que des faits de l'histoire atlante, que la magnifique imagination d'Orphée avait enjolivés et poétisés. Atlas, Jupiter, Neptune, Junon étaient en plus du symbole de forces naturelles, des noms de rois et de reines ayant réellement existé dans la terre disparue. On peut dire que les mythologies anciennes ont un triple sens. Un sens philosophique, un sens astrologique, et un sens historique. Ainsi Jupiter, symbole de la puissance et de l'autorité sur le plan philosophique, devient sur le plan astral la force bénéfique d'un astre agissant sur terre dans un sens d'élévation, tandis que, sur le plan historique, le mythe de Jupiter n'est plus que le récit des actions d'un roi puissant, ayant eu à lutter contre de nombreux ennemis et ayant aimé comme nous. La lutte entre les Dieux et les Titans n'est autre que le souvenir des batailles livrées entre les magiciens noirs et les magiciens blancs. En somme, partout où l'on voit dans une religion ancienne évoluer des dieux anthropomorphes, l'on peut dire que ces dieux ne sont autre chose que des rois Atlantes, des héros, des hommes politiques puissants, que le recul des âges a divinisés et que le, respect dû à leur intelligence a fait adorer. Car ces religions, étant toutes à base astronomique, étaient essentiellement métaphysiques et abstraites. Et voilà pourquoi toutes les mythologies sont semblables et content des faits analogues. Grecs, Romains, Égyptiens, Assyriens, Indous, Chinois, Polynésiens, Incas, Aztèques ont laissé les mêmes traditions mythologiques, pour la raison bien simple que ces traditions n'étaient que l'histoire de l'Atlantide disparue. Partout où on lit les

Dieux on peut lire les Atlantes ! comme si plus tard dans nos colonies nos gloires nationales divinisées devenaient l'objet d'un culte spécial. Alors l'on raconterait les exploits du dieu Napoléon... Le culte des ancêtres a été la base de toutes les mythologies.

Donc l'Atlantide a été le théâtre d'une multitude de luttes. Il y a eu des luttes de partis et des luttes de races. D'abord peuplée essentiellement de Rmoahals, l'Atlantide eut un gouvernement militaire pillard et brutal. Le chef militaire était alors tout. Il engagea des guerres contre les Lémuriens abâtardis, puis essaya de résister contre les Toltèques envahisseurs. Mais accablés par le nombre, les Rmoahals émigrèrent, devinrent esclaves, ou bien s'en allèrent vivre parmi les Lémuriens.

Les Toltèques ont été ceux qui ont civilisé l'Atlantide et ont fondé sa puissance mondiale. Leur empire a été formidable et a résisté pendant des siècles aux emprises de la dissolution. D'abord divisés en petits royaumes, les Toltèques fondèrent bientôt une fédération ayant à sa tête un empereur ; Cet empereur était recruté parmi les savants et les adeptes et était un initié transcendantal. Le principe de l'hérédité du pouvoir ne vint se poser qu'à la fin de l'âge d'or. Il y eut alors succession et le fils reçut, avec le pouvoir, l'initiation du père. Ce fut lui son mage et lui seul pouvait lui conférer le grade suprême.

L'empire toltèque connut un véritable âge d'or et jouit d'une civilisation considérable. Cet âge dura cent mille ans. Puis la décadence commença. Les intérêts personnels primèrent les intérêts généraux. Le physique l'emporta sur le moral. Le luxe engendra la soif de l'or. La luxure amena la dégénérescence de l'esprit. Bref, le frein moral ne fonctionna plus et les appétits, n'ayant plus d'obstacles, s'aidèrent de la magie noire pour s'entre-dévorer. Alors le principe karmique se développa dans toute sa fore. Ce fut l'âge de la brute. La débauche trôna en reine et la férocité s'installa au pouvoir. L'anarchie vint semer le désordre dans le gouvernement. Il y eut scission. Les Initiés voulurent lutter contre les magiciens noirs et rétablirent l'ancien régime de la morale. Il y eut deux empereurs : un blanc et un noir, qui se disputèrent Cerné, mais les magiciens noirs eurent le dessus. Ils chassèrent l'empereur blanc de Cerné et

l'obligèrent à se réfugier au nord de l'île. Cet empereur blanc, assailli de nouveau, émigra dans les îles puis vint définitivement s'installer en Égypte après le déluge, où il fonda l'empire égyptien, sur les bases de l'ancienne loi.

En somme, le déséquilibre entre l'évolution matérielle et l'évolution morale fut la cause de cette décadence. L'homme, pour conserver ici-bas le bonheur, l'âge d'or en un mot, doit avoir avant tout le souci de conserver la clairvoyance de l'âme et de ne point se laisser entraîner par la poursuite d'illusoires jouissances. L'esprit doit dominer le corps en limiter les appétits, et l'évolution matérielle ne doit être que le corollaire de l'évolution morale.

L'empire toltèque, après la fuite de l'Empereur blanc, se divisa en une multitude de petits royaumes qui se firent la guerre. Les déluges, loin de les calmer, ne firent qu'aviver leurs querelles et, jusqu'aux derniers jours de Poséidonis, ils continuèrent à lutter entre eux, à s'entre-dévorer sur les débris du grand continent englouti.

Les autres races atlantes eurent des formes de gouvernement adéquates à leur nature. Elles restèrent toujours dans l'ombre de la puissance toltèque, tantôt amies, tantôt ennemies. Ces races faisaient partie de la fédération et, tout en reconnaissant l'empereur suprême, elles avaient leurs institutions politiques indépendantes et des gouvernements autonomes. Les Touraniens avaient adopté un système féodal analogue à celui qui florissait chez nous au moyen-âge. Ils étaient turbulents et brutaux, sans cesse en lutte avec les Toltèques et le gouvernement régulier. Ils se massacraient entre eux et avaient des régiments de femmes.

Les Sémites étaient querelleurs et maraudeurs. Ils menaient une vie nomade et erraient à travers l'Atlantide par tribus. Leur gouvernement était patriarcal. Ils ne jouèrent un rôle politique qu'à la décadence de la race Toltèque. Ils s'emparèrent de Cerné, et y installèrent un des leurs comme empereur. Mais ils en furent bientôt chassés.

Les Akkadiens avaient un gouvernement oligarchique. Ils étaient avant tout marins et commerçants. Ils parcouraient le monde et le colonisaient. Ce fut de chez eux que vinrent les grands astrologues, et toutes les grandes

inventions maritimes. Quant aux Mongols, ils étaient nomades et à moitié sauvages. Confinés en Asie, ils parcouraient les steppes, ayant un idéal élevé et des aspirations supérieures. Ils ne jouèrent aucun rôle dans l'histoire politique de l'Atlantide, en étant d'ailleurs trop éloignés pour agir.

CHAPITRE VII

LES COLONIES

Les colonies des Atlantes furent nombreuses. On peut dire qu'ils colonisèrent le monde et s'emparèrent des continents à mesure qu'ils s'élevaient au-dessus des eaux.

On retrouve en Europe, en Asie, en Afrique, dans les îles australiennes, en Amérique enfin, des traces de ces colonies.

En Europe, la presqu'île de Scandinavie fut, au temps où elle était séparée du continent, colonisée par des Tlavatlis. Elle était, avant eux, peuplée de Lémuriens, des hommes noirs, venus des continents australiens et qui, avant les Atlantes, avaient erré à travers le monde et en avaient colonisé une grande partie. Ces Lémuriens, dont les plus vilains types polynésiens ne sont que les descendants dégénérés, avaient une intelligence vulgaire et des goûts grossiers. Les Tlavatlis se mêlèrent à ces Lémuriens et formèrent ce que nous appelons la race dravidienne. Tous les types bruns de Scandinavie descendent de ce croisement.

La Bretagne, la Picardie, le Groenland ont été colonisés par la race des Rmoahals. L'homme de Furfooz serait un Rmoahal de la décadence. Sa tête ronde et essentiellement brachycéphale en est le témoignage, car un brachycéphalie était la caractéristique des Rmoahals, comme la dolichocéphalie était celle des Tlavatlis. L'homme de Cro-Magnon est un tlavatli. Cette émigration Rmoahal en Picardie et en Bretagne n'a rien d'étonnant. Le type breton, avec son visage rougeâtre, rappelle étonnamment le type peau-rouge. Et il n'y a point seulement une concordance physique mais aussi une similitude d'usages et de traditions, qui fait que notre Breton n'est que le frère de l'inca. Mais notre type atlante, acclimaté à l'Europe et sous l'influence d'un mélange de Celtes, s'est peu à peu transformé. On ne retrouve le type Rmoahal que chez les Lapons. Ces petits hommes sont les restes de cette grande race

abâtardie et dégénérée. En Bretagne d'ailleurs, les monolithes et les fameuses pierres de Karnak ne sont que des vestiges atlantes. Ces pierres servaient au culte du soleil.

Les Basques, les Étrusques sont les descendants des Atlantes sémites. L'Espagne, la Provence et l'Italie avaient été colonisées par eux. Voilà pourquoi les Basques et les Étrusques sont un mystère pour notre science moderne. En effet, leur type rougeâtre rappelle les types américains ; leurs langues, ne se rattachant à aucun rameau ethnographique d'Asie ni d'Europe, semblent venir directement d'Amérique. En effet, l'Euskarien, la langue des Basques, ressemble étonnamment au Maya et ne diffère presque point de l'idiome parlé par les peuplades peaux-rouges du Canada.

L'Angleterre primitive avait été habitée par le Rmoahals, puis, il y a environ cent mille ans, une émigration d'Initiés akkadiens vint s'y installer, chassés par les prêtres maudits de la magie noire. En somme, on peut dire que le type européen, aux yeux noirs, aux cheveux foncés, au teint bistre ou rougeâtre, ou cuivré, est un type atlante, plus ou moins bien conservé, par suite des mélanges avec du sang celte. Corses, Basques, Étrusques, Sardes, Bretons, Scandinaves, Lapons sont les descendants de ce fier peuple atlante qui avait dominé le monde ! Ils sont les fils des dieux. Et voilà pourquoi, en Bretagne, en Picardie, on méprise le type : blond aux yeux bleus, car les Celtes ont été les envahisseurs et les oppresseurs. Et les fiers Atlantes, vaincus à leur tour, soumis aux Celtes, n'ont point encore pardonné cette insulte à leur dignité de maîtres du monde. C'est là l'origine de cette antipathie que certains types bruns affectent envers le type blond, antipathie encore sensible de nos jours en Bretagne, où subsistent des villages atlantes dont les habitants ne se marient qu'entre eux et qui appellent les blonds le fils du diable. Le type chouan est un type atlante presque pur : le Chouan ressemble au Basque, à l'Étrusque et particulièrement à l'Indien. Ce furent les Initiés akkadiens d'Angleterre qui donnèrent aux druides leur science et les disciplinèrent en collèges d'Initiés. La religion des druides vient d'eux. Et voilà la raison de la similitude existant entre

la religion des druides et celle des Égyptiens. Toutes les deux sont le produit des conceptions métaphysiques de l'Atlantide, conservées pures par les Initiés.

Les côtes africaines reçurent de nombreuses émigrations atlantes. Les Peules sont les descendants des Tlavatlis mélangés aux Lémuriens. Les Kabyles sont les fils des Atlantes sémites et au Maroc, en Algérie, on retrouve les fils des Atlantes touraniens. Les Arabes sont des produits de Celtes, de noirs et de Sémites atlantes. D'ailleurs, ce type sémite se retrouve en Amérique chez beaucoup d'Indiens. Ils avaient fondé sur la côte africaine de grandes villes. En Tunisie, on en retrouve encore des vestiges, et si l'on opérait des fouilles vers le Sahara, qui était alors une mer, on retrouverait des ruines importantes et monstrueuses de cités atlantes. Les découvertes d'un officier français semblent confirmer que, sur les bords du Sahara, florissait une puissante civilisation préhistorique. En effet, l'Algérie, le Maroc, alors détachés de l'Afrique, formaient une grande île prospère et magnifique. Cette île a été le centre d'une grande civilisation coloniale, par suite de sa proximité avec l'Atlantide. De même, les îles Canaries, les Açores, les îles du Cap Vert ont été colonisées par les Atlantes. Les Guanches en descendent.

Mais la plus belle colonie africaine des Atlantes a été l'Égypte. Elle fut en effet colonisée par les Toltèques, la race atlante la plus intelligente et la plus civilisée. L'histoire de cette colonie est curieuse. Une loge d'Initiés atlantes vint s'y installer, il y a 400.000 ans, chassés de la métropole par suite de la dépravation des mœurs. En effet, la décadence commençait à se faire sentir à cette époque en Atlantide. La magie noire sapait l'empire et fomentait des révoltes. Le trône de l'empereur blanc branlait tandis qu'on lui suscitait un rival, choisi parmi les prêtres du culte maudit.

Cette loge d'Initiés devint bientôt prospère, car tous les Atlantes qui, lassés des mœurs nouvelles, craignaient une catastrophe qu'annonçaient d'ailleurs des prédictions, vinrent peu à peu grossir leurs rangs. Il se forma en Égypte un petit royaume, où l'on appliqua la loi ancienne d'Atlantide. On y établit la morale sur la vieille religion basée sur l'a communauté des biens et la fraternité des hommes. On y bannit la polygamie. On voulut en un mot y perpétuer

l'âge d'or. Elle trouva chez les peuplades noires encore à l'état sauvage qui essaimaient des régions tropicales, des serviteurs fidèles et dévoués. Les Initiés développèrent leur intelligence, leur enseignèrent à vivre selon des lois morales. Et peu à peu la colonie devint immense. On fonda des villes, on construisit des temples formidables, on sculpta dans la montagne des sphinx. La grande pyramide de Gizeh fut construite entre 210 et 200.000 ans. Cette pyramide était un temple secret où l'on recevait l'initiation. Le grand sphinx ailé d'Égypte date aussi de cette époque. Mais comme, loin de se remettre, l'état politique de l'Atlantide ne faisait qu'empirer, la colonie égyptienne se sépara il y a 200.000 ans de la métropole et prit le nom d'empire d'Égypte. Alors il y eut des lois en Atlantide pour défendre aux habitants du continent d'émigrer en Égypte. On déclara la guerre à la colonie. Mais celle-ci, forte et puissante, sut résister et conserver son indépendance. Elle devint alors l'asile de tous les gens qui étaient restés d'une morale pure, l'asile des fidèles d'une vieille tradition, le tabernacle enfin où l'on venait recevoir l'initiation des vérités tournées en mépris par les Mages Noirs. Mais à peine venait-elle de se détacher de la Métropole que le cataclysme d'il y a 200.000 ans eut pour résultat de la submerger. La riante colonie disparut sous l'eau. Les Initiés durent se réfugier dans les montagnes d'Abyssinie qui, seules, pointaient au-dessus de la mer. Ils n'en redescendirent que lorsque les eaux se furent complètement retirées de la vallée du Nil. Des émigrations nouvelles vinrent grossir leurs rangs affaiblis, des éléments toltèques et akkadiens : ce dernier sang modifia le type. Alors, on se mit en devoir de reconstruire les cités détruites, les temples ruinés par les eaux, car seuls les sphinx et la pyramide de Gizeh avaient résisté à ce déluge. On fonda un nouvel empire, et les Initiés prirent le nom de deuxième dynastie divine.

Cela dura ainsi jusque vers l'an 80.000. Un nouveau déluge vint encore submerger l'Égypte à cette époque. Mais il fut de courte durée. On redescendit des montagnes et l'on fonda la troisième dynastie divine. Ce fut à ce moment-là que l'Empereur blanc vint se réfugier en Égypte. Le temple de Karnac date aussi de cette période. Un, peu avant l'an 10.000, l'Égypte fut attaquée par les

habitants de Poséidonis, qui poursuivaient l'empereur blanc. Il y eut des batailles sanglantes, mais l'Égypte sut les repousser, grâce à l'alliance qu'elle avait conclue avec les autres peuples méditerranéens d'origine atlante ou simplement pélasgique. Les Grecs d'alors, qui étaient des noirs, se battirent courageusement et c'est là l'origine de cette tradition grecque, transmise dans la suite aux émigrations blanches qui ont peuplé la Grèce, que les Grecs avaient, grâce à Minerve, repoussé les Atlantes. On célébrait d'ailleurs à Athènes une fête commémorative de cet évènement. Lorsqu'en l'an 9.564, Poséidonis disparut sous les eaux, il y eut en Égypte un nouveau déloge. Ce fut la fin de la dynastie divine. La loge d'Initiés, accablée par les émigrations noires venant du Centre de l'Afrique, ne voulut point retourner en Égypte après la disparition des eaux. Elle émigra dans l'Inde et se réfugia au Tibet. Alors commença la dynastie humaine, dont les descendants furent les Pharaons, historiques. Mais l'Égypte conserva des loges d'Initiés. Elle redevint florissante, construisit Thèbes, Memphis, endigua le Nil, puis dégénéra, devint la proie de l'empire Éthiopien, reprit son essor sous Ram pour finir historiquement, dégénérée et amoindrie. Les Fellahs sont à l'heure actuelle les descendants des Atlantes. Et voilà comment l'Égypte, héritière des Atlantes, a été le berceau de notre civilisation et nous a conservé, sous le triple voile d'Isis, cette science mystérieuse qu'ils comparaient à une liqueur dont l'usage donnait la mort ou l'éternelle jeunesse ! Ainsi ils symbolisaient la Magie, qui avait donné à l'Atlantide sa grandeur mais qui aussi avait été cause de sa ruine, la magie dont la connaissance enivre l'imprudent et le conduit au crime !

En Asie, l'inde, l'Indochine et la Chine furent des lieux que colonisèrent les Atlantes. Les Rmoahals et les Tlavatlis, occupèrent les Indes. Leurs descendants, croisés de Lémuriens et de nègres, Ont donné le type dravidien qui lui-même, mélangé au sang aryen, a abouti au type indou actuel. Plus tard, il y eut au Tibet une émigration toltèque, composée presque uniquement d'Initiés. Les fameux Ruta des légendes indoues en seraient les descendants. Le centre de l'Asie avait été colonisé par les Touraniens. Ils avaient fondé au bord du désert de Gobi, qui alors était une mer, d'immenses villes dont on vient de

retrouver des ruines enfouies sous les sables. Il y eut en Chine une civilisation florissante du temps des Touraniens. Les Toungouses et autres peuplades actuelles de l'Asie centrale sont les fils de ces colons, des fils abâtardis par des mélanges avec du sang mongol et aryen. Quant aux Sémites atlantes, ils avaient fondé d'importantes colonies dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre. Les peuples suméro-akkadiens étaient leurs descendants et les mages de Chaldée les revendiquaient comme pères. Quant aux Phéniciens, ils étaient des sangs mêlés de Sémites et de noirs. Le peuple mongol, né en Asie et que l'on rattache aux races Atlantes, occupa la Chine. Les Hongrois ne sont que des mélanges de Mongols et d'Aryens, les Malais des mélanges de Mongols et de Lémuriens. Quant, aux Japonais, ils semblent provenir d'un mélange : de Mongols, de Touraniens et de Toltèques. On retrouve encore du sang tlavatli chez les Siamois et les Birmaniens qui sont des croisés de Mongols, de Tlavatlis et d'Aryens.

L'Amérique a été colonisée une des premières par les Atlantes, et l'on peut dire que les Peaux-Rouges en sont presque tous les descendants dégénérés. Les Patagons sont les restes actuels des Tlavatlis. On retrouve le type sémite chez les naturels de la vallée du Mississipi. Quant aux Mongols, des émigrations importantes par le détroit de Behring ont colonisé le Nord de l'Amérique, à mesure qu'il s'élevait au dessus des eaux. La principale de ces émigrations mongoles fut celle des Kitans. Elle eut lieu il y a 300.000 ans. Ces Mongols se mêlèrent aux Tlavatlis et aux Toltèques et donnèrent ce type peau-rouge à yeux bridés du lac Michigan.

Mais les deux grandes colonies atlantes d'Amérique furent celles du Pérou et du Mexique. La civilisation des Incas fait pendant à celle d'Égypte. Les Incas étaient des Toltèques. Ainsi s'expliquent les grandes ressemblances au point de vue mœurs et art qui existent entre les Péruviens et les Égyptiens. Ces deux peuples sont frères et tous les deux sont les descendants les plus purs et les plus directs des Atlantes. En Amérique, les Incas ne se mariaient qu'entre eux et un fils du soleil ne pouvait accepter l'amour d'une fille des hommes. Cette coutume avait pour raison de perpétuer la race toltèque dans toute sa pureté et

de ne point l'abâtardir par des mélanges avec les autres peuples. Aussi la civilisation des Incas est la révélation de celle des Atlantes et la reflète jusque dans ses moindres détails.

Les Toltèques du Mexique ont moins bien conservé que les Incas les caractères physiques et intellectuels de leur race primitive. Cela tient à ce qu'ils ont accueilli une forte immigration aztèque et n'ont pas craint de se croiser avec eux. Cette immigration aztèque eut une influence considérable sur les Toltèques du Mexique Elle en a modifié le types et les mœurs. Puis, il y eut plus tard un apport appréciable de Boréens parmi les Toltèques du Mexique. Ces Boréens venaient du nord de l'Europe, peut-être du pôle Nord. Il y a huit mille ans qu'ils ont commencé à essaimer en Europe et en Asie, laissant sur leur passage des îlots d'hommes à teint blanc, à cheveux blonds, à yeux bleus. Certains groupes de Boréens ont gagné l'Amérique, soit par les terres glacées qui alors reliaient l'Europe à l'Islande et l'Islande au Groenland, soit par le nord de l'Asie et le détroit de Behring, car, dans les îles du Japon, on retrouve en certains endroits des types boréens primitifs. Donc les Boréens, qui sont nos ancêtres, sont aussi les pères de tous les types peau blanche d'Amérique. Ces types ne descendent point des Atlantes, comme on l'a prétendu. L'Atlantide ignorait Borée et pour elle, dont le rouge était la teinte nationale, le type pâle ou blanc était représenté par le jaunes d'Asie et d'Europe. Ce sont d'ailleurs les Boréens qui ont importé au Mexique les rites sanglants des Druidesses et certains idiomes à celtique Les tribus du Dakota, du Mandan, du Zuni, du Menominec, sont filles de Borée. Plus tard, des navigateurs normands ont abordé en Amérique et y sont restés.

Comme on le voit, peu importent les déluges, l'Atlantide a subsisté à travers le monde. Elle y a subsisté par ses colonies, qui ont été les foyers de la civilisation antique. Pieusement, Noirs, Jaunes, Blancs, sont venus successivement écouter les traditions des Rouges qu'enseignaient les enfants de Noé échappés au déluge : les fils de Cham, symbole des Égyptiens, des Peules, des Phéniciens ; les fils de Sem, symbole des Suméro-Akkadiens et des Indous ; les fils de Japhet, symbole des Étrusques et des Basques. Ils sont venus chercher

le verbe en Orient, au nœud qui reliait l'Afrique, l'Asie et l'Europe, parce que c'était là, dans les terres saintes d'Égypte et de Palestine, que les hommes rouges avaient jeté les germes des civilisations futures. C'était là qu'avait abordé, disait la tradition, l'Arche de Noé, qui contenait tous les types de la vie, toute la graine du futur. C'était là qu'était apparu Oannès, le dieu poisson qui avait enseigné aux hommes l'art d'écrire et de sculpter dans la pierre les grands taureaux ailés. C'était là que se dressaient les grandes pyramides, le grand sphinx ailé, et le vaste temple de Karnac. Et le sphinx était le symbole de la science atlante, qui avait résisté aux déluges, aux insultes du temps, aux malédictions des hommes, comme lui depuis 200.000 ans résistait aux tempêtes de la mer noyant l'Égypte, aux ouragans de sable du désert, à l'acide des temps, aux coups de pioches des profanes, toujours impassible, ruminant toujours la même pensée !

L'Égypte, fille préférée des Rouges, a été notre initiatrice. Les Grecs sont ses fils, les Hébreux sa propre chair et l'Inde a été le tabernacle où s'est réfugiée son âme, lorsque les envahisseurs noirs ont voulu l'étouffer. C'est d'Égypte que nous sont venus les fleurs du bien et du mal, les arbres de vie, les arbres de science. Elle a nourri Moïse et Orphée. Et ses disciples ont été Ram, Fohi, Krishna, Zoroastre, Platon, Pythagore, Jésus. Tous ont été les Initiés de ses temples, qui contenaient, cachée sous un triple voile, Isis, la vertu, la déesse mystérieuse des Atlantes.

Donc nous vivons sur la tradition des Atlantes. Leurs dogmes sont nos dogmes. Ils ont été la révélation. Notre mythologie raconte leurs exploits, nos religions les vénèrent, car ils ont été les Dieux honorés et maudits, les dieux de chair qui ont appris aux hommes à écrire, à tailler la vigne, à fabriquer le vin doux qui enivre, à dompter le cheval fougueux, à construire des temples, à sculpter des sphinx et à contempler la nuit le ciel étoilé. Ils ont été les anges déchus qu'a tentés le démon de l'orgueil et que les fleurs empoisonnées, les fleurs maudites de la magie noire, ont enivrés de leur voluptueux arôme ! Et ces fleurs perfides les ont fait périr, eux les immortels !

Gardons-nous donc de ces fleurs du mal qu'hélas ils nous ont assez léguées. Elles contiennent parce qu'elles sont entachées d'orgueil ! Déterrons les racines du fameux péché originel qui accable encore de son poids l'humanité et saluons dans les Atlantes, la Révélation.

1900

CHAPITRE VIII

LES SOURCES

IGNATIUS DONNELLY — *Atlantis. The Antediluvian world* (en anglais). (Cet ouvrage représente les déductions modernes basées sur l'observation et l'archéologie).

SCOTT ELLIOT. — *Histoire de l'Atlantide* (anglais) (Cet ouvrage présente la tradition indoue suivant l'école théosophique du groupe A.-P. Sinnett).

NAOAILLAC. — *L'Atlantide.*

NICAISE. — *L'Atlantide*. Brochures françaises à base scientifique moderne.

LE DAIN. — *L'inde antique*. (Cet ouvrage se rattache à l'école théosophique indoue).

PLATON. — *Le Timée. Le Critias.*

FABRE D'OLIVET. — *Histoire philosophique du genre humain.*

FABRE D'OLIVET. — *La langue hébraïque restituée.*

SÉDIR. — *Éléments d'Hébreu.*

PAPUS — *Traité Méthodique de science occulte.*

PAPUS. — *La Kabbale*. Tradition occidentale basée sur l'ésotérisme égyptien.

ST. YVE D'ALVEYDRE. — *La Mission des Juifs*. (Ouvrage base sur la tradition occidentale et sur la tradition indoue autre que celle que représente l'école théosophique).

LES MANOUS ; L'AVADHANA-SASTRA ; LE VEDANGA-SASTRA ; LES POURANAS ; LA BIBLE. Ces livres traduits dans leurs sens ésotérique,

LES LIVRES MAYAS DU YUCATAN (Tradition Américaine).

LORD KINGSBOROUGH. — *Antiquités Mexicaines.*

PRESCOTT. — *La Conquête du Pérou.*

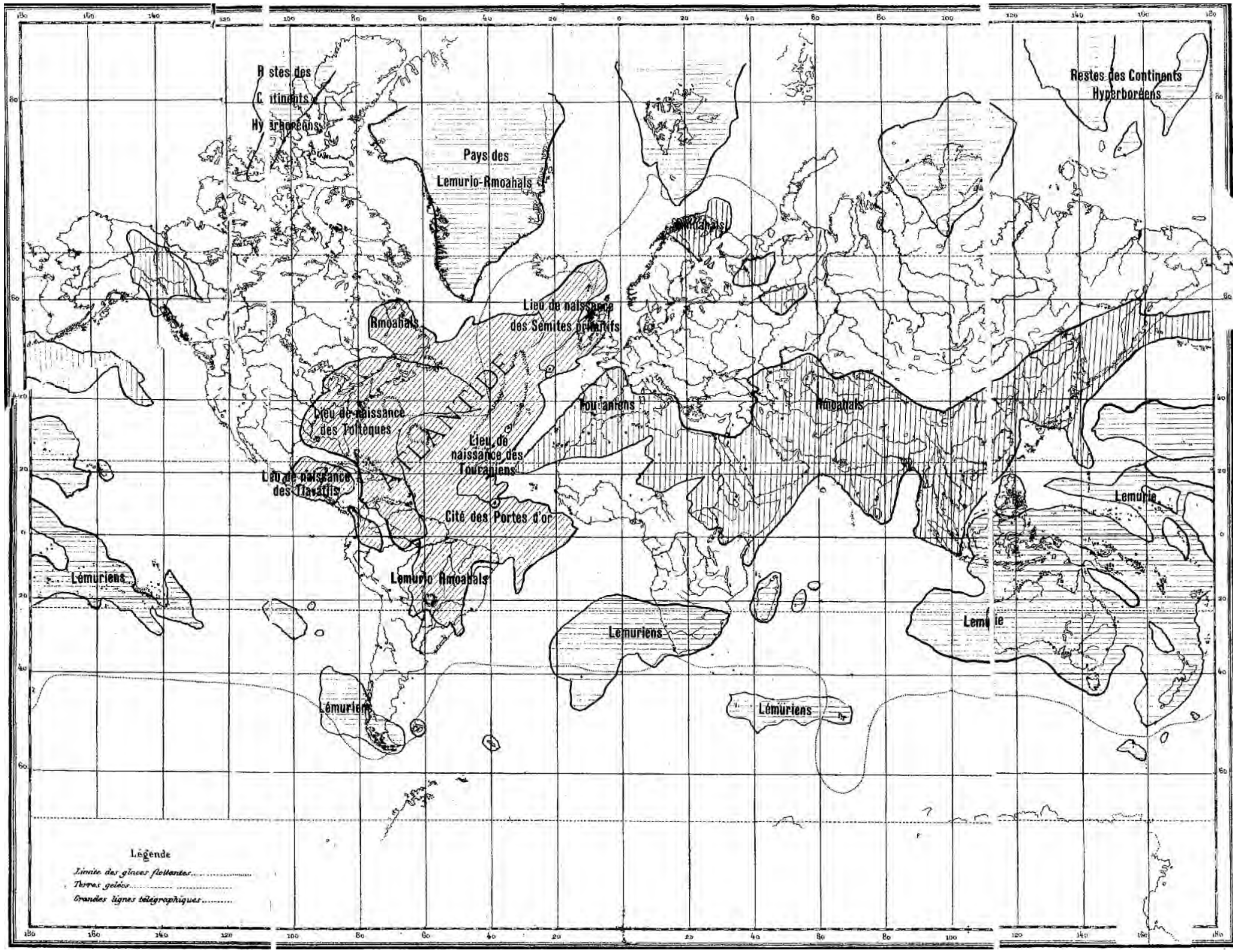
BALDWIN. — *Préhistoric nations*.

WINCHELL. — *Préadamites*.

DE BRÈRE. — *Essai sur le Symbolisme d'Orient*.

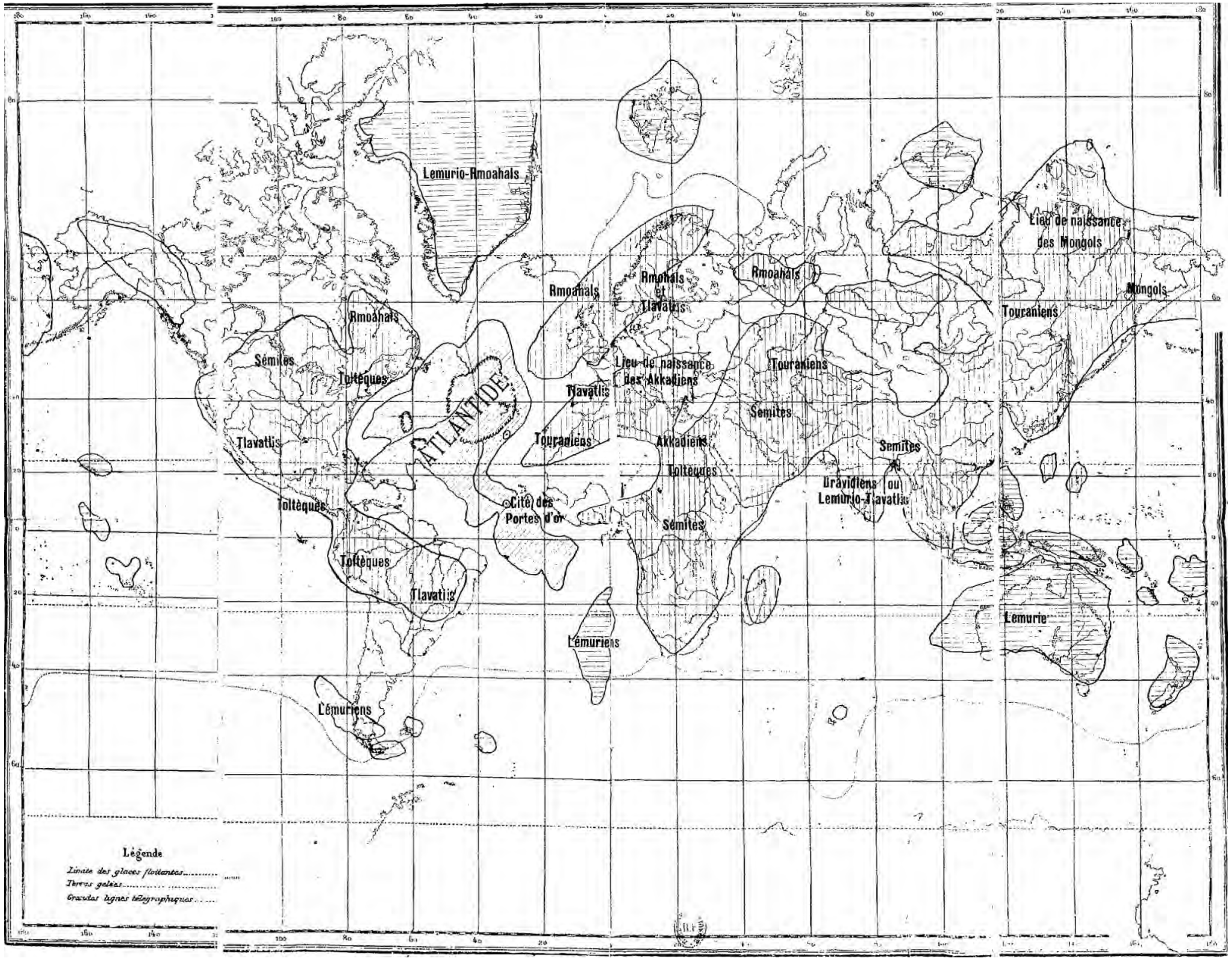
BARROIS — *La Dactylogie*. École scientifique indépendante. — Fragments de traduction à contrôler.

CARTE N°1— L'ATLANTIDE — Pendant à son apogée



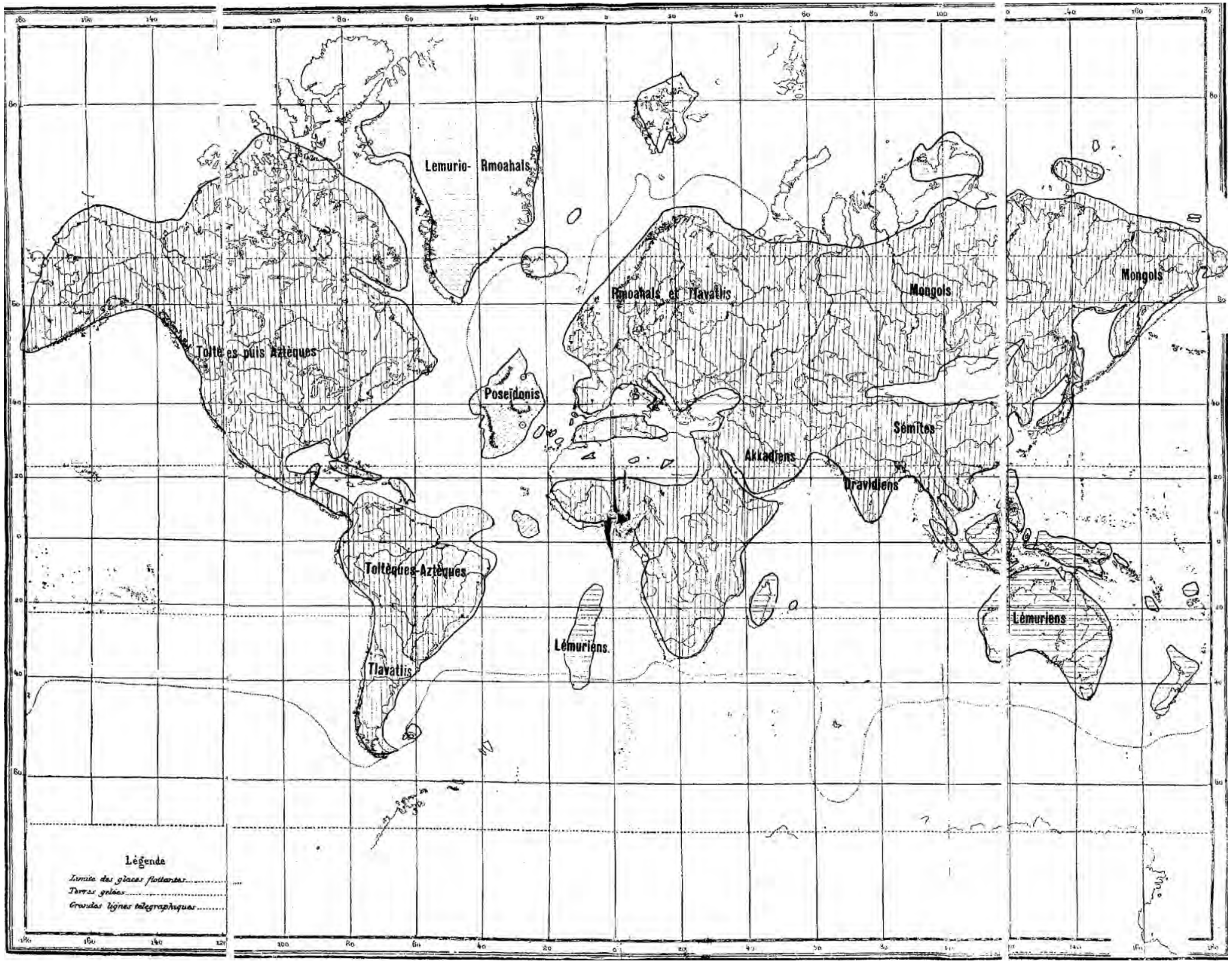
Le Monde il y a 1.000.000 ans et jusqu'à la catastrophe d'il y a environ 800.000 ans.

CARTE N°2 — L'ATLANTIDE — Pendant sa décadence



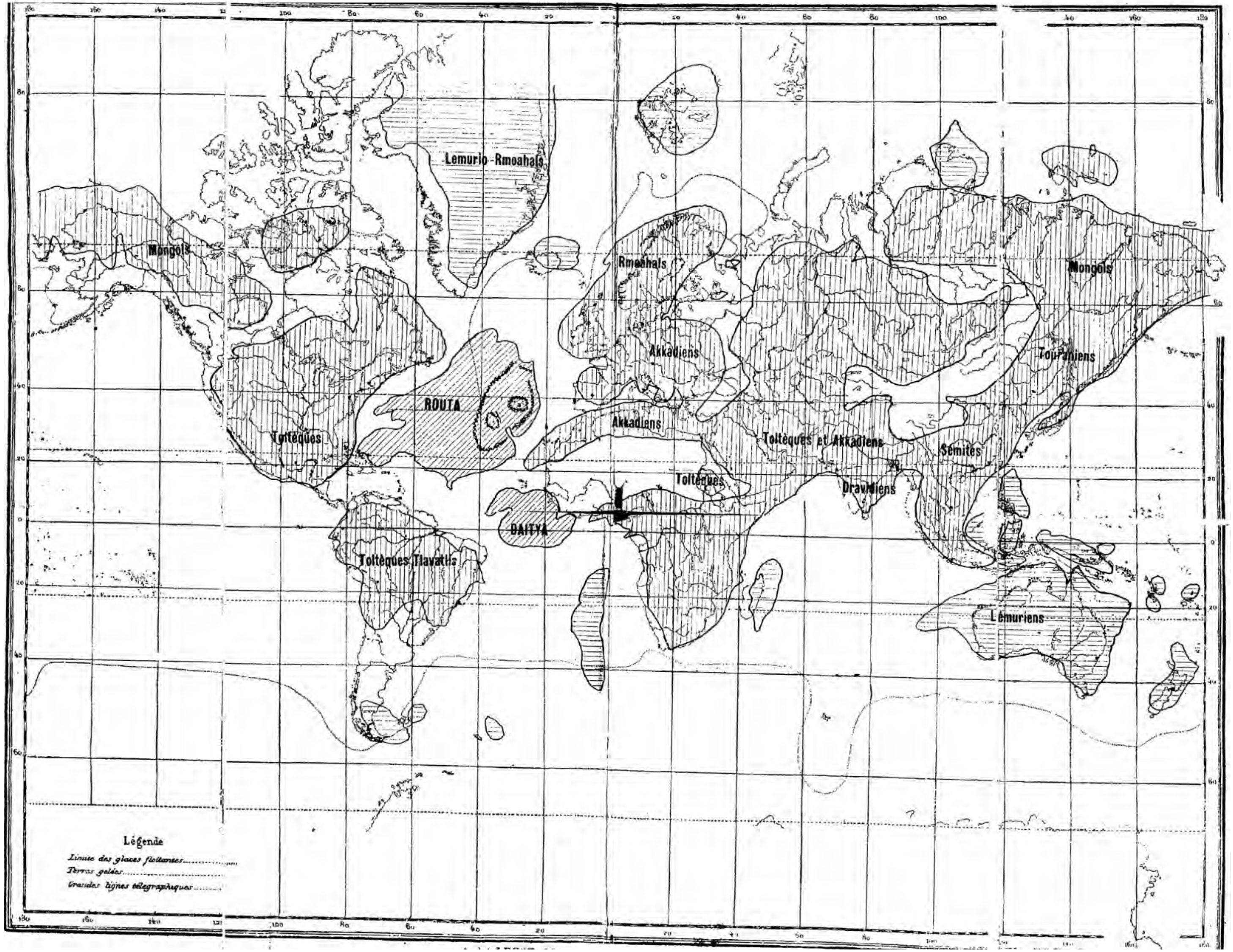
Le Monde entre les catastrophe d'il y a 800.000 ans et celle à environ 200.000 ans.

CARTE N°3 — POSÉIDONIS



Le Monde entre les catastrophe d'il y a 80.000 ans et submersion finale de Poséidonis 9.584 avant J. C.

CARTE N°4 — L'ATLANTIDE — (Routa et Daitay)



Le Monde après la catastrophe d'il y a 200.000 ans et jusqu'à celle d'il y a environ 8.000 ans.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 92
CHAPITRE PREMIER : Les Traditions 977
CHAPITRE II : Les Preuves Scientifiques 107
CHAPITRE III : Les Cataclysmes 123
CHAPITRE IV : La Géographie de l'Atlantide et ses Races 126
CHAPITRE V : La Civilisation des Atlantes 129
CHAPITRE VI : L'Histoire Politique 164
CHAPITRE VII : Les Colonies 168
CHAPITRE VIII : Les Sources 177
CARTE N°1— L'ATLANTIDE — Pendant à son apogée 179
CARTE N°2 — L'ATLANTIDE — Pendant sa décadence 180
CARTE N°3 — POSÉIDONIS 181
CARTE N°4 — L'ATLANTIDE — (Routa et Daitay) 182

http://www.arbredor.com
Photo de couverture : © *Patricia Eberlin*
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS / PP